DD 901
.H58 G7

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class DD 901

Book .H 58G7

LE GUIDE

DES

VOYAGEURS

DANS LA

RUINE DE HEIDELBERG

D'APRÈS

UN PLAN DU CHATEAU,

LEVÉ PAR LE COLONEL GEORGE BAUER, EXPLIQUÉ PAR LE DOCTEUR TH. AL. LEGER, PROFESSEUR D'ARCHITECTURE A L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG, TRADUIT DE L'ALLEMAND ET ACCRU D'UN DÉTAIL DES PRINCIPAUX OBJETS D'ARTS DE LA RUINE

PAR

CHARLES DE GRAIMBERG.

Nouvelle édition augmentée de la traduction du Guide du professeur LEGER.

HEIDELBERG,

DE L'IMPRIMERIE DE GEORGE REICHARD.

1836.

J53,97
'01

AVIS.

Depuis la publication de cet écrit en 1827, le château de Heidelberg a acquis de nouveaux titres à la curiosité. L'auteur du *Guide des Voyageurs* y a rassemblé, dans un espace de plusieurs années, une collection d'objets la plupart relatifs aux tems écoulés de la résidence palatine, ou concernant la maison de ses princes. Ces objets sont divisés en trois chambres distinctes et forment aujourd'hui ce qu'on appelle la *Galerie des Antiquités* du château de Heidelberg. (1) Une indication plus ou moins explicative de chaque morceau est mise sur les cadres qui les renferment, en attendant le catalogue raisonné où ils se classeront tous suivant leur ordre et accompagnés de ce qui peut ajouter à leur valeur. On y apprendra les sujets qu'ils traitent, leurs sources, leurs dates etc. autant que ces choses seront à la connaissance du savant professeur (2) chargé de ces détails, et qui n'ayant jamais cessé de consacrer des recherches au château de Heidelberg, dès le commencement de l'entreprise des gravures de ses ruines, par Charles de Graimberg en 1810, s'est en quelque sorte approprié ce précieux monument et la famille de ses anciens possesseurs.

---

(1) Cette galerie est dans la maison qui précède l'entrée du pont du château, en y arrivant par le jardin, et qui fait face à la haute tour quarrée de l'horloge. Les clefs en sont à avoir à toute heure chez la personne chargée de conduire les voyageurs aux endroits fermés de la ruine, et qu'il suffit de demander à deux minutes de là dans une petite maison attenante à la porte du jardin.

(2) Thomas Alfred Leger, professeur d'architecture à l'université de Heidelberg et auteur, dans son excellent livre: *Führer für Fremde*, du premier ouvrage qui ait illustré les ruines de cette ville, et dont toutes les productions apparues postérieurement de quelques amateurs sur le même sujet, ne sont guère que la répétition.

Les tableaux, les dessins, les gravures et médailles remplissent la première chambre de la *Galerie des Antiquités.* La seconde chambre contient les planches de la ruine ayant rapport à ses objets d'arts, et publiées par Ch. de Graimberg pour faire suite à son grand ouvrage de gravure du château de Heidelberg. Cette collection gravée à un simple trait, afin d'obtenir des lignes plus exactes, est parvenue à sa trente-sixième feuille ou au sixième cahier. (3) Elle présente les façades des divers bâtimens, leurs frises, leurs fenêtres, leurs portes, soit extérieures soit intérieures, en un mot toute l'architecture et la sculpture encore subsistantes dans la vieille résidence électorale. Le but de cet accroissement de travail a été, ainsi qu'il est observé au prospectus ci-après, de soustraire les charmantes arabesques de ces parties de la ruine à la destruction qui les menace, en les conservant sur le papier; et là dessus on ne verra pas sans intérêt dans la seconde chambre de la galerie, comme service déjà rendu à l'art par l'opération en question, la gravure d'une cheminée, sous le Nro. 28, digne jadis d'être copiée dans les palais, devenue méconnaissable et même hideuse avec les années, et aussi une gravure de la porte dite la *Porte Elisabeth*, sous le Nro. 39, reste bien faible des plus beaux jours du jardin de la résidence, mais plein de souvenirs pour les voyageurs d'outre-mer, par sa connexion avec un trait des annales de leur patrie. (4)

---

(3) Le prix de chaque cahier est de 2 florins 20 kreuzer ou de 5 francs, celui des feuilles à part de 30 kreuzers ou de 21 sous; et après avoir lu l'article des arabesques dans l'annonce générale de l'entreprise de Ch. de Graimberg, on supposera volontiers que leur prix n'a été mis à une valeur si modique, que pour en faciliter le placement et pour rester conforme au plan de l'auteur de tout sacrifier à étendre la réputation de l'antique résidence palatine; et sûrement aucun travail n'en donnera une idée plus glorieuse que celui-ci et plus favorable aux talens qui y furent employés. L'œuvre des arabesques du château de Heidelberg est un œuvre pour tous les cabinets et pour toutes les bibliothèques.

(4) Cette porte a reçu son nom de la princesse Elisabeth, fille de Jacques I., roi d'Angleterre et femme de l'électeur palatin Fréderic V. qui chérissait et continua toujours de chérir l'électrice. *La porte Elisabeth* serait même un miracle de l'amour, s'il fallait en croire une tradition qui veut que sa construction ait été l'ouvrage d'une seule nuit.

Quelques pièces d'une autre collection tenant également à l'état passé et à l'état présent de la résidence palatine, et qui rentrent par là dans le genre d'exposition de la seconde *Chambre des Antiquités*, avaient droit d'y être admises. Cet ouvrage exécuté de même en contour et en livraisons de quatre feuilles offrira un ensemble à la fois historique, paysagique et pittoresque du château de Heidelberg, et demeurera, par les peines et les soins de toute espèce qui y sont prodigués, son recueil le plus *classique*, c'est-à-dire le plus propre à en fournir une juste idée. (5)

La troisième chambre des *Antiquités du château* se compose d'une série de portraits d'électeurs, électrices et autres princes palatins. Les inscriptions actuelles n'y sont non plus que provisoires, et seront remplacées par une notice formant presqu'un traité complet sur la famille à laquelle appartenaient tous les personnages de cette galerie. On sait que sous le point de vue littéraire, la maison palatine ne le cède à aucune des maisons de princes en Europe, pour la variété, la multitude et l'importance des évènemens. Beaucoup de faits nouveaux ou peu répandus se joindront à ces avantages, et une simple notice deviendra un livre de bibliothèque. Ce sera le lieu alors d'examiner l'origine de la galerie qui doit produire un ouvrage si capable de la faire connaître. Jusque-là il suffit de remarquer qu'elle existait entière vers la fin du siècle dernier, dans le château du Carls-

---

Fréderic souhaitant, dit-on, en procurer la surprise à l'électrice, imagina un prétexte de l'éloigner de la résidence, le soir fixé pour procéder au placement de la porte; et le lendemain matin, la princesse en revenant, trouva à son grand étonnement, et à sa satisfaction plus grande encore, le petit arc de triomphe prêt à lui livrer passage pour gagner son palais au bout de la terrasse du château (1615).

(5) Le cahier Nro. I. du recueil est assez pour le faire connaître, il contient les quatre façades de la cour et pourrait être intitulé *le panorama de la cour du château de Heidelberg*. Les autres cahiers méritent également ce nom, par l'exactitude du dessin où tout est mesuré et en conséquence comme calqué sur la nature. Plusieurs réuniront des vues de la résidence avant sa destruction, et les mêmes vues sur les mêmes endroits depuis sa ruine. Cette collection de paysages en contours de la résidence palatine, sera donc une espèce de dictionnaire où on pourra dans l'avenir chercher ses différentes vicissitudes.

berg près de Deux-Ponts, construit par le duc Charles, chef de la branche palatine de ce nom et sa demeure favorite. Les révolutionnaires français, dans leur invasion de 1793 sous le général *Custine*, détruisirent la résidence; et la galerie des tableaux de famille partagea le sort de l'ameublement. Elle fut pillée et dispersée. Un nombre de plus de cent pièces en est déjà revenu entre les mains de l'auteur des gravures de la ruine de Heidelberg; et il est superflu de dire qu'avec son inclination constante à la faire valoir, rien ne sera omis pour augmenter *la galerie des Antiquités* du château, et par conséquent les moyens de jouissances des milliers de voyageurs qui le visitent annuellement.

Au reste, on ne doit pas confondre cette galerie avec une collection créée depuis au château de Heidelberg. Les deux établissemens sont tout-à-fait indépendans l'un de l'autre. Mais la galerie nouvelle étant seulement à son début, et n'ayant d'ailleurs pas encore pris un caractère déterminé, il ne pourra en être mention que plus tard. Elle paraît cependant vouloir rapprocher des curiosités de tous les pays et de tous les âges.

NB. Les collections indiquées ci-dessus et tout ce qui dépend de la même entreprise de gravure et de lithographie, sont à avoir chez l'auteur, soit dans son atelier du château, maison du tonnelier de la cour, soit à son habitation de ville, Nro. 12 au faubourg près l'hôtel de la cour de Bade, ainsi qu'au dépôt qui en est établi dans la maison de la *galerie des Antiquités* du château de Heidelberg. On trouvera dans les mêmes endroits une suite de tableaux de diverses écoles et de divers maîtres à vendre. Ces tableaux proviennent généralement de collections particulières qui ne pouvaient être achetées séparément et qui ont été acquises par leur propriétaire actuel. Le local de la petite galerie qu'il a formée en ville pour son plaisir et un passe-tems des étrangers, ne permettant pas de les y faire entrer tous, il a eu recours à ce moyen de se défaire des tableaux qui lui devenaient inutiles. La plupart sont d'un prix modéré, et le prix est indiqué sur chacun des tableaux.

GUIDE DES VOYAGEURS

AU

CHATEAU DE HEIDELBERG.

INTRODUCTION.

Le château de Heidelberg a été bâti par les princes et électeurs aujourd'hui sur le trone de Bavière. Sa première fondation date de l'an 1300, et en 1804, il était encore leur propriété. Mais la paix de Lunéville, en incorporant les contrées palatines du Necker au Grand-duché de Bade, lui a donné le château de Heidelberg.

Cette magnifique habitation dévastée dans la guerre de trente ans (1620 à 1648) à plusieurs reprises, presqu'anéantie sous les armes de Louis XIV. (1689 à 1697) et relevée chaque fois, a enfin péri par un de ces accidens hors de toute la prévoyance des hommes. Déjà la paix lui avait été plus funeste que les guerres. Elle avait perdu la résidence en 1720. L'électeur Charles Philippe s'était vu forcé de la transférer à Mannheim, pour cause de tracasseries de religion. Cependant son successeur Charles Théodore penchait à se rapprocher de la capitale du pays. Des meubles avaient même été dirigés à cette intention sur Heidelberg et déposés dans l'église du St. Esprit. C'était un mercredi, 23. Juin 1764, et le lendemain, fête de St. Jean, ils allaient arriver au château: mais dans l'après-midi du même jour, la foudre éclata (1)

---

(1) Un tableau qui représente ce moment et peint par Ferdinand Kobell, peintre de la cour de Charles Théodore, fait partie de *Galerie des Antiquités* du château de Heidelberg annoncée en tête de cet ouvrage.

sur la tour octogone et embrasa sa toiture. On ne put s'opposer aux flammes. La résidence fut consumée. Comme elle avait cessé d'être la demeure du prince, la réparation en était moins urgente. Long-tems projetée et jamais entreprise, elle est devenue impossible.

Le château de Heidelberg n'a pas non plus toujours occupé sa place actuelle. Il était autrefois sur la pointe la plus avancée vers l'ouest de la montagne dite le Petit Geissberg, en face de ses ruines. Ce lieu n'a de remarquable à présent que la beauté de ses vastes points de vue et principalement aux heures des couchers de soleil. Un vallon froid et rude qui en défend l'abord, ajoute beaucoup à la grandeur du spectacle, dans ces momens précurseurs du repos de la nature ; et en effet on cherche lequel alors contraste le plus merveilleusement, ou de ses sombres profondeurs avec la clarté de l'horizon, ou de la solitude hérissée de rochers qui l'environne, avec la vie et la richesse d'un paysage dont l'œil ne découvre les bornes qu'au pied de la chaîne des Vosges.

C'est de ces mêmes rochers que s'entourait l'ancien château de Heidelberg. L'origine en a été perdue dans l'obscurité des âges. On sait simplement que Conrad de Hohenstaufen, duc des Francs et beau-frère de l'empereur Fréderic Barberousse, y avait son domicile, et que c'est de là aussi qu'il envahit, avant sa promotion au titre de comte d'empire, les terres de l'abbaye de Worms situées dans le voisinage. (1142.)

Le château prospéra sous ce prince et sous ses successeurs, ainsi que la ville qu'on voyait déjà à cette époque s'étendre au bas de la colline, et l'un et l'autre finirent par être adjugés comme fiefs ressortant des biens de Worms à Louis, duc de Bavière et premier comte palatin du Rhin de la maison de Wittelsbach, pour être possédés par lui et ses héritiers à perpétuité. (1225.) Mais il ne fut accordé qu'à un prince de cette famille, à Othon l'Illustre, son fils, d'habiter agréablement l'antique manoir de Conrad de Hohenstaufen. Dès le règne suivant, sous Louis II. un violent incendie le réduisit en cendres avec la ville de Heidelberg. (1278.) Cependant ce prince après l'avoir fait réparer, put y monter de nouveau, et y acheva ses jours dans la même chambre où il les avait commencés. (1295.)

Son fils Rodolphe I. ne l'imita point dans cet attachement pour

le toit paternel, et s'établit à trois lieues plus loin dans la petite ville de Wisloch. Il y resta jusqu'à ce que les chances d'une guerre désastreuse le contraignissent de quitter ses états qu'il ne reverrait plus. (1317.) Après sa mort (1319) le comte palatin Adolphe qui lui succédait fut réintégré dans le patrimoine de son père, et ne tarda pas à reprendre le siége de la famille. (1319.) Tout porte à regarder ce prince comme le fondateur du second château de Heidelberg. Néanmoins, on peut aussi avec quelque vraisemblance en attribuer un principe d'exécution à son père, durant les années de paix et de tranquillité qui précédèrent ses infortunes. Dans tous les cas il est plus que probable que le fils aura été le dernier des comtes palatins stationnés sur le Geissberg, et encore uniquement tant que l'état des nouvelles constructions ne lui permit pas d'y descendre commodément avec sa cour.

Le vieux château fut converti en une espèce d'arsenal pour resserrer les armes et les munitions. C'était comme un repos militaire dont on faisait le prix de ses longs services, et qui avait duré plus de deux cens ans, lorsque la chûte du tonnerre sur le magasin à poudre le détruisit de fond en comble. (1537.) Quelques murs échappés à l'explosion s'en maintenaient encore à la fin du dix-septième siècle. Si des traces en survivent aujourd'hui, c'est sous une mousse épaisse et d'impénétrables broussailles qu'il faudrait les chercher: ou plutôt on les chercherait inutilement dans des lieux depuis si long-tems condamnés au silence. Des oiseaux de proie le troublent seuls pendant le jour de leurs cris aigus: la nuit ils en sont chassés par les hiboux, les chat-huans et d'autres bêtes fauves. Ainsi, là où retentit le tumulte des cours, ne règne plus que le bruit du désert; et des animaux carnassiers se disputent le terrain d'où jadis des maîtres puissans dictaient leurs ordres à de nombreux vassaux et faisaient respecter au loin leur autorité.

Quoique la colline qui a depuis reçu le château de Heidelberg, en se fondant elle-même sur une base de granit le plus dur, ne soit qu'une portion de la longue montagne de pierre de grès, dite *Heidelberg*, et d'où la ville a été ainsi appelée, tout cependant s'y présente sous des dehors bien autrement gracieux qu'autour de la vieille résidence du duc des Francs. On raconte que le nom de Jettenbuhl donné de tems immémorial à cette colline,

lui vient d'une Magicienne Jetta qui, à la même époque où la vierge Veleda de la nation des Bructaires se rendait célèbre au point de s'attirer une espèce de culte par toute la Germanie, fit aussi répéter des paroles prophétiques aux rochers et aux bois de Heidelberg. Elles acquirent promptement une grande renommée au séjour de la Magicienne. On accourut de toutes parts pour la consulter à la vallée du Necker: mais elle se laissait rarement voir; et c'était d'ordinaire par une fenêtre de l'ancienne chapelle qui lui servait de retraite, qu'elle rendait ses oracles et prononçait en vers mistérieux les arrêts du sort.

Un soir, que déjà les feux du soleil, prêts à s'amortir derrière l'horizon, doraient la terre de teintes embrasées, Jetta sortit du pieux bâtiment comme entraînée par ce ravissant tableau. Sa voix avait quelque chose d'inspiré; et l'on crut que le livre de l'avenir déroulait devant elle les brillantes destinées promises à sa colline. Elle voyait une famille illustre (1) se plaire un jour aux lieux qu'elle-même avait affectionnés: elle chanta leur grandeur toujours croissante et les palais qui s'y multiplieraient avec les générations. La solitude de la vallée, transformée en une cité fameuse, devint dans ses sons harmonieux le berceau des études en Allemagne (2); elle prédit même sa célébrité sous la succession de personnages éminens en tous genres dont les talens en feraient la patrie de l'instruction et des lumières. Enfin aucun des siècles qui devaient ajouter aux honneurs du vallon chéri par la Magicienne n'eut rien de caché pour elle: aussi ses accens n'avaient-ils jamais atteint ce point d'élévation. Mais tel on entend le cigne préluder à ses derniers momens par la plus douce mélodie. Ces cantiques de gloire furent aussi l'hymne funèbre de Jetta. En cherchant à s'égarer, pleine de si hautes images, dans les sentiers où elle aimait à fuir le commerce des hommes, une louve qui alaitait des petits dans ces lieux inaccessibles, lui fit rencontrer la mort, et du même coup attacha à la place, sur laquelle coulait une source, le nom de Wolfsbrunn ou de la Fontaine du Loup.

---

(1) La famille palatine.

(2) L'université de Heidelberg, fondée en 1390.

Une autre tradition appuyée aussi de vieux documens cite une éthymologie toute différente. Selon elle, un duc des Francs, le duc Anthyse, habitait ces contrées vers l'an 510. Il aurait, pour l'amour de sa femme Jutha de la famille des comtes de Graichgau, fait bâtir une demeure sur la colline en question, ainsi qu'une église à demi-lieue plus loin au hameau de Schlierbach; et de là, le mot de Jettenbuhl créé pour l'emplacement du château, en mémoire de l'épouse du duc.

Mais il importe peu: ou les jours entrevus par Jetta, ou des jours semblables n'en sont pas moins accomplis; malgré la vicissitude des tems, ils continuent toujours de recevoir leur effet dans la descendance (1) des princes que sa voix avait désignés pour l'illustration du Jettenbuhl. L'université a également répondu à sa confiance, en l'associant à cette noble tâche: elle n'a cessé de marcher la digne aînée de toutes les institutions scientifiques en Allemagne. A la vérité, les palais ont été privés de leurs habitations: mais d'autres honneurs les en dédommagent. Le double intérêt des arts et des souvenirs couvre leurs débris. Le tems qui tout entraîne, ne fera qu'accroître leur valeur. Déjà même il reste peu de pas à faire à la ruine de Heidelberg pour s'asseoir au premier rang des monumens (2) sous les accords de l'admiration publique; et cette gloire ne sera pas sa moindre gloire: elle emprunte un éclat pareil des anciennes beautés et des anciens défauts du château. Quelqu' ait été dans sa plus grande splendeur la mag-

---

(1) Elle entoure encore la couronne de Bavière de plusieurs sortes de vraie gloire, dans la personne de son roi actuel.

(2) La même opinion sur ce monument a, l'année dernière, retenu un Anglais plusieurs jours à Heidelberg, et dont il employait régulièrement quelques heures pour la visite du château. Ce voyageur était le compatriote et le camarade d'enfance de Sir Walter Scott, double motif pour apprécier encore davantage l'inimitable talent du barde écossais. On sait qu'une ruine d'Angleterre lui a fourni un de ses plus heureux épisodes. L'Anglais, dans l'enthousiasme de cette lecture, avait fait exprès le voyage de la ruine objet du livre et en était demeuré enchanté. Mais après avoir vu celle de Heidelberg, son jugement était que *Sir Walter Scott qui s'est arrêté dans son ouvrage à la voûte du firmament, eut pénétré jusqu'au ciel, s'il avait été inspiré par les ruines du Jettenbuhl.*

nificence des bâtimens qu'il renfermait, leur irrégularité, et plus encore leur incohérence n'ont pu manquer de répandre quelque chose de désagréable sur l'ensemble. Comme ruine, ces défectuosités se sont changées en mérite. Il en résulte un mouvement aussi animé que pittoresque de murailles de toutes formes et de toutes grandeurs. La plupart des toits de structure locale qui déshonoraient la résidence ont disparu: il n'en survit que ce qui était nécessaire à la variété des lignes et à leur plus heureux mélange dans la composition du tableau. Des contrastes non moins favorables naissent du luxe de décoration de plusieurs des façades, et de l'excessive nudité des autres; et tous ces objets agissant pour se faire mutuellement valoir, leur concours procure au château de Heidelberg la réunion la plus riche, et peut-être la seule de ce genre pour la quantité et l'arrangement des détails.

On n'a pas oublié que le comte palatin Rodolphe, par suite du mauvais état où l'incendie avait mis le château du Geissberg, lui avait préféré le séjour de Wisloch, et aussi que les premiers travaux de la résidence sur le Jettenbuhl, peuvent avoir été entrepris sous son règne. Mais les circonstances ne l'y auront point aidé. Une guerre que lui suscita son dévoûement à la famille impériale, et déjà d'elle-même peu propice à l'avancement de ses constructions, eut en outre des résultats trop de nature à les interrompre. Après la mort de l'empereur Henri VII. de la maison de Luxembourg, arrêté par le poison dans la poursuite de ses desseins, Louis de Bavière, frère puiné de Rodolphe, fut revêtu de la pourpre impériale. (1313.) Le comte palatin, au lieu de lui donner sa voix, lors de l'élection, en avait disposé en faveur du duc d'Autriche, son compétiteur. Louis irrité résolut de l'en punir par les armes. Sa vengeance fut complète. Il ne resta de ressource au vaincu que la fuite (1317); et Rodolphe contraint d'abandonner son pays, mourut bientôt dans le dénûment et l'éxil. (1319.)

A cette nouvelle, le ressentiment de l'empereur tourna en tendresse pour les enfans de son malheureux frère. Il la sentit redoubler en les voyant, tant leur bonne mine et leurs manières affectueuses firent d'impression sur lui; et de ce moment, il restitua toutes les propriétés du père à Adolphe l'aîné d'entre eux. L'admirable simplicité des mœurs antiques a particulièrement distingué le caractère de ce prince, que l'histoire en a récompensé par le

titre d'Adolphe le Simple ou l'Ingénu. Les loisirs d'un règne paisible lui permirent de terminer les bâtimens dont son père n'avait guère pu que tracer le plan sur la colline.

On assignerait difficilement aujourd'hui avec exactitude les morceaux de la ruine qui ont appartenu aux modestes créations de ces deux fondateurs du château de Heidelberg. Mais si quelqu'un de ses débris actuels peut se flatter d'avoir commencé sous leurs mains, à réaliser les prophéties de Jetta, il s'indique de lui-même sur la muraille que n'a depuis discontinué d'embellir une gloriette gothique du plus gracieux aspect, dans l'intérieur de la cour.

C'est seulement au traité de Pavie, en 1329, qu'on voit pour la première fois figurer le château de Heidelberg. Par ce traité, Rodolphe l'*Aveugle*, aussitôt la mort de son frère Adolphe, se mit en possession, d'accord avec Louis le Bavarois leur oncle, du Palatinat et des anciens droits ducaux sur la Franconie du Rhin. Les tems qui se sont considérablement éclaircis nous montrent dans ce Rodolphe un prince digne de remplacer le frère dont il recueillait l'héritage. Pendant les vingt-six années de son gouvernement, l'équité, la paix et l'abondance régnèrent avec lui, et préparèrent cet état florissant du pays qui ferait éclôre sous Robert *le Roux*, son frère et successeur et le dernier des enfans de l'infortuné Rodolphe, le germe de l'université de Heidelberg.

L'ancienne chapelle de la résidence, devenue si célèbre par son trésor et la richesse de ses ornemens, est aussi l'ouvrage de ce prince non moins pieux qu'ami des lettres. (1346.) Sans pouvoir fixer les limites où il la renferma, on sait pourtant que cette partie du château y était comprise, où le gros tonneau s'est créé plus tard un asyle sous la chapelle, et qu'elle s'étendait de là vers le midi, mais davantage du côté de l'orient. Sa distribution principale, à en juger par un dessin (1) de la main de l'électeur Othon Henri, du seizième siècle et publié par Munster (2) dans sa cosmographie, consistait en un quarré garni d'une tour à chacun des

---

(1) Voir la gravure sur bois de ce dessin dans la première chambre des antiquités du château.

(2) Professeur de la langue hébraïque à l'université de Heidelberg et le plus célèbre cosmographe de son tems.

coins. De ses quatre faces, partaient autant de prolongemens de constructions plus étroites, et qui devaient donner à l'ensemble de l'édifice la forme d'une croix de pièces égales rangées autour du dit quarré. On avait ajouté une cinquième tour plus haute que les autres au prolongement de l'est où se rattachait un bâtiment de moindre élévation, et qui allait jusqu'à la porte du nord du château.

La chapelle de Robert, comme celle qui lui succède, mais sur une portion plus petite du même terrain, contenait des habitations pour la cour, dans ses étages supérieurs. On peut, sans exagérer les choses, douter que jamais demeure ait été mieux partagé de la nature et plus propre pour ce que l'art se plairait par la suite à y verser d'embellissemens. C'est de cette époque que date un de ceux dont la ruine a le plus à se féliciter. On doit aussi au fondateur de la chapelle la grande galerie ou le balcon du château, qui sûrement ne sera arrivé à son présent état qu'à travers bien des changemens, mais capable sous toutes les formes, par le spectacle dont il saisit l'étranger, de garantir seul à Heidelberg, une des plus brillantes pages dans les annales de ses voyages.

Après la mort de Rodolphe, Robert II. son neveu par Adolphe le Simple, prit les rênes de l'administration (1390.) Son goût pour les armes, et quand il ne les avait pas à la main, l'occupation qu'il s'imposa des affaires de l'université, l'empêchèrent de songer à l'agrandissement de la résidence palatine: du moins la tradition ne lui reconnaît aucun de ses bâtimens. Il n'eut qu'un fils qui hérita du Palatinat sous le nom de Robert III. (1398.) Ses belles qualités, ses manières affables, et sa franchise lui avaient gagné les cœurs de toute la nation allemande. En parlant de lui, on ne l'appelait que le *Bienfaisant*, le *Miséricordieux*, et que le *Justinien* s'il s'agissait de sa justice. Aussi, lorsqu' après la déposition de Venceslas, dit le *Fainéant*, fils et successeur de l'empereur Charles IV. il fut question dans l'assemblée des électeurs à Boppart sur le Bas-Rhin, de combler la vacance de l'empire, tous les suffrages tombèrent-ils sur le comte palatin (1400). Ce que lui acquérait son mérite, Robert sut le garder par sa fermeté, et le bon ordre qu'il établit dans l'état; et persuadé avec raison que

la paix est le premier besoin des peuples, jamais il ne la rompit sans une obligation absolue.

Le défaut de place pour sa cour contraignit Robert à descendre du Jettenbuhl au commencement de son règne et de se fixer à Heidelberg dans le couvent des Augustins. Mais il reprit le chemin du château, dès qu'on y eut achevé les augmentations nécessaires, et auxquelles de ce jour, le souvenir de ce prince reste attaché sous la dénomination de Palais de Robert. (1) Son architecture n'avait rien de remarquable, et la construction d'un édifice pour recevoir et loger un puissant empereur d'Allemagne sur le Jettenbuhl, ajouta peu à l'importance de la résidence palatine: il servirait même au besoin à confirmer par la vue ce que l'histoire observait tout-à-l'heure au sujet d'Adolphe l'*Ingénu*, de la modération qui présidait alors en chaque chose. Le nouveau bâtiment était joint à la chapelle par le bâtiment de ce prince, et avait sa principale façade tournée vers l'est, et l'autre, au moyen de l'ouverture du vallon, dominait au couchant les vastes plaines du Rhin. Il n'existait rien encore de la terrasse qui se déploie du même côté, et qui complète aujourd'hui d'une manière à la fois pittoresque et grandiose, l'admirable promenade des jardins de la ruine. La colline s'affaissait en pente douce jusqu'au bas du château qui, tout-au-plus aura pu vers le sud, être séparé de la montagne par un fossé. Également au sud, il y avait une porte d'entrée dans la cour de la résidence: elle était surmontée d'une haute tour rasée et rebâtie depuis, ainsi que d'autres constructions de ce tems sur le Jettenbuhl, dans ses diverses mutations et embellissemens.

Robert après avoir porté la pourpre impériale de l'année 1400 à 1410, laissa le pays par sa mort à l'aîné de ses enfans, Louis III. Ce fut un prince sage, éclairé et puissant, aimé de ses sujets autant qu'honoré et recherché des autres souverains. Ses guerres dans la terre sainte avec les croisés lui attirèrent le surnom de Pieux, et aussi celui de Louis le Barbu, à cause de la longue barbe qu'il rapporta de ces excursions lointaines. En sa qualité de protecteur du concile de Constance et d'exécuteur de ses décrets, Louis fut chargé de la

---

(1) Ce bâtiment est le premier à gauche, en arrivant par le jardin, dans la cour du château.

captivité du pape Jean XXII., du nom de Baltasar Kossa, déclaré indigne de la thyare pour crimes de concussions. (1415.) Il le détint d'abord au château de Heidelberg et le transféra ensuite dans celui d'Eichelsheim près de Mannheim. Plus tard, il marcha contre les Hussites en Bohême et participa à l'extermination de ces hérétiques.

C'est durant cette expédition de Bohême que sa femme Mathilde de Savoie lui donna un second fils qui reçut le nom de Fréderic. (1425.) Son enfance confiée aux plus dignes mains, s'écoula dans la pratique des vertus qui devraient toujours chez les grands du monde, précéder l'arrivée au pouvoir. La partie de l'instruction ne fut pas moins soignée. Un des plus savans hommes de l'époque, maître Mathias de Kemnat, était entr'autres chargé de lui enseigner les langues anciennes. L'électeur lui-même assistait souvent aux leçons des deux princes. Souvent aussi, cédant à la joie du bonheur et de la félicité domestique qui l'entouraient, il s'asseyait au sein de sa famille, pour jouir de son ouvrage. La petite gloriette de son aïeul Adolphe l'Ingénu, servait à ces réunions patriarchales; et sous cette même voûte depuis si long-tems déshéritée de la vie, l'heureux père renaissait par la tendresse dans tout ce qui lui était cher, mais par la tendresse et par l'orgueil dans le jeune Fréderic, au front duquel les actions les plus indifférentes lui faisaient lire écrites de hautes destinées et la gloire de sa maison. Dans son goût pour les arts et les délassemens des lettres, Louis III. s'était formé à tous prix et cherchés en tous pays, une bibliothèque de livres les plus rares, et parvenu à un âge avancé, il tâchait encore de se familiariser avec l'usage de la langue latine, mais sans oublier pour cela le château de Heidelberg. Près de ses derniers jours, il fit l'acquisition de quelques jardins et collines des environs du Jettenbuhl, et en agrandit la résidence où il cessa de vivre accablé sous le faix des ans et privé de la vue par les infirmités de la vieillesse. (1436.)

Son fils, l'électeur Louis IV. dit le *Débonnaire*, fut ravi prématurément à un règne de douceur et de bonté. On chercherait envain un souvenir de ce prince dans les ruines du château de Heidelberg. Louis IV. ne laissait en mourant, pour faire face à la jalousie toujours plus sensible qu'inspirait le rapide accroissement de la grandeur palatine, qu'un fils âgé d'un an, du nom de Philippe. Mais il laissait aussi près de lui un tuteur prudent et intrépide et

LE GUIDE
DES
VOYAGEURS
DANS LA
RUINE DE HEIDELBERG

D'APRÈS

UN PLAN DU CHATEAU,

LEVÉ PAR LE COLONEL GEORGE BAUER, EXPLIQUÉ PAR LE DOCTEUR TH. AL. LEGER, PROFESSEUR D'ARCHITECTURE A L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG, TRADUIT DE L'ALLEMAND ET ACCRU D'UN DÉTAIL DES PRINCIPAUX OBJETS D'ARTS DE LA RUINE

PAR

CHARLES DE GRAIMBERG.

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE DE SON ENTREPRISE DE GRAVURE ET DE LITOGRAPHIE DES VUES DE HEIDELBERG, DE LA VALLÉE DU NECKER, DE SCHWEZINGEN ET DU RHIN.

Nouvelle édition augmentée de la traduction du Guide du professeur LEGER.

HEIDELBERG,
DE L'IMPRIMERIE DE GEORGE REICHARD.

1836.

REMARQUE.

Une partie des collections de la *Galerie des Antiquités* du château de Heidelberg, relative à la maison de *Bade*, n'étant encore ni assez variée, ni assez importante, au moment de l'impression du *Guide des Voyageurs,* l'article en avait été réservé pour paraître comme supplément, à la fin du livre. Mais deux morceaux s'y sont réunis depuis, donnant une véritable valeur au commencement de cette collection. L'un est le portrait du vieux Margrave *Charles Fréderic de Bade* qui, le premier régna sur les provinces palatines, en vertu du traité de Lunéville, dans l'année 1804 (page 44), et l'autre, le portrait de Madame la Comtesse *de Hochberg* son épouse. Leur ressemblance en fait déjà des objets intéressans pour beaucoup, par cela seul, qu'ils présentent l'image des auteurs de la famille qui continue au pays, plutôt qu'elle ne remplace celle de ses anciens maîtres; et le souvenir de tant de qualités et de tant de bonté *) se rattache par ailleurs, à la personne du père du Grand-Duc actuel de Bade, qu'on ne verra jamais sans plaisir les traits d'un prince qui eut été un modèle dans toutes les situations de la vie.

La présente impression ne dit rien non plus de nos [illegible] *lorées,* au prospectus de l'entreprise des gravures de *Ch. de Graimberg.* L'époque de leur publication était trop incertaine alors. Mais elles peuvent être annoncées aujourd'hui, comme ne devant plus tarder. Ces vues seront au nombre de douze feuilles, composant trois cahiers, dont le premier renfermera les quatre mêmes paysages de l'intérieur de la Ruine, désignés sous le nom de *Panorama de la cour du château,* page 4, note 5, du Guide des Voyageurs. Les autres cahiers offriront une suite de dessins de la ville, du château et du vallon de Heidelberg. Tous seront gravés à *l'Aquatinte;* et on pourra se les procurer noirs, ou enluminés, aux adresses indiquées dans le courant de cet ouvrage.

---

*) Une partie de la famille de l'auteur du *Guide,* est du nombre de celles qui pourraient le moins en perdre la mémoire.

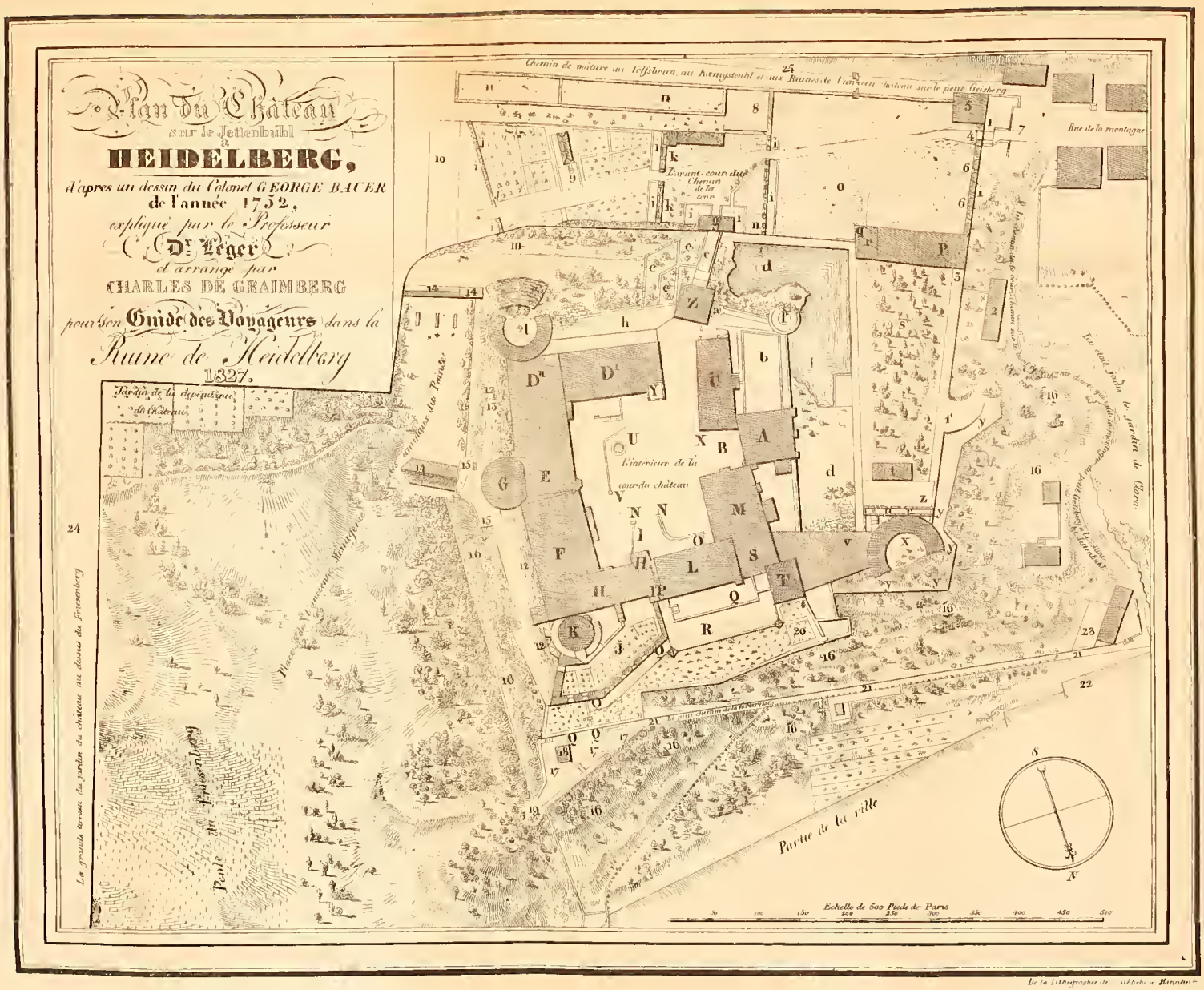
) Une partie de la famille de l'auteur du *Guide*, est du nombi de celles qui pourraient le moins en perdre la mémoire.

qui réunissait aux vertus de ses ancêtres, toutes les qualités d'un héros. Aussitôt la mort de son frère, Fréderic, fils comme lui de Louis *le Barbu*, posa une main ferme et déjà redoutable par de beaux faits d'armes, sur le timon de l'état, au grand regret et à la frayeur des princes mal intentionnés envers sa famille. Mais bientôt, le désir d'être plus libre et plus fort à agir contre les dangers qui pourraient la menacer, l'engagea à ambitionner la dignité électorale pour lui-même. A cet effet, il débuta par assurer ses propriétés héréditaires au pays, et ayant adopté le jeune Philippe pour fils, il fit le serment, afin de ne point compromettre ses droits dans l'avenir, de ne jamais contracter de liens de mariage.

La reconnaissance et l'inauguration du nouvel électeur eut lieu dans la grande salle du palais de Robert. Là, les premiers du peuple, les Venningen, les Isembourg, les Nassau, les Gemmingen, les Sickingen, les Gœler de Ravensberg, avec beaucoup d'autres appelés à délibérer sur la situation des affaires, et se portant les organes des vœux de tous au jour du péril, s'écrièrent spontanément: Fréderic, il faut que tu sois notre électeur. Eh bien! je serai votre électeur, répondit Fréderic, d'une voix solemnelle, et ton père à toi, cher enfant, continua-t-il, en prenant son neveu Philippe dans les bras. (1451.)

Le pape Nicolas V. lui confirma cette dignité, et les électeurs, ceux même qui étaient peu disposés pour lui, tinrent à honneur de l'admettre dans leur collége, malgré la résistance très-vive qu'y apporta l'empereur d'Autriche Fréderic III. Ainsi soutenu par l'opinion publique et plus encore par le sentiment de ses propres forces, Fréderic méprisa le courroux de l'empereur, battit les contingens de troupes des villes et autres vassaux de la confédération envoyés pour le réduire, s'empara de leurs possessions, ou s'assura de leur neutralité par les mesures convenables, (1452—1455); et depuis mettant son plaisir à secourir des voisins opprimés, même des étrangers dans ce cas, il pardonnait sans peine aux vaincus: souvent il s'en fit des amis ou des alliés, et revint constamment vainqueur des guerres innombrables qui lui furent suscitées par l'empereur et par le pape, et dont une seule, le récit de tant d'évènemens ne pouvant prendre place ici, suffira pour apprécier la valeur et les talens militaires de ce prince.

A peine avait-il, sous le puissant mot de rallîment du soldat pa-


Plan du Château
sur le Jettenbühl
à
HEIDELBERG,
d'apres un dessin du Colonel GEORGE BAUER
de l'année 1752,
expliqué par le Professeur
Dr Léger
et arrangé par
CHARLES DE GRAIMBERG
pour son Guide des Voyageurs dans la
Ruine de Heidelberg
1827.
Chemin de voiture au Wolfsbrun, au Kœnigstuhl et aux Ruines de l'ancien château sur le petit Geisberg
Rue de la montagne
Jardin de la dépendance du Château
L'intérieur de la cour du château
Place de l'ancienne Menagerie
Ponte du Fraisenberg
Partie de la ville
Echelle de 600 Pieds de Paris
50 100 150 200 250 300 350 400 450 500
La grande terrasse du jardin du château au dessus du Fraisenberg
De la Lithographie de Schlicht à Mannheim

latin : *Electeur aujourd'hui ou jamais*, gagné l'importante bataille de Pfeddersheim (1460) sur treize princes ligués contre lui, que Fréderic vit se former un nouvel orage qui n'allait à rien moins qu'à sa ruine entière. La source en était dans les empiétemens du pape Pie II. sur les libertés germaniques, et aux quels l'archevêque de Mayence, Diether d'Isembourg, opposait tout le poids de ses droits et de son caractère. L'impartialité du comte palatin, autant que son amour du pays et du bien-être de la patrie commune, ne lui permettaient pas d'hésiter en pareille occurrence ; et quoiqu'il eut à se plaindre du prélat, il se déclara pour lui. Mais le fameux *Aeneas Sylvius*, pape sous le nom de Pie II., sut si bien, au moyen de la superstition du tems, colorer ses projets d'assujétissement de l'Allemagne aux yeux des princes, qu'il les rangea tous dans son parti, et que la majorité des peuples épousa sa quérelle. On comptait entre les chefs, le Margrave Charles de Bade, les comtes Ulrich de Wurtemberg et Henri de Thuringe, les ducs Louis de Deux-Ponts, Guillaume de Saxe et Albert de Brandebourg, l'archevêque Jean de Trèves, et les évêques George de Metz et Jean de Spire. Le cri de : *malédiction et mort à l'hérétique qui a osé méconnaître la voix du père de l'église*, retentissait dans tout l'empire contre Fréderic. Les foudres du Vatican vinrent se joindre à tout ce bruit. Enfin la perte du comte palatin semblait inévitable. Lui seul ne s'émut pas, se mit en défense, et ayant, par la rapidité de ses mouvemens, surpris, battu et fatigué les confédérés sur tous les points, il répandit un tel découragement chez eux, que les esprits s'inclinèrent vers la conclusion d'une prompte paix. Mais Fréderic voulait la destruction de l'ennemi ; et usant de stratagême, il se déroba subitement aux négociations, en faisant courir le bruit d'un voyage de sa personne dans ses provinces bavaroises, et l'attira ainsi dans le piége qu'il lui préparait.

Effectivement, enhardis par la nouvelle de l'absence de Fréderic, les alliés n'appréhendent pas de faire une irruption dans le Palatinat du Rhin. Ils s'y jettent en foule, et mettent tout à feu et à sang, en poussant des détachemens qu'accompagnent l'incendie et le pillage, jusqu'aux portes de Heidelberg. Puis sans prévoyance, comme sans humanité, ils s'entassent pour la nuit dans les champs étroits qui divisent le Rhin d'avec le Necker. Pendant ce tems, l'électeur palatin profite des ténèbres pour sortir de sa capitale, et

va attendre le jour, caché avec sa petite troupe, dans un bois entre Schwetzingen et Mannheim. Le moment venu, il tombe à l'improviste sur l'armée qui s'était coupée toute rétraite, par sa position au milieu de deux fleuves, et après un combat long et meurtrier, la défait totalement. Le margrave de Bade, le comte de Wurtemberg, l'évêque de Metz et plusieurs autres chefs, outre cent vingt trois chevaliers, et une foule de prisonniers furent les trophées de cette journée.

Après la bataille de Seckenheim, Fréderic ne voyant plus rien au dessus de lui, oublia ses engagemens et épousa une jeune fille de sa cour d'une naissance obscure, mais digne par ailleurs de l'honneur qu'il lui conférait. Le nom de *Victorieux* commença aussi à lui être donné alors. Seulement, ses envieux continuèrent de l'appeler le *méchant Friz*, principalement à cause de la manière cruelle et impitoyable avec la quelle ils l'accusaient de punir ceux de ses sujets qui avaient le malheur de se laisser prendre dans les rangs ennemis. Cité au ban de l'empire par l'empereur, trois fois excommunié du pape, Fréderic se moqua de tous leurs décrets, et personne ne se trouva qui voulut en essayer l'exécution. Cependant, on en vint en Allemagne à juger autrement de guerres entreprises pour son indépendance. Les étrangers estimèrent et respectèrent Fréderic. Le fougueux duc de Bourgogne, Charles *le Téméraire* lui-même, en dépit des promesses de l'empereur et du pape, préféra le maintien de ses liaisons avec l'électeur palatin, au titre de roi qu'ils lui offraient. Enfin les menaces se convertirent en paroles de conciliation et en prières. C'était le chemin pour toucher le coeur de Fréderic. Il rendit la liberté aux prisonniers, non sans en avoir tiré de bonnes rançons, soit en argent, soit en territoire, et avoir de la sorte accru la richesse et la puissance de sa famille. (1464).

La paix ainsi rétablie, Fréderic s'adonna à ramener l'ordre dans le pays, par des loix et des fondations utiles. Le commerce fut encouragé. On lui dressa de nombreux bâtimens à cette intention, par la volonté du prince; et l'aisance et la satisfaction semblaient n' attendre par-tout que son commandement pour renaître. Le Jettenbuhl ne se tint pas en arrière des améliorations. La chapelle de Robert, beaucoup agrandie, vit grossir ses revenus au point que le pape Jules III. la déclara dans la suite, la première chapelle de l'Allemagne; et la résidence, avec les montagnes conti-

gues, se pourvurent de solides fortifications, parmi les quelles la Tour devenue *la Tour fendue*, a droit à une mention personnelle.

Cependant de fréquens démêlés avec d'anciens ennemis, avec des seigneurs retranchés dans leurs inexpugnables repaires, (1) ou pour des motifs d'amitié et d'alliance, rappelèrent encore Fréderic sur les champs de bataille. Mais la fortune ne l'y trahit jamais; et plus d'une fois, il dut le triomphe à sa seule présence ou à la terreur de son nom. Une grande activité jointe à autant de prévoyance et d'énergie, l'avait soutenu dans toutes les persécutions imaginées contre lui par l'implacable ressentiment de l'empereur. Ces qualités le trouvèrent constamment le même, tantôt agissant, tantôt préparant et toujours veillant, jusqu'à ce qu'il eut rendu la paix ferme et durable, en otant à ses rivaux la faculté de lui nuire. Alors croyant avoir assez fait, il se retira petit-à-petit des intérêts de ce monde, pour songer aux choses de l'éternité. (1476) Dans ce but, il visitait assidûment le couvent des Franciscains situé au pied du nord du Jettenbuhl, et auquel on a substitué depuis la belle place qui se découvre au même lieu, du haut de la galerie du château. Il y assistait avec dévotion aux offices des moines, et fit bâtir dans leur église un oratoire pour ses prières particulières et pour y être déposé après sa mort. Peu avant cet évènement, Fréderic commanda de l'y enterrer sans pompe et sous l'habit d'un religieux. (1477)

Philippe fils de Louis IV. ou le Débonnaire rentra ainsi dans ses droits et occupa le trône qu' avait affermi la bravoure de son oncle. Le règne de Philippe est une des époques les plus brillantes de ces contrées. Leur prospérité toujours croissante à l'ombre d'une longue paix et l'éclat de la cour palatine durent nécessairement influer sur le château de Heidelberg. Cependant rien n'y est cité comme étant des productions de cet âge. Mais on voit par les narrations d'auteurs en quelque façon contemporains, que Philippe s'est beaucoup attaché à la décoration intérieure des diverses parties de la résidence, et qu'on lui doit même les belles constructions et le goût en cette matière qui ont signalé le gouvernement de ses deux fils

---

(1) Le plus grand nombre des ruines du Rhin et de toute cette partie de l'Allemagne date des expéditions de Fréderic le Victorieux, contre les possesseurs des châteaux forts de son tems. Ces châteaux étaient en général autant de lieux de piraterie dirigée sur les contrées voisines, et surtout contre les voyageurs et les marchands. Fréderic eut souvent beaucoup de peine à s'en emparer.

et de leur successeur, au point de l'avoir fait regarder par plusieurs historiens palatins, comme le fondateur du château sur le Jettenbuhl. Malheureusement un si beau règne devait avoir ses revers. (1504) De vieilles haines qui n'étaient qu'assoupies, reparurent dans les dernières années de Philippe et finirent par une guerre qui enleva au Palatinat beaucoup des avantages que lui avait conquis Fréderic le Victorieux.

Autant ce prince avait laissé le pays florissant au dedans et considéré au dehors, autant il se trouvait affoibli, quand l'électeur Louis V. le Pacifique, fils ainé de Philippe, en prit possession (1508). Mais sa prudence et sa modération surent écarter les périls dont le nouveau trône était circonvenu, et le garder en paix au milieu d'apparences les plus orageuses. Cette paix a même été jusqu'à lui faciliter les moyens de suivre le penchant qui l'entraînait a bâtir. Il s'appliqua à étendre le château de Heidelberg, n'épargnant ni peines ni dépenses pour le monter à la hauteur de sa noble origine, et de son admirable position.

Louis V. a rajeuni le palais de Robert et élevé au nord de cette demeure royale, un long bâtiment destiné a l'économie ou aux usages domestiques de la résidence. On y avait ajouté une aile à l'est pour les cuisines, et les deux bâtimens bornaient ensemble la cour du château vers le sud et une portion du côté du nord. L'espèce de pavillon soutenu de colonnes de granit et qui s'appuye sur le bâtiment de l'économie, est également de Louis V., ainsi qu' une construction à façade haute et étroite qu' on voit à l'est de la cour, entre la petite tour octogone de son escalier et le bâtiment des cuisines. La demeure d'affection du prince dans le bâtiment de cette façade, l'a honoré du nom de palais, malgré son exiguïté. (1524)

Louis V. a aussi fondé sur la pointe de l'est de la colline et près des débris de la chapelle de Jetta, une tour ronde avec un toit en flèche, et contre la quelle il avait adossé un grand et massif bâtiment, sous la dénomination *d'Arsenal de la Forteresse.* Le bâtiment cachoit la base de la tour au levant et au midi. Mais le véritable titre de Louis V. à la reconnoissance du château de Heidelberg, est dans la terrasse qu'il y a fait pratiquer vers l'ouest du Jettenbuhl. Cette terrasse, au moyen de longues voûtes placées les unes au dessus des autres, gravissait du fond de la vallée à la hauteur de la belle promenade de tilleuls sous les quels on la par-

court aujourd'hui. Les voûtes avaient leurs issues dans la tour appelée la Grosse Tour où s'arrête la terrasse, et monument non moins collossal de Louis V. que la terrasse qui lui servait d'avenue extérieure.

Ces immenses travaux remplissaient les loisirs de l'électeur, et ne détournaient pas son attention des affaires du pays, ni des affaires générales. Car on peut dire, en raison des circonstances, que ce n'était pas plus pour le Palatinat que dans l'intérêt de l'Allemagne entière, que ce prince apparaîssait comme une sorte de providence pour tous, à une époque bien difficile. Déjà les audacieuses innovations de Luther avaient semé l'irritation dans les esprits. Louis V. n'omit rien pour en comprimer l'explosion qu' eussent suivi des désastres sans terme, et après avoir réussi à écarter la tempête, il eut la satisfaction de conclure la paix entre les puissances du corps germanique. (1532) Dans chaque réunion de ses princes, cette paix si désirable était l'unique but des efforts du comte palatin; et aucun souverain n'a mérité plus que lui le surnom de *Pacifique*.

Cependant l'ardeur ne se réfroidissait pas sur la colline de Jetta. La terrasse n'était pas finie, que la *Grosse Tour* préposée à ses communications souterraines vers le nord, venait compléter la défense du château du même côté. Ces deux productions gigantesques et qui ne faisaient qu'un ouvrage par leur dépendance mutuelle, furent achevées de 1528 à 1533; et certainement, la quantité de bras qui aura été extraordinaire pour fournir à leur exécution dans un tems si court, permettrait au besoin de comparer en leur genre *la Grosse Tour* et *la Terrasse* du château de Heidelberg, pour un électeur palatin, aux merveilles de Babilone ou de l'Egypte.

C'est peu d'années après, en 1537, qu'arriverait la ruine de l'antique résidence palatine du petit Geissberg. On en avait fait le dépôt des provisions de guerre, comme il a été dit précédemment, et la poudre était resserrée dans la plus haute tour, vers l'ouest de la montagne. Pendant un orage violent et tel que la disposition des terrains en soulève fréquemment sur ces contrées, le feu du ciel atteignit la tour et alluma les poudres qui s'y trouvaient en quantité, et dont la secousse ébranla toute la montagne. Nombre de maisons eurent leurs portes et leurs fenêtres renversées en ville, et il y tomba une grêle de pierres, de cendres et de bois enflammés

au grand risque des habitans et des habitations. Enfin le Geissberg n'offrait plus que l'image d'un tremblement de terre. Beaucoup de personnes furent tuées ou blessées dans cette occasion; et le prince lui-même ne dut son salut sur le Jettenbuhl, qu'au hazard qui voulut qu'il fut absent de son cabinet, au moment où une masse de décombres lancées du vieux château, vint l'écraser presqu' entièrement.

Le malheur du Geissberg ne découragea point l'électeur. La grande porte du château refaite à neuf, s'élança bientôt du fond des fossés, avec son énorme tour quarrée et un revêtement de belles pierres de taille, pour gagner la majestueuse hauteur qu'elle n'a plus perdue depuis. (1541) Le même revêtement fut appliqué aux murailles des fossés, et afin d'en accroître tout-à-la-fois les moyens de défense, on y construisit une tour ronde de moyenne dimension, à la droite du pont en quittant la résidence. Cette tour, aussi en pierre de taille devait être le dernier ouvrage de Louis V. au château de Heidelberg. Il y termina peu après sa vie si pleine, si utile, au même lieu que ses pères, ayant beaucoup embelli leur demeure et ajouté à sa force par des murs aussi splendides que propres à la résistance, et emportant au tombeau l'opinion universelle, que la paix de l'Allemagne y descendait avec lui (1544).

La volonté du défunt mort sans enfans, appelait son frère au gouvernement sous le nom de Fréderic II. Tant que ce prince avait été loin du pouvoir, il avait blamé l'électeur sur ce qu'il employait de trop fortes sommes au château de Heidelberg. Mais dès qu'il fut le maître, ses dispositions changèrent. Fréderic a même dépensé plus qu'aucun de ses prédécesseurs pour la résidence palatine. Aussitôt le décès de Louis V. il compléta les travaux laissés imparfaits par celui-ci. Les murs qui joignaient la tour quarrée à celle de Fréderic le Victorieux, (la tour fendue) furent exhaussés, rendus plus épais, et sans doute, d'après le procédé de Louis V. recouverts d'un lit de pierres de taille. Une plaque de pierre qui existe encore au haut du vieux côté de ces murs vers la cour et presqu' attenante à la tour quarrée, porte dans les chiffres 1545 l'année de l'opération.

Fréderic à l'exemple de son frère, fit orner, mais avec bien plus de magnificence, au dedans et au dehors le vieux palais de Robert, qui était toujours comme la capitale du château de Heidelberg. Les

revêtemens en pierre de taille adoptés par son devancier, furent continués sur les murs faisant face à la montagne de la ville, depuis la porte extérieure du château, (la porte actuelle du jardin) jusqu'au grand rempart de Louis V. et finis en 1547, aussi d'après une plaque de pierre scellée dans le mur, à une certaine distance et à gauche de l'entrée du jardin. La tour ronde que Louis V. avait érigée près des restes de la chapelle de Jetta, reçut également de notables améliorations, en se chargeant de plusieurs étages octogones. Le donjon de la tour recélait une cloche de grosseur remarquable. Ce fut au retour d'une visite en Lorraine, chez la soeur de sa femme, le 1. juillet 1554, que l'électeur s'en vit saluer pour la première fois. Il se trouvait alors au milieu des belles plaines qu'arrose le Rhin au couchant de Heidelberg; et en commémoraison du plaisir que lui causa le son de la cloche hospitalière, en lui annonçant le voisinage des pénates, la tour fut appelée *la Tour de la Cloche*, nom qui lui est demeuré jusqu'à la destruction de la résidence par le tonnerre de 1764.

Cependant le bâtiment dit: *La Nouvelle Cour de Fréderic II.* est l'ouvrage le plus marquant de ce prince au château de Heidelberg. (1542) Il s'élevait à l'angle de l'est de la colline et sur les débris mêmes de la chapelle de Jetta. Ces pieuses et antiques reliques, après avoir toujours voilé leur origine, se confondirent alors avec un bâtiment de bien plus grande étendue. On y érigea une vaste salle pour la bibliothèque du château, la quelle devait donner en outre le local de la chambre des comptes. La petite construction à trois rangs d'arcades dans l'intérieur de la cour, était pour les communications du bâtiment de la *Nouvelle Cour.* Sa partie principale touchait au nord à la tour octogone, et la façade extérieure portait une gloriette gothique encore visible du côté du jardin.

Fréderic plaça ensuite une petite tour octogone près de l'entrée de ce bâtiment, dans la cour du château. Elle avait un escalier et une destination semblable à celle de la tour octogone du palais de Louis V. vers le bâtiment des cuisines. Le but du prince était de les réunir par une construction commune. A cette intention, il fonda derrière l'ancienne habitation de son frère, une grosse tour ronde avec plusieurs étages à fenêtres très-voisines les unes des autres, et qui commençait déjà la jonction projetée. La bibliothèque électorale y fut déposée comme dans un lieu désormais à son

usage, d'où elle a retenu le titre de *Tour de la Bibliothèque.* On trouve au bas de la tour vers le nord-est, un écusson des armoiries de la princesse Dorothée de Danemark, femme de l'électeur.

C'est ainsi que Fréderic, oubliant de plus en plus ses anciens principes d'économie, passait incessamment d'une construction finie à une nouvelle construction. Une lettre de sa main à la ville de Strasbourg et datée du château neuf de Heidelberg le 27. Septembre 1555, montre même l'extrême désir du prince de voir hâter le plus possible, les bâtimens mis en oeuvre par son maître des travaux *Jacob Haydern*, et les embarras qu'il éprouvait à cet égard. Mais la mort vint l'en délivrer. A peine Fréderic eut-il le loisir de finir la décoration qui s'ajustait sur le côté du midi de la tour quarrée bâtie par Louis V. Elle représentait les armoiries de la famille avec leurs supports ordinaires des lions debout à droite et à gauche de l'écusson, et sous la garde de deux chevaliers en armure complète, selon la coutume du tems. (1556)

Fréderic mourut dans l'année de cette lourde composition, et abandonna le soin de continuer les entreprises du château de Heidelberg, à son neveu et héritier *Othon-Henri*, fils de son frère aîné, Robert le Vertueux, depuis long-tems décédé. Othon-Henri ne fut pas moins enclin que la plupart des princes de sa maison, aux choses de la paix. Un caractère ferme et droit, sa franchise, sa générosité et son esprit de grandeur lui ont obtenu le surnom de *Magnanime*, et aussi l'encouragement dont il honora les arts et les sciences. Lui-même les cultivait avec zèle. Il s'occupait des études naturelles et des études relevées, du dessin, de la géométrie etc. cherchant dans les heures de repos de ses fonctions électorales, à y joindre la pratique de la main: et s'il était permis de parler ainsi, on dirait avec justice de ce prince, que les savantes et ingénieuses combinaisons de l'art de bâtir, que l'oncle avoit commencè à importer d'Italie dans sa capitale, le neveu sembla les y avoir naturalisées, non comme fleurs perpétuelles, il est vrai, le règne n'en ayant été que celui de leur protecteur, de 1556 à 1559, époque de la mort d'Othon-Henri, mais au moins comme fleurs du printems. Cependant l'architecture et la sculpture furent loin d'entrer dans une même tombe avec Othon-Henri au château de Heidelberg. Seulement elles s'écartèrent trop plus tard, du style dont le dernier électeur leur léguait un modèle si parfait, et malheureusement son

unique ouvrage sur le Jettenbuhl. Mais il a suffi à acquérir à la résidence palatine une réputation classique dans le domaine des arts; et cette réputation en aurait elle-même fait plusieurs autres, si les noms de l'architecte et des sculpteurs du palais d'Othon-Henri n'avaient péri victime de la modestie si commune alors au talent et au vrai mérite.

Avec Othon le Magnanime s'éteignit la vieille branche palatine de Heidelberg, et le pays tombant à la plus proche, passa dans la branche de Wittelsbach-Simmern. Fréderic III. le premier de cette ligne appelé à l'électorat (1559) eut pour successeurs son fils Louis VI. dans l'année 1576, et sept ans après, en 1583, le comte palatin Jean Casimir, frère de ce dernier et administrateur de l'état jusqu'à la majorite des enfans du défunt. Jean Casimir a été mis par la postérité, entre les hommes que n'ont pas moins distingués de rares qualités que leur bravoure personnelle, dont il eut trop d'occasions de fournir d'éclatans témoignages, dans les guerres de religion qui déchirèrent son siècle. Ce prince est aussi l'auteur du Gros Tonneau de Heidelberg. Les doctrines de Luther et de Calvin se disputaient alors les esprits, au point d'être dégénérées en objet d'animosité publique. Louis VI. s'était prononcé pour Luther et fatigué des contrariétés que lui suscitaient les partisans de la religion réformée, il avait pris le parti de renvoyer de la ville tous les professeurs, ministres et autres sectateurs de cette croyance qui ne voudraient point abjurer. La plupart se réfugièrent chez Jean Casimir frère de l'électeur et ardent calviniste, qui les accueillit au mieux dans sa petite principauté de Neustadt, à dix lieues de Heidelberg, au-delà du Rhin. Mais l'électeur étant venu à mourir, le degré de parenté de Jean Casimir lui déférait la régence du Palatinat, pendant le bas âge de son neveu. Il ramena les exilés avec lui à Heidelberg, et comme monument de la bienveillante hospitalité qui avoit adouci leurs privations loin de la patrie, on érigea le Gros Tonneau. (1)

A l'exception de cette *merveille*, aucune époque n'a été plus stérile pour le château de Heidelberg que l'avènement de la branche cadette palatine au pouvoir. Sous Fréderic III., sous Louis VI. et Jean Casimir, la résidence électorale garda ses anciennes formes

---

(1) Voir l'histoire du gros Tonneau de Heidelberg par l'auteur du Guide des Voyageurs.

et ses limites. Le trois règnes furent exclusivement consacrés aux affaires de l'administration, et le père et les enfans mirent leurs loisirs à améliorer l'instruction, à établir des écoles, ou à des intérêts comme aussi à des controverses ou querelles de religion.

Le fils de Louis VI. et pupille de Jean Casimir, l'électeur *Fréderic IV.* (1592) ressuscita, avec l'inclination à bâtir de la vieille race palatine, le goût des belles constructions. Des changemens s'opérèrent d'abord par ses ordres sur divers bâtimens de la résidence. On trouve aussi de son tems dans les fossés du château, au dessus de l'entrée d'une grotte vis-à-vis de la tour fendue, les chiffres 1595, et les chiffres 1603 sur la pierre d'une clef de voûte employée modernement en guise de marche d'escalier, au haut de la même tour. La ville de Mannheim est également redevable de sa fondation à Fréderic IV., mais ce qui inscrira le nom de ce prince au chapitre des arts relatif au château de Heidelberg, et même assez proche de celui de son prédécesseur Othon-Henri, c'est le palais qu'il a élevé sur la pente septentrionale de la colline et qui semble resserrer une portion de la ville entre son orgueilleuse hauteur et la montagne du Heiligenberg.

Le 8. mars 1601, où il n'était encore qu'en projet, un conseil du cabinet fut tenu relativement à cet édifice, et on décida de le bâtir sur le terrain de la chapelle qui serait rasée à cet effet; et déjà le 10. du même mois, la démolition de l'antique bâtiment était commencée. Afin de se soustraire aux inconvéniens du bruit et de la poussière inséparables d'une telle opération, la cour partit de la résidence le 17. avril, pour se rendre au château d'Alzey distant de quatorze lieues de ce côté du Rhin; et le 3. août suivant, on posa la première pierre du nouveau palais. Elle était quarrée, et revêtue de plomb sur toutes les faces. L'électeur qui avait voulu présider la cérémonie, donna, au milieu des grands de sa cour, trois coups sur la pierre avec un marteau de bois; ce qu'ayant tour-à-tour imité le duc Philippe de Veldenz, le comte Philippe de Solm, le libre baron Henri de Lymbourg, le maréchal de la cour Blickard de Helmstatt, avec le chancelier Nicolas Henri de Eberbach, ils la poussèrent dans la tranchée à la place qui lui était préparée: et un peu moins de trois semaines après, le 21. août, la cour était en état de reprendre le chemin de Heidelberg. Les travaux avancèrent dès-lors au point que le bâtiment pouvait passer

en 1607 pour à-peu-près achevé dans toutes ses parties. Il contenait comme de nos jours, la chapelle au rez-de-chaussée, au dessous de la chapelle, la grande cave du château, et au dessus, deux étages d'habitations dont l'électeur s'était reservé le premier, cédant le second à l'électrice et à ses femmes.

Fréderic IV. a aussi refait et beaucoup amélioré le balcon qui s'étendait de tems immémorial au pied de la chapelle. Il l'a fondé sur de longues voûtes d'arête, et ces voûtes soutenues elles-mêmes de colonnes courtes ou de pilastres doriques, composent aujourd'hui la *grande Halle* du château. La clef d'une voûte de moindre étendue qui précède l'entrée de la grande halle, se couvrait des armoiries de la maison, avec le globe de l'empire, et d'un style pareil à celles qui décorent le frontispice de la porte du nord du palais de Fréderic IV. Ce prince avait en outre garni chacun des deux coins extérieurs du balcon d'une gloriette ou petit pavillon à six côtés.

La Tour de la Cloche ou la tour octogone n'est pas non plus restée sans attirer les regards de Fréderic. Au mois d'avril 1608, le faîte de la tour qui était de bois, fut enlevé et changé en un faîte de pierre dont la forme n'est connue que par des gravures du château avant sa destruction. Le 10. juin de la même année, un incendie s'étant déclaré à 11 heures de nuit dans la tour de Fréderic le Victorieux (la tour fendue), avait brûlé toute sa toiture. Deux ans plus tard, en 1610, Fréderic IV. répara les dégats du feu qui devint un bien pour la tour, en raison des avantages qu'elle gagna à cette restauration.

Le Grand jet d'eau qui animait la cour de la résidence, est aussi une production du fils de Louis VI. Le mur contre le quel il s'adossait, aura été bâti vraisemblablement pour servir d'appui aux terres de ce côté de la cour; et il est également à croire que d'autres morceaux de construction déposeraient encore au château de Heidelberg, du goût de Fréderic IV. pour les arts, si une mort prématurée ne l'eut enlevé trop tôt à ses plans d'embellissemens de la demeure palatine.

Son fils mineur et du même nom lui succéda sous la tutelle du parent le plus proche, le comte Jean de Deux-Ponts. Mais à peine Fréderic avait atteint sa majorité, qu'il occupa le vieux trône palatin, et l'annonce d'un brillant règne s'y assit avec lui. Il avait épousé la princesse *Elisabeth,* fille de Jacques I. roi d'Angleterre,

et petite-fille de l'infortunée reine d'Ecosse, Marie Stuart. Pour complaire à sa femme qu'il aimait éperdûment, Fréderic résolut d'accroître et de beaucoup orner le manoir de ses pères. Dès son retour de Londres il donna pour cela commission à son maître de bâtimens, *Salomon de Caus* (1) de créer un jardin sur la montagne du Friesenberg et de n'y rien épargner pour la magnificence. Cette montagne vers l'est du Jettenbuhl, et le Jettenbuhl présentent actuellement un vallon toujours verd et de l'aspect le plus agréable. Il renfermait autrefois la ménagerie des bêtes fauves du prince. Le nom de Friesenberg lui vient, dit-on, de la rudesse de sa végétation qui n'était jadis qu'un fourré sauvage. Trois côtés de la résidence s'enveloppèrent successivement du nouveau jardin qui semblait sortir par enchantement des difficultés et des obstacles incalculables du terrain. Les travaux en furent poussés sans relâche et avec des peines et un argent inouis, jusqu'à l'hiver de 1619 qu'ils approchaient de leur terme; mais le germe d'une prochaine ruine était en eux, et des espérances si bien acquises et si flatteuses pour le château de Heidelberg s'évanouirent comme une simple lueur.

La partie des bâtimens, durant ces années de miracles dans l'art des jardins, marcha d'un pas non moins rapide et non moins

---

(1) Il existe dans la *Galerie des Antiquités* un portrait de *Salomon de Caus*, désigné sur le derrière du tableau, comme celui d'un des plus savans hommes du tems. Un court historique de sa vie l'accompagne. Mais ce qui suit ne sera peut-être pas lu sans intérêt, en attendant l'article de Salomon de Caus dans la notice. Nous l'avons extrait de la *Gazette de France* du 3. mars 1834.

„Un renseignement bien singulier vient de surgir sur la découverte de la „vapeur comme force motrice. On a retrouvé dans une lettre écrite sous „Louis XIII. à Cinqmars par la célèbre Marion de l'Orme, l'histoire d'un „fou enfermé à Bicêtre par Richelieu, comme atteint de la monomanie „d'avoir découvert dans l'emploi de la vapeur d'eau bouillante, un moyen „de remplacer la force de l'homme et celle des cours d'eau, pour faire „marcher les manèges. etc. etc.

„Marion de l'Orme avait vu ce fou à Bicêtre, en allant visiter cette „maison avec le marquis de Worchester qui précisément passe en An„gleterre, pour avoir le premier deviné la puissance de l'emploi de la „vapeur d'eau.

„Le fou dont parle Marion de l'Orme dans sa lettre à Cinqmars, est

surprenant. Tandis qu' une habitation particulière (1) s'élevait à l'extrémité du jardin du château, pour la princesse Elisabeth, on construisait dans la cour un autre palais (2) attenant à la chapelle, et qui rivaliserait avec celui d'Othon-Henri, autant par la simplicité de style et les décorations, que par sa position vis-à-vis de ce chef-d'œuvre unique d'architecture. La demeure de la princesse Elisabeth prit le nom de *Bâtiment Anglais* qui lui reste toujours. Elle touchait à la grosse tour, et sa situation était la plus agréable de la colline, faisant face vers le midi à la terrasse et aux fossés du château, et regardant par ailleurs, la ville, les montagnes avoisinantes, et les belles plaines du Rhin. Les changemens alors opérés dans la grosse tour permettent en quelqne sorte, de la classer parmi les ouvrages de Fréderic V. La porte Elisabeth qui était comme l'introduction au palais de cette princesse, en conduisant sur la terrasse qu'il fermait, aura été une des plus gracieuses productions du jardin. (3) Salomon de Caus avait beaucoup multiplié les ornemens sur l'œuvre de sa création. On y trouvait plusieurs arcs de triomphe, des maisons de plaisance, des bosquets, des voûtes de charmille, des cabinets de feuillage, des fontaines, des grottes, des bassins pour le poisson, et surtont des jets d'eau de la plus ingénieuse invention, et exécutés à grands fraix.

La paix, le premier besoin des arts, se plaisait à seconder l'électeur dans les nombreuses merveilles que lui inspirait le désir de rendre le château de Heidelberg agréable à la fille de Jacques I. Tant d'efforts allaient être couronnés, et la résidence palatine devenait un des monumens les plus remarquables entre les habitations souveraines, quand une démarche irréfléchie de Fréderic

---

„un Normand appelé Salomon de Caus: il avait publié sur sa découverte „un livre que l'on dit être retrouvé.

(1) On la trouvera parmi les paysages de la ruine publiés au trait par Ch. de Graimberg et exposés dans la seconde salle *des Antiquités.*

(2) Une vieille gravure excessivement rare d'*Ulrich Kraus* a conservé un dessin complet de ce bâtiment de Fréderic V. sur une de ses deux vues intérieures de la résidence. Cette estampe, copiée dans une dimension moindre, fait partie de la collection indiquée à la note ci-dessus.

(3) Voir cette porte dans la seconde *chambre des antiquités.*

V. vint tout déranger, en le perdant lui-même et attira la plus rude calamité sur le pays.

Ferdinand d'Autriche qui avait hérité du Royaume de Bohême, après la mort de l'empereur Mathias, roi de ces contrées, ne craignait pas d'entreprendre sur leurs libertés et sur leur culte. Les Bohémiens, accoutumés à un joug paternel, et d'autant plus allarmés des projets de Ferdinand, se revoltèrent et après avoir prononcé sa déchéance, ils envoyèrent des députés, proposer le trône de Bohême à l'électeur palatin. Fréderic n'écouta que l'amour-propre, un faux zèle de religion qui dominait alors, et avant tout, les instances altières et impérieuses de sa femme; il accepta les offres des Bohémiens, et se fit, la même année **1619**, sacrer roi dans leur capitale. Mais le nouveau monarque n'avait ni le génie qui crée les armées, ni le talent qui les fait mouvoir. Il consuma un tems précieux en vaines réjouissances, et obligé d'en venir aux mains contre un ennemi habile et aguerri, il perdit la bataille du *Montblanc* près de *Prague* (**1620**) et avec elle sa royale couronne, et on pourrait ajouter la toque électorale, puisque Fréderic ne revit plus ses états. Cette journée fut le signal d'une guerre qui, durant trente ans, secoua, comme une flamme dévorante ses brandons sur le Palatinat.

Le château de Heidelberg, pris et repris plusieurs fois (**1622**, **1633**, **1634**), souffrit beaucoup de ces vicissitudes du sort des armes, et le feu du canon, dans deux sièges opiniâtres qu'il eut à soutenir (**1635**), devait l'engloutir sous ses ruines. Les jardins de Fréderic se transformèrent en retranchemens disputés tour à tour par les amis et les ennemis. Les riantes collines du Jettenbuhl quittèrent leur aspect pacifique pour s'hérisser de batteries; et la résidence électorale ne présenta plus qu'une image de désolation, là où naguères les arts, les sciences, le luxe et les plaisirs qui l'accompagnent, étaient pour tous un attrait vers la cour palatine, comme vers la cour la plus polie de l'Allemagne. La même cause enfanta les mêmes effets dans les campagnes. En proie à de continuels pillages, elles finirent par être désertes. Les villes elles-mêmes se dépeuplèrent, et le commerce et l'agriculture languirent négligées. Pendant ce tems, l'infortuné roi de Bohême, errant en vue de son pays, souvent à la veille d'y rentrer et repoussé constamment, succombait à ses peines et au chagrin que lui causa

la mort de Gustave Adolphe, son unique ressource, et mourait dans Mayence le 27. Novembre 1632, à la fleur de son âge.

Enfin après trente ans de dévastations, la paix de Westphalie arrêta (1648) ce déchaînement de tous les fléaux sur le Palatinat, et ramena d'Angleterre le fils du défunt, l'électeur Charles Louis, dans le patrimoine de ses aïeux. Ce prince éclairé et dit de son vivant le *Salomon* de l'Allemagne, retrancha d'abord autour de lui, tout ce qui ne serait pas pour adoucir la calamité générale. Il s'imposa aussi l'obligation de ne jamais immoler les avantages du bien présent aux promesses séduisantes, mais trop souvent fallacieuses de la politique; et le retour de la confiance fut le premier fruit d'un gouvernement si prudent et si sage. Elle créa bientôt une nouvelle agriculture, un nouveau commerce. Les déserts que la guerre avaient multipliés sur la surface du Palatinat, disparûrent sous l'antique abondance de leurs champs; et l'industrie puisant aux mêmes sources pour réparer ses longues pertes, les plaies de l'état ne différèrent point à se cicatriser.

Le moment sembla alors venu à l'électeur de tourner les yeux vers lui-même et vers sa résidence. Elle languissait inhabitable et inhabitée depuis sa rentrée à Heidelberg, par suite du traité de Westphalie, et les années s'écoulaient sans qu'elle participât à la régénération qui s'exerçait, comme par enchantement, sur tout le reste du pays. Charles Louis fit relever les bâtimens que la flamme y avait détruits, répara par-tout les dommages au château, en le raffermissant dans les nombreux endroits où il était ébranlé; et le manoir palatin, quoique le dernier à participer aux bienfaits du retour de ses anciens maîtres, eut en peu de tems recouvré sa place dans la prospérité commune.

Enorgueilli par ces résultats d'un règne heureux, Charles Louis ne fut plus content du simple titre de restaurateur du château de Heidelberg. Il songea à y laisser un souvenir qui lui devint personnel. Son père et son grand-père, dans leurs embellissemens du château, avaient oublié, entre le palais de Fréderic IV. et celui de la princesse Elisabeth, un espace que semblait n'occuper qu'en attendant, un dernier morceau de la chapelle de Robert. L'électeur fit effectivement enlever ce morceau, et y substitua un

palais capable de figurer sur la belle façade, qu'il le destinait à compléter vers la ville.

C'est ainsi que le château du Jettenbuhl voyait la plupart des générations de ses princes, ajouter à son étendue et à la magnificence de son ensemble. Mais les années en étaient comptées, et ils allaient même luire, les jours, où celui qui met des bornes à toutes les choses de ce monde, qui dévore les nations et les empires, qui fonde et qui détruit, et qui fonde encore pour détruire encore, où le tems en un mot, insatiable de ruines visiterait le château de Heidelberg, et irrité de la résistance qu'il opposait à sa marche, et de sa jeunesse toujours plus vigoureuse à mesure de ses attaques, s'en vengerait avec éclat et le poursuivrait par de telles infortunes, qu'elles l'arracheraient chaque fois à une vie nouvelle.

Déjà à cette époque, un évènement qui eut lieu dans le plus beau de ses bâtimens, passa pour en annoncer le sombre avenir; et la situation si rassurante du pays, ne put, chez beaucoup, empêcher de funestes pressentimens sur le sort dont il était de rechef menacé. On était dans l'année 1655. Charles Louis, obligé d'aller à Francfort pour une élection de l'empire, venait de confier le gouvernement à son cousin, le comte palatin Louis Fréderic de Deux-Ponts. Ce prince avait choisi pour sa demeure le palais d'Othon-Henri, et après les affaires terminées le matin, il avait coutume de dîner seul à midi dans son appartement. Un jour qu'il y était tranquillement assis à table, et que les pages qui le servaient, s'étaient éloignés par son ordre, une voix lugubre se fit tout-à-coup entendre à la porte de la salle, et disant: *malheur*, *malheur au Palatinat*, et presque sur le champ répéta les mêmes paroles. Le prince effrayé se lève, et va à la porte, d'où elles arrivaient. Il ne voit personne. Il ouvre la fenêtre et appelle les domestiques. Aucun ne pouvait répondre. L'inquiétude et le trouble s'emparèrent alors de son âme, et il ne douta point que cette vision ne fut l'avant-coureur de quelque grand désastre. Le lendemain, Louis Fréderic la communiqua dans sa douleur, au conseil d'état réuni à la chancellerie, d'où elle se répandit, semant par-tout le deuil et la consternation: et chose étrange, il était réservé au bienfaiteur, au sauveur du Palatinat, pour récompense de ses bons travaux, d'en préparer lui-même, quelques années plus tard, le fatal

accomplissement. En 1671, Charles Louis donna sa fille unique, Elisabeth Charlotte, en mariage à Philippe d'Orléans, frère du roi de France Louis XIV. Cet hymen recélait la boîte de Pandore qui s'ouvrirait sur l'électorat, et notamment sur le château de Heidelberg à la suite du prochain règne. Mais le sage administrateur eut le tems d'expier lui-même son imprudence, par une guerre qui mit tout à feu et à sang sous ses yeux (1), et le pressentiment de conséquences plus facheuses encore, empoisonna le reste de sa vie, en lui tenant perpétuellement ouvert l'abîme où une faute involontaire pourroit replonger le pays, qu'il achevait à peine d'en faire sortir. Charles Louis finit ses jours par un brûlant soleil d'été, dans le jardin d'un paysan d'Edingen, sous une vigne qu'ombrageait un noyer du voisinage.

L'aîné de ses enfans, le comte palatin Charles, le suivit dans l'électorat, mais non dans la noble voie de gouvernement, dont le père léguait au fils des traces si bien indiquées. Une légèreté naturelle d'humeur gâta chez lui de favorables dispositions, et avec de l'esprit, du talent et de bonnes études couronnées du bonnet de docteur à l'université d'Oxford (2), ce prince vécut incapable de rien par lui-même, et abandonna son sceptre aux mains de conseillers, pour se livrer à des occupations peu dignes de son rang. Il se plaisait entr'autres, aux évolutions de guerre, au maniement des armes et pareils détails plus propres pour un soldat que pour le chef du pays. Cependant le château de Heidelberg a gagné à ces mêmes goûts, mais mieux dirigés, de très-belles pièces de fortifications. Un assez grand nombre a échappé avec plus ou moins de dommages aux dégâts des siéges et surtout vers le coin de l'est de la colline, où elles côtoyaient le chemin du nord de la résidence. Mais par-tout où des débris en survivent, soit là, soit ailleurs, on les reconnaît par la taille très-soignée des

---

(1) La guerre de 1674, où le Palatinat fut ravagé pour n'avoir pas consenti, en raison de l'alliance des deux familles par le mariage du duc d'Orléans avec la princesse palatine, à joindre ses troupes à l'armée française sous le maréchal de Turenne.

(2) Un portrait du prince Charles peint en ce tems, fait partie de la galerie des Antiquités du château.

pierres, par leur jonction également remarquable, ainsi qu'aux grandioses et riches ouvertures à canon dont l'extérieur des murailles se parsemaient à des distances rapprochées. Les guérites de sentinelles qui garnissaient en saillie les angles de plusieurs bastions, n'y auront pas été non plus de vains ornemens. Mais malgré tous ces titres à s'asseoir entre les princes de la famille qui ont doté le château de Heidelberg, la mémoire du petit-fils de la princesse Elisabeth d'Angleterre y a péri avec la magnifique tour baptisée dans le tems, du nom de la *Tour Charles,* de celui de son fondateur. Elle était la fortification la plus reculée vers la même pointe du Jettenbuhl; et toutes les murailles à belles pierres de ce côté, n'étant que des dépendances de la tour Charles, et avec destination d'augmenter sa force, la ruine du chef de cette espèce de famille en aura fait tomber le nom en désuétude.

Cependant ces travaux et les futiles simulacres de guerre n'absorbaient pas les heures du prince, au point de lui ôter les moyens de courir après d'autres jouissances. Le jeu et les femmes ne l'intéressaient guère moins que ses parades militaires, et la comédie plus encore. Lui-même, oubliant sa dignité, y prenait des rôles dans les pièces ou ballets (1) avec des seigneurs, des dames de la cour et quelquefois des jeunes gens de l'université; et sa chambre de travail lui était moins chère et le voyait plus rarement que le beau théâtre, construit par le roi de Bohême dans la grosse tour. L'exemple du maître devait influer sur la résidence. Elle devint un réceptacle de toutes les dissolutions, de tous les abus et désordres, tant qu'enfin les revenus du prince,

---

(1) On voit dans la *galerie des Antiquités* six estampes anciennes, représentant un *Divertissement*, donné en 1688 sur le théâtre de la résidence, par l'électeur Charles, à l'occasion du passage de plusieurs étrangers de haut rang, à la cour palatine. Le prince et les augustes personnages qui y figurèrent, sont indiqués par leur place sur la scène, et même par quelque ressemblance.

Ces six estampes, composées et gravées par Ulrich Kraus, un des artistes célèbres de l'époque, se rattachent à l'ouvrage qui a conservé les paroles et les détails de la fête, avec la forme du théâtre, et devenu très-rare, n'ayant été imprimé que pour les personnes présentes ou invitées.

sa santé et sa jeunesse s'en trouvant rapidement épuisées, il tomba à l'entrée de la vie, victime de ses excès, après un gouvernement de peu de durée, et sans honneur ni considération. L'électeur Charles était le dernier rejeton de la maison Wittelsbach-Simmern, ce qui porta le trône dans celle de la branche aînée de Pfalz-Neubourg.

Le comte palatin Philippe Guillaume, en prenant sa place dans un âge de soixante et dix ans, y montait avec les qualités nécessaires pour effacer les fautes de son prédécesseur. Mais les espérances qui se rattachaient aux premiers pas de son administration, reculèrent devant une guerre tellement funeste, que celle de trente ans, aidée de son cortège de misères, pouvait, à côté de la nouvelle guerre, passer pour l'*âge d'or* du château de Heidelberg. Aussitôt la mort de l'électeur Charles, Louis XIV. avait réclamé son héritage au nom de la duchesse d'Orléans, sœur du défunt et fille de Charles Louis. Ses prétentions étaient, qu'on lui en livrât les bijoux, les meubles, l'argent et autres choses précieuses, outre une portion considérable du Palatinat, et le droit de vote à la diète de l'empire qui en relevait. Les loix de l'Allemagne, interdisant aux femmes la succession aux fiefs, s'opposaient aux demandes de la France. Louis XIV., accoutumé à traiter avec le glaive, détacha inopinément un gros corps de troupes au-delà du Rhin. La ville et le château de Heidelberg furent pris par capitulation le 18. Octobre 1688, mais en face même des articles, livrés au pillage et les mines commencées pour la destruction des murs La Tour Charles qu'on pouvait dans sa beauté, qualifier un des yeux de la résidence, paya tribut la première à cette violation du droit des gens le plus respecté. (1) Les Français la renversèrent qu'elle n'était pas affermie sur sa base, le 18. Janvier 1689, et le 16. Février suivant, ils réservaient un sort pareil à la tour de Louis le Pacifique, encore retentissante des danses et des accens voluptueux de la dernière cour.

---

(1) On sait que la cruauté de cette guerre dite: *La Guerre de l'embrasement du Palatinat*, doit bien moins être attribuée à Louis XIV. qu'à un ressentiment personnel de son ministre contre l'électeur Jean Guillaume.

La vue si pittoresque actuellement comme *Tour Fendue*, de la tour de Fréderic le Victorieux, est également leur ouvrage. Le feu fut mis à cet ancien magasin à poudre de la forteresse, ainsi qu'au bâtiment d'Othon-Henri et aux constructions adjacentes; et l'ennemi continuant d'employer la mine et la flamme, ruina progressivement le palais de Fréderic V., le palais de la princesse Elisabeth, celui de l'empereur Robert et tout ce côté de la résidence.

Cependant, malgré toutes ses pertes, le château de Heidelberg était loin d'avoir rien à envier au plat-pays. Avant d'effectuer sa retraite, le 2. Mars de la même année 1689, le brigadier des armées du roi, *Mélac* (1), qui dirigeait l'expédition française, l'avait couvert d'une désolation générale, si bien que son nom y planât long-tems comme un mot d'effroi, et jusqu'à ces jours, on l'entendait appliquer en guise d'injure, aux animaux de méchant naturel.

Après ce sanglant congé de Mélac, Heidelberg fut occupé par les troupes de secours, et remis en état de défense. (1690) Mais bientôt les Français, se montrant en force sous le maréchal de Lorges, rentrèrent avec un accroissement de furie, dans le Palatinat; et ayant fini par s'approcher de Heidelberg, la trahison du Feldmaréchal de Heydersdorf, gouverneur de la ville, leur en ouvrit les portes, avec celles du château les 22. et 26. Mai 1693, et tout-à-la-fois une carrière à de nouveaux excès, qui rendirent ses blessures incurables. La représentation des scènes tragiques de la première invasion, fut reprise au point où elles avaient été suspendues quatre ans auparavant; et ce qu'un mouvement d'humanité ou la lassitude avait pu sauver ça et là, devint, dans ce second acte, la proie d'un système de destruction au quel rien ne se soustrairait plus. Même la tranquillité des morts fut troublée. D'inexcusables profanations s'exercèrent dans les caveaux et sur les tombes de la famille palatine, tandis que des sacrilèges sem-

---

(1) Une gravure du général Mélac qu'on voit dans la *galerie des Antiquités*, avec le château de Heidelberg en flammes, pour lointain du tableau, quoique vieille, et datant sûrement de l'époque de ses campagnes, ne mérite même pas le titre de carricature.

blables étaient commis à Spire, où reposait une suite d'empereurs d'Allemagne. Enfin, aucune chose ne fut assez sainte pour mettre à l'abri de la rapine et du meurtre.

La poudre et le feu ne ralentissaient pas pour cela, leurs ravages au château de Heidelberg. Ses portes ébranlées par les mines, restèrent debout, mais durent être rayées du rang des fortifications. On acheva de démanteler les tours et les murs déjà entamés sous Mélac, et dont plusieurs n'offrirent plus vestige. La Rondelle, si importante pour les communications de la grande terrasse, perdit jusqu'à sa forme, et des pièces entières du rempart, se mêlèrent à ses débris. Des crevasses furent pratiquées par-tout aux voûtes des caves et des souterrains. Les Ouvrages Avancés de l'électeur Charles vers l'ancienne ménagerie, devinrent des tas de pierres. Il semblait au moins que la désignation de *Tour de la Bibliothèque* plaiderait la cause de cet asile de l'étude. La flamme et la poudre la confondirent dans leurs exécutions; et le palais d'Othon-Henri qui sortait d'être rendu habitable pour la seconde fois, depuis la guerre de trente ans, se vit une troisième fois incendier.

Les Français essayèrent également d'abattre le rempart ou la terrasse du château. Les hautes et belles murailles à travers les quelles elle a l'air de courir depuis la porte Elisabeth jusqu'à la grosse tour, offrent des traces multipliées de l'effort des mines. Mais leur destruction était pour la colline de Jetta, une perte que rien ne racheterait plus; et sans doute, la magicienne, dans l'amour des lieux qu'elle avait baptisés, et connaissant le surcroît de gloire assurée à son antique demeure, par le mérite et la rénommée des ruines de Heidelberg, avait prédit aussi, qu'on n'ôterait jamais, en en renversant la terrasse, le plus beau fleuron à la couronne du Jettenbuhl.

Quoiqu'il en soit, les paroles de la voix invisible du bâtiment d'Othon-Henri, purent revenir alors dans les esprits. Le sens en était expliqué, et elles ne justifiaient que trop les prévisions allarmantes qui avaient troublé la vie de l'électeur Charles Louis, et rempli de crainte les cœurs de ses fidèles sujets. Leur patrie était un vaste monceau de cendres. L'ennemi n'ayant plus rien à ravager déposa le fer et le feu. D'ailleurs, il avait atteint son but de créer, une solitude le long de ses frontières, sans compter que l'épuise-

ment de la France était tel aussi, qu'elle fit elle-même, trois ans de suite, des démarches pour la paix qui se conclut enfin à *Niewenburg*, près de *Ryswik*, et prit ce dernier nom.

Le vieil électeur Philippe Guillaume était mort à *Vienne*, dans ces entrefaites, et l'état de la résidence ne laissait à son fils Jean Guillaume aucun moyen d'y replacer le trône paternel. Les salles, les corridors, leurs voûtes, tout était dépouillé, vuide, nu, menaçant ruine, et sans communication parmi d'innombrables décombres où les vents seuls pouvaient pénétrer; et les avenues du château non moins maltraitées, paraissaient vouloir le comdamner à un éternel oubli; mais de *Dusseldorf* où l'électeur fixa son siége, partageant ses loisirs entre les embarras du gouvernement, et les arts qui lui furent une seconde existence, et qui répandirent tant d'éclat sur son règne, il garda toujours pour le *Palatinat*, les yeux d'un père pour un enfant souffrant.

Son fils Charles Philippe mit courageusement la main à l'œuvre, et commença à réparer le château de Heidelberg. Le Palais et la Chapelle de Fréderic IV. sortirent les premiers de leurs ruines; et cet exemple fut suivi sans interruption par les bâtimens dits: la Nouvelle Cour de Fréderic II., par sa belle Tour Octogone, celle de la Bibliothèque, par le Palais Othon-Henri; la vieille habitation de l'électeur Louis V. près des cuisines, et par tous les bâtimens de l'économie ou des *Communs*, sans excepter celui des colonnes de granit, sous le quel on avait abrité le puits de la garnison. Le passage peu convenable, à cause de son trop de simplicité, du palais d'Othon-Henri dans la chambre des comptes, fut converti en un majestueux portail; et Charles Philippe désirant ne pas négliger davantage les jardins, fit travailler pour leur ornement, par un artiste du nom de *van der Branden*, ce même ouvrage de sculpture dont se glorifie aujourd'hui la *Place du Marché* de Mannheim, et qui consistait en un groupe de plusieurs figures.

Mais toute la bonne volonté et le zèle de l'électeur pour maintenir la résidence électorale à Heidelberg, par la restauration des édifices brûlés durant la guerre, (car pour les dégâts de la poudre, on ne pouvait y songer) devait échouer là, où des obstacles semblaient le moins à appréhender. Une querelle, ou mieux une tracasserie de religion, (afin de lui garder son véritable titre) non seulement suspendit tout sur le Jettenbuhl, mais entraîna à sa suite, des résultats beaucoup plus fâcheux pour la résidence. Charles Phi-

lippe appartenait au rite romain. C'est pourquoi, lorsque ce prince quittant sa demeure natale de *Neubourg* sur le *Danube*, pour recueillir l'héritage de son père l'électeur Jean Guillaume, vint habiter Heidelberg, la commune catholique dut nécessairement y augmenter; et en effet, le chœur de l'église du St. Esprit, qui était alors son unique bâtiment paroissial, ne tarda pas à devenir insuffisant pour les nécessités du culte. Depuis le traité de Westphalie, il se trouvait séparé par une haute muraille, de la nef de l'église dont les protestans avaient été envoyés en possession, dans la même circonstance. Charles Philippe demanda à ces derniers de la lui remettre, s'engageant, s'ils consentaient à lui céder cette portion de l'église (où étaient des tombeaux d'électeurs ses ancêtres) de leur en bâtir une, non loin de celle qui faisait l'objet de la discussion, aussi vaste, et plus belle et plus commode. Toute la population protestante qui sentait les avantages des offres du prince, n'hésitait point à les accepter. Mais son clergé prévenu réellement ou non, contre les intentions de Charles Philippe, parvint à les rendre suspectes à la bourgeoisie, et en dépit de toutes les protestations et assurances de l'électeur, sa requête présentée officiellement le 24. août 1719 au conseil de l'église, fut repoussée par l'assemblée. Charles Philippe certain de la droiture de ses vues, comme d'avoir épuisé tout ce qui dépendait de lui, se crut en droit de passer outre aux oppositions, et de se saisir de l'église du St. Esprit, ce qui eut lieu le 4. Septembre suivant. Après y être pénétré par l'escalade d'une des fenêtres du clocher, on en ouvrit les portes à l'intérieur, en présence d'une commission du gouvernement. Le mur mitoyen fut abattu et on bénit de nouveau l'église. Mais cet évènement remua toute l'Europe protestante. L'Angleterre, la Hollande, la Prusse, Hesse-Cassel etc., prirent fait et cause pour les réformés de Heidelberg, et adressèrent à l'électeur palatin les plus vives remontrances en leur faveur. Sa fermeté n'en fut point ébranlée, et l'église du St. Esprit continuait dans son unité d'offices. Mais le 4. Novembre de la même année, le roi d'Angleterre, en sa qualité d'électeur de *Hanovre*, ordonna la clôture de l'église catholique de *Celles*, et le roi de Prusse, le 28. s'empara du dôme de *Minden*, et quelques jours après du couvent de *Hammersleben*. Ces représailles eurent leur retentissement. Charles Philippe ne voulait point la joie de l'église de Heidelberg aux dépens de ses coreligion-

naires. Le 29. Février 1720, il fit notifier par écrit aux ambassadeurs protestans à sa cour, que l'église du St. Esprit serait restituée; mais en même tems, outré de la conduite de ses sujets dans un moment où tous ses efforts allaient à ne pas s'éloigner d'eux, en rendant le château de Heidelberg encore habitable pour leurs princes, il résolut d'établir la résidence électorale à Mannheim, et le 14. Avril la cour avait quitté Heidelberg. Ce que perdait cette ville, tourna au profit de sa voisine et rivale, et en fonda la grandeur, qui eut par conséqent le plus futile motif pour base: et si on considère ce que Charles Philippe y a exécuté ou donné lieu d'exécuter, on ne peut trop déplorer qu'une misérable question, toute d'amour-propre, ait contraint ce prince à transporter ailleurs son affection du Jettenbuhl et du vieux manoir palatin, avec ses goûts pour bâtir. Aussi les vrais amis de la capitale trouvèrent-ils pour elle, dans ce départ de la cour, une seconde application des paroles effrayantes proférées au-delà d'un demi-siècle auparavant, dans le bâtiment d'Othon-Henri. L'électeur ne retourna plus à Heidelberg; mais il entretint des relations quotidiennes avec le Jettenbuhl. Jetta ne s'était pas bornée à douer sa colline de tous les dons extérieurs; elle lui avait encore départi, souterrainement, celui de conduire la meilleure eau du monde, par-tout où ses fontaines avaient ordre de la recevoir. Charles Philippe, ami et appréciateur de la belle nature, pouvait abandonner la plus belle des natures en renonçant à Heidelberg, et renoncer à toute nature en demeurant à Mannheim; mais il ne put oublier l'eau du Jettenbuhl, qui à cause de cela, devait journellement en livrer une certaine quantité de bouteilles à la nouvelle résidence, pour l'usage de l'électeur et de la cour. La source où elle était puisée en a acquis le nom de la *Fontaine du Prince*; et on la décora d'un petit bâtiment qui subsiste toujours, dans la partie supérieure du jardin et presqu' en face de la tour fendue.

La vie de Charles Philippe a été aussi mémorable que longue, la bonté, les arts et les sciences ne s'étant jamais écartées du trône palatin, pendant tout son règne. Il le termina à Mannheim, âgé de 81 ans, et fut enterré sous la chapelle du magnifique château, qui s'y achevait par son ordre, dans un sarcophage dont lui-même prescrivit et surveilla le travail. L'électrice, sa femme, repose près de lui, sous un monument pareil et fait à pareille intention. Charles Philippe était le dernier prince de la branche aînée de *Pfalz-Neu-*

bourg, et sa succession entrait dans la ligne cadette dite de *Sulzbach,* par *Charles Théodore;* mais il n'y eut de changé que le nom du chef dans le gouvernement, et le neveu et l'élève du créateur de Mannheim s'efforçant de suivre les grandes leçons qu'il avait recues à la cour de son oncle, étendit la splendeur palatine, au plus haut degré qu'elle ait atteint. Ami, amateur et connaisseur des arts et des sciences comme Charles Philippe, les employant avec profusion et les récompensant de même, il suffisait que quelque chose fut bon, beau, profitable pour avoir droit à ses largesses. L'existence de Charles Théodore n'a été qu'une chaîne d'établissemens et d'institutions utiles, autant que son administration, une source de prospérité du pays; et ce que les historiens, dans leurs louanges, ont qualifié *les siècles de Péricles et d'Auguste,* on pourrait avec la même vérité, le qualifier *le siècle de Charles Théodore* pour le Palatinat.

Un jour advint que ce prince souhaitât de visiter le manoir délaissé du Jettenbuhl. C'était par une belle matinée de printems, et le soleil dorait les flèches des tours et les sombres couvertures des palais qui se reflétaient plus sombres et plus sévères, sur un ciel azuré. Étonné, Charles Théodore en traverse, plus étonné encore, les rangées de salles et d'appartemens brillant à l'envi des trésors de l'art. Toujours plus frappé, l'électeur passe des bâtimens dans les jardins, parcourt leurs nombreuses terrasses, retenu à chaque pas, devant la perpétuelle variété des points de vue, et chaque pas ajoute à sa surprise et à sa satisfaction. Tantôt il admire les profondeurs et les vallées charmantes où Jettâ jadis isola sa retraite mystérieuse, et tantôt les montagnes qui enchaînent le fleuve, s'élargissant ensuite pour procurer à la réunion de maisons que ses bords vivifient, la plus pittoresque comme la plus riante des positions: et plus loin, ses yeux s'égarent sur les plaines au pied des quelles les montagnes se sont subitement retirées, cachées par-tout sous la végétation la plus riche, et où, dans leur lointain sans limites, le Necker et le Rhin ne s'indiquent plus que par les étincelles du miroir de leurs eaux au milieu des campagnes. Enfin, la fatigue oblige Charles Théodore de mettre des bornes à sa curiosité. Il vient se reposer, las d'avoir prodigué la louange, et comme pour la compléter, la station du voyage était dans le palais d'Othon-Henri. Mais à peine y avait-il pris place, qu'une musique

se fait entendre, et quelques bannières avec la croix, annoncent bientôt qu'une cérémonie religieuse se dirige vers la chapelle du château. Le cortège défilait sous les fenêtres du prince, et les paroles de l'hymne sainte résonnaient parmi les arcs de la chambre voûtée qu'il occupait, introduites par l'air pur du jour.

Ce pieux incident augmentant les impressions de la matinée, monta l'émotion de l'électeur au comble, et les souvenirs du passé s'étant réunis au présent, il crut que des lieux capables d'agir si puissamment sur son âme, devaient lui être plus chers qu'aucun autre lieu, et il décida de rendre le château de Heidelberg à sa destination, et d'en faire sa demeure habituelle. Mais Charles Théodore n'avait pas consulté les élémens; et le plus terrible de tous attirant le tonnerre sur le château, y effaça en peu d'heures les longues années mises par Charles Philippe, à la réparation de ses bâtimens. Le nouveau désastre de la résidence affecta doublement l'électeur. Il voyait à la fois périr le berceau de ses ancêtres, et l'espoir de vivre où ils avaient vécu. Cependant cette dernière pensée ne fut pas éteinte par l'incendie du château. Charles Théodore y fit au contraire couvrir plusieurs des constructions brûlées. C'était afin de les mettre en état d'attendre l'instant où on pourrait commencer à les rebâtir; et l'opération devait s'étendre à tous ses édifices. Mais les entreprises prodigieuses qui absorbèrent le règne de ce prince, et la translation du siége électoral à Munich en 1778, en empêchèrent toujours le moment: de sorte que le château de Heidelberg livré depuis à lui-même, et empreint chaque année davantage des teintes rembrunies du tems, s'est petit-à-petit métamorphosé en une espèce de rocher immense, qui n'atteste plus que la grandeur et le néant des choses humaines. Jetta vit aussi croître le nombre de ses fontaines sous Charles Théodore. La principale et qu'on prétend surpasser même celle de Charles Philippe, continue de couler au pied de la Tour fendue et dans un vallon dont son murmure agite seul la délicieuse solitude.

Maximilien Joseph, comte palatin de Deux-Ponts Wittelsbach, succéda à Charles Théodore, en qui s'éteignait la branche de Neubourg-Sulzbach. (1789) Mais la révolution française qui déplaçait tout, ne différa guères à lui enlever les provinces palatines. Des bouleversemens de territoire arrangés par la paix de *Lunéville*, contraignirent ce prince (1804) de les céder à l'électorat de

Bade qui venait d'être créé. Le margrave de ce nom et électeur par la formation du huitième électorat, *Charles Fréderic,* de l'antique maison des ducs de *Zæhringen*, et tige de la maison grand-ducale régnante à *Carlsruhe,* était à cette époque le Nestor des princes de l'Europe, par son âge et par ses vertus. Bon époux, bon père, bon maître, affable et abordable plus que personne, ami des jouissances paisibles, ami de la nature, et désirant le bonheur autour de lui, il porta un cœur palatin à ses nouvelles possessions, et le château de Heidelberg rencontra les sentimens de la famille dans le successeur de ses princes. Témoin lui-même de l'abandon où il languissait, depuis que la cour palatine avait quitté les bords du Rhin, et des dévastations journalières aux quelles l'exposaient la sottise et une cupidité barbare, Charles Fréderic le prit sous sa protection, commanda d'y établir une surveillance, et les jardins de la ruine furent disposés pour devenir une promenade publique. On rendit ses abords plus faciles, et on les augmenta dans plusieurs directions. Enfin les ordres du prince embrassèrent tous les besoins du château qui date de ces jours son entrée dans la vie monumentale et l'aurore de sa réputation; et de ces jours aussi, le tems adoucissant ses arrêts, a prononcé que, si leur rigueur, à la vérité, s'opposait à ce que le faste et les pompes du monde fussent encore pour le château de Heidelberg, il lui était concédé en retour, de devenir un *asile de méditations, de pensées, de souvenirs*, *ainsi qu'un sanctuaire inépuisable d'inspirations pour les yeux et pour l'imagination.*

C'est à la sensation inséparable de sa première vue, que nous devons nous-même d'être maintenant à la tête d'une des entreprises considérables de la gravure. Venu à Heidelberg pour une simple visite de la ruine, notre visite dure, en raison de cette entreprise, depuis le mois d'Octobre 1810, jusqu'à ce moment. (1836) Le hazard nous fit prendre alors la route du jardin pour gagner le château; et il nous souvient qu'en posant le pied dans la cour, toute notre admiration fut à peine suffisante à en payer le coup-d'œil aussi imposant qu'inattendu. Pendant nos séjours à Paris, nous avions coutume de fréquenter l'atelier de peinture de *Bertin*, un des plus habiles paysagistes de cette capitale: l'envie d'y reparaître avec une idée du lieu qui nous avait si vivement frappé, nous cacha la longueur et les difficultés de la tentative; et plus

de mois s'écoulèrent à ce dessin de la cour, (le même qui depuis a fourni notre première feuille d'architecture), que nous ne songions à passer de jours à Heidelberg. Notre place de travail était près de la haute tour quarrée, sur le chemin qui traverse le château. Nombre d'habitans de la ville, surpris de nous retrouver constamment au même ouvrage et de l'exactitude que nous y mettions, imaginèrent quil ne pouvait avoir d'autre intention que la gravure, et chaque fois nous exhortaient à le publier. Ces encouragemens nous déterminèrent enfin à une souscription de quatre grandes planches de Heidelberg qui, malgré les apparences, obtint peu de faveur. Comme nous n'avions point calculé sur cette ressource, l'affaire resta dans les termes de notre prospectus, sans néanmoins promettre plus en avançant qu'à son début. Mais l'avenir nous rassurait. Ce qui est bon demeure bon et finit par être apprécié. Notre entreprise se fondait sur un modèle parfait, et sur le talent du plus habile graveur du siècle pour le paysage, (1) sans compter la recherche qui s'y appliquait aux moindres accessoires. Le succès dépendait donc de pouvoir attendre; et en effet, il a depuis surpassé notre espérance, et d'une façon d'autant plus flatteuse, que nous avons le droit d'y attacher une partie de la réputation actuelle du château; sa belle ruine a suivi une progression égale, et recouvré dans le même espace de tems plus d'un demi-siècle de délaissement et d'oubli. Les années ne sont pas loin encore, où il nous arrivait de dessiner des saisons entières dans ses intérieurs, sans y être troublé d'aucune visite. Aujourd'hui, nous aurions souvent à nous plaindre du contraire, si le château étant en quelque sorte une création de nous et le regardant comme notre propriété, nous ne nous empressions bien plutôt d'aller au devant de tous les moyens de le faire connaître: les estampes de notre graveur et ami Haldenwang, d'après nos dessins, y ont beaucoup contribué, et nous avons fait le reste par notre persévérance. A force de répéter que Heidelberg avait, non pas la première ruine de l'Allemagne, mais la première de ce genre en Europe, la longue habitude qui la couvrait du voile de l'indifférence à presque tout les yeux, a fait place à l'examen, et l'examen à un plaisir réel, bientôt suivi de la conviction.

---

(1) Haldenwang, graveur de la cour de Bade, mort depuis peu d'années.

On ne pouvoit non plus voir un amateur concentrer de la sorte tous ses loisirs dans un objet unique, sans souhaiter d'apprendre la valeur de cet objet, avec le but et même des particularités sur un travail si exclusif; cette curiosité ne nous a pas médiocrement servi pour gagner des admirateurs au château de Heidelberg. C'est par elle que des milliers de voyageurs ont du à nos explications, de pouvoir sans peine vérifier le mérite de ce monument, en face même des détails d'architecture et de sculpture qui ont imprimé sur une portion du Jettenbuhl le sceau classique des arts, et qu'en même tems, une foule de voix s'unissant à la nôtre pour redire ses louanges, nous récompense journellement de notre intérêt pour la ruine (1).

Cependant il ne s'est pas borné à hâter ainsi la marche du tems en sa faveur: un avantage plus essentiel en est encore ressorti pour le château de Heidelberg. On ne voit plus s'y renouveler ces dévastations, fruits de l'inconcevable négligence qui, du jour de son embrasement au mois de juin 1764, en a livré les débris en proie à tout venant; mais le remède est arrivé tard. La partie de la résidence connue sous le nom du palais d'Othon-Henri, ou de la salle des chevaliers et la plus digne cent fois d'être entretenue dans un état susceptible de restauration, avoit au contraire été la seule après l'incendie, non pas laissée, mais autant dire indiquée à la destruction. Peu-à-peu, les bâtimens les moins maltraités par la flamme ont reçu des destinations qui les protègent tant bien que mal; celui d'Othon-Henri est resté

---

(1) En 1820, nous avons imprimé ce qui suit, précédé de motifs pour une surveillance du château de Heidelberg, en voyant que l'architecte du gouvernement, après avoir promis de donner suite à notre proposition, remettait de jour en jour à s'en occuper.

„*Ces offres* (qui se rattachaient dans la dite proposition, à l'établissement d'un garde de la ruine) *étaient et sont encore d'y contribuer pour „notre part d'une somme de cinquante florins, nous engageant non seule„ment à les fournir chaque année de notre séjour à Heidelberg, mais d'y „laisser après nous le capital nécessaire pour la fondation de cette petite „rente à perpétuité. Nous n'y mettions d'autres conditions, avant de „signer l'arrangement, que celle d'une réunion de fonds par ailleurs ca„pable d'assurer l'entière indépendance de l'état du garde, et en outre, que „ces fonds ne seraient jamais détournés pour aucun usage étranger à „l'intention des donateurs etc. etc.*

ouvert. A la fin du dernier siècle, une mesure qu'on ne sauroit qualifier que de démence, en a complété la désolation. Il existait vers ce tems un projet de conduire les eaux de Heidelberg à Mannheim. L'architecte chargé de l'opération, proposa de renverser les voûtes de la salle des chevaliers; des briques formaient presque toute leur bâtisse, et cet homme avait imaginé de chercher là le ciment nécessaire à la confection des aquéducs. C'était lancer un appel au dégât et au pillage contre le château de Heidelberg; aussi ces éboulemens en masse ont-ils été le signal d'enlèvemens partiels aux quels chacun crut depuis avoir droit. Même, des invalides commis un tems à la conservation de la ruine, n'ont pas craint de copier en petit, ce qu'on leur avoit enseigné en grand. C'est un d'eux qui, ayant à son tour besoin de pierres, a brisé les frontispices de la cheminée et de la porte de sortie, dans la chambre au fond de droite du bâtiment d'Othon-Henri; ainsi est entrée la mutilation dans ce sanctuaire des arts. Les colonnes d'un travail exquis qui soutenaient ses deux grandes salles, ont été emportées et dispersées en morceaux: des chefs-d'oeuvre de sculpture sont par-tout défigurés sur ses portes de communication. En un mot chaque jour a produit son mal, et l'y produisait encore au moment de notre voyage à Heidelberg. Notre opinion sur ces charmantes créations du talent, fut dès-lors ce qu'elle est aujourd'hui. Les personnes qui, dans le tems ont lu notre prospectus, n'auront pas oublié que nous y annoncions déjà, outre des vues de la ruine, un supplément de plusieurs feuilles de ses arabesques les mieux préservées: notre intérêt était donc d'en empêcher une plus longue dégradation. Ayant échoué dans les démarches pour qu'on fermât le bâtiment encore si riche sous ce rapport malgré toutes ses pertes, il ne nous restait qu'à en devenir le gardien; et nous nous sommes acquitté de ce poste en homme épris de son sujet. Il nous paraissait impossible que l'administration ne fut tôt ou tard avertie du prix des vieux murs de Heidelberg; et dans l'attente de ce jour, toute notre application allait à lui en remettre le dépôt, tel que nous nous l'étions confié: les choses ont même été poussées si loin à cet égard, que durant des années nous n'avons presque plus quitté le château, et jamais en cas d'éloignement, sans nous y faire remplacer.

C'était aussi en vue de donner un exemple aux autorités et

d'obtenir des réparations pour la ruine, que nous avons couvert de petits toits de bois, plusieurs portes de la salle des chevaliers. Quoique l'opération n'ait rien amené, elle a cependant plus que réussi par ailleurs. Une nouvelle époque en a commencé pour ce bâtiment : les plus ignorans ont pu y voir qu'il n'était pas tout-à-fait délaissé, puisqu'on tâchait d'en abriter des parties ; et quelques planches ont été plus éloquentes que toutes les paroles, pour arrêter les dévastations. Car il n'a pas toujours dépendu de nous que des désordres n'eussent encore lieu. Entre-autres, le 19. avril 1822, un quart d'heure a été assez à faire de ce jour, un jour de deuil pour la ruine : une main grossière lui a causé dans le bâtiment d'Othon-Henri des dommages irréparables. A l'aide d'un instrument tranchant, elle a promené sa stupide malveillance sur quantité des mêmes objets que nous y indiquions aux étrangers ; et peu de minutes ont vu finir des ouvrages marqués tous de la perfection des meilleures études. Mais dépêchons-nous d'ajouter, en expiation de cette barbarie, qu'elle n'a pas été inutile. Comme autrefois de généreux dévouemens sauvaient la chose publique, de même, il semblerait que ces bijoux de la sculpture ne sont tombés que pour garantir la sûreté des autres, en amenant enfin la clôture de la salle des chevaliers, et l'interdisant par là, aux individus de la sorte que nous dénonçons ici à l'animadversion publique.

Eu égard au motif, on peut être moins sévère vis-à-vis d'une autre espèce d'ennemis de la ruine : cependant elle est tout aussi dangereuse pour le château, où les dommages ne changent pas de nature et demeurent consommés, soit qu'ils y arrivent par une ignorance brutale, soit qu'ils lui viennent de la fausse sensibilité que croit honorer les vieux monumens, de les mutiler afin d'en avoir des souvenirs. Cette manie n'a pas laissé que d'exercer aussi ses ravages dans la salle des chevaliers. Il y a peu d'années qu'une des portes du sallon en a été la victime : c'est celle de droite où deux figures assises sur le cintre, tiennent chacune une corne d'abondance et se présentent mutuellement des bouquets de fruits. Un bon homme de père voyageant avec ses enfans et tous les dehors d'un personnage aisé et par conséquent d'un homme d'éducation, c'est-a-dire de connaissance, ou au moins de réflexion, est pourtant celui qui a eu assez peu d'esprit pour massacrer si horriblement ces figures ; et cela sous le prétexte de donner à ses

filles, dans les éclats informes qui se sont détachés de la pierre sous les coups de ce vieil étourdi, de prétendues curiosités du château de Heidelberg.

Une société anglaise a depuis imité ce trait dans la chambre voisine. Nous nous étions opposé à son désir d'y enlever par la même cause, quelques pièces d'arabesques. Le lendemain, un domestique de l'hôtel, (le même qui la veille avait conduit ces Anglais) est remonté au château, et a cassé dans le dit appartement, la figure de gauche de la porte, dont les pilastres représentent deux statues de femmes nues et debout sur des candélabres. Aucun doute qu'en retournant à l'auberge avec cette triste acquisition, le premier soin de ceux qui l'attendaient, n'ait été de la jeter par la fenêtre; et nous osons affirmer qu'autant arrivera de chaque pierre arrachée de la sorte au château de Heidelberg, et qui en sont ainsi arrachées en pure perte: elle est donc doublement déplorable, l'erreur de ces gens qui, prenant pour de l'intérêt en faveur de la ruine, un caprice d'en posséder des débris, frappent sur toutes les sculptures, sans songer qu'ils ont, en dépit de cette sottise, assez de jugement pour apercevoir, avant même de quitter le château, que le fruit de leur mutilation n'est qu'un fardeau incommode, et dont ils vont se défaire dans un moment, avec la même légèreté qu'ils se sont procuré ces insignifiantes reliques. D'autres raisons ne manqueraient pas pour s'élever contre un tel abus de mots, si on appelle cela de l'intérêt: on pourrait même l'envisager sous le rapport d'un égoisme insultant pour le public, comme aussi de la violation du droit de propriété. Mais il y a quelque chose de si ridicule dans cette tendresse qui *casse les objets afin de leur prouver de l'amour*, que nous croyons assez d'invoquer ici le simple bon sens, pour détourner un mal aussi peu à la louange des délinquants, qu'au profit des jouissances de l'ami des arts et des souvenirs. Le tems suffit dans les ruines sans qu'on lui aide, et particulièrement là où rien ne se fait pour ralentir ses pas. Si comme nous venons d'en émettre le voeu, et si comme nous l'espérons, le château de Heidelberg n'a plus à craindre que sa lente inflexibilité, notre tâche de surveillance y est finie; et en supposant qu'elle n'ait pas été sans quelque peine, nous en trouverons le dédommagement à penser que nos soins ont contribué à amener cet état de la ruine.

P. S. Plusieurs articles du discours qui s'arrête ici, auraient été supprimés, sans le désir d'y garder l'historique de notre établissement au château de Heidelberg. Mais tout ce qu' on pouvait réclamer pour la conservation de la ruine, s'y est enfin accompli; et la même main protectrice, de qui découle le bienfait, continuera de s'ouvrir pour elle. Un hazard inestimable lui garantit cet avenir. Le Grand-Duc de Bade a achevé le cours de ses études à l'université de Heidelberg, et ayant eu le loisir d'apprécier les *Vieilles Murailles* du Jettenbuhl, il veut, dans l'intérêt de la science, que l'art ne soit point frustré par une destruction hâtive, d'un de ses plus remarquables monumens.

C'est par là qu'une somme est annexée au château de Heidelberg, pour y être employée selon l'urgence des cas. Après avoir si long-tems et envain insisté sur l'obligation d'en maintenir les restes, ne fut-ce que comme *affaire d'argent*, une fondation qui tend à les éterniser, nous est presqu'un évènement heureux; mais il faut encore pour cela, que les améliorations destinées a s'y succéder, ne sortent pas du cercle qui leur est imposé jusqu' ici, c'est-à-dire, qu'elles se bornent simplement à l'intérieur de la ruine.

Le bruit a couru d'une prétendue nécessité de changemens dans la cour du château. Il était question de lui ôter son pavé pour y substituer un champ de gazon; et des chemins sablés conduiraient, à travers des haies d'acacias en boule et d'arbres odorans, aux diverses ouvertures de la ruine.

Ainsi, la cour du château deviendrait un *parterre*. On comprendrait peut-être cette métamorphose, s'il s'agissait d'une maison de campagne. Mais toujours, le noble style des résidences a voulu que les avenues et les cours en fussent revêtues de pierre. La cour du château de Heidelberg ne lui appartient pas moins qu'autrefois. On ne peut pas plus la dépouiller de son pavé, qu'on ne pourrait priver le palais d'Othon-Henri ou la chapelle d'une partie de leur façade; et ce serait une égale erreur, de nettoyer la cour de sa végétation sauvage et de lui rendre son ancien pavé, parceque *le château de Heidelberg en ruine ne peut avoir qu'une cour en ruine* (1).

---

(1) Mais ce qui doit être, c'est d'entretenir la cour, comme on en-

L'harmonie est donc parfaite entre le château actuel de Heidelberg, et la cour actuelle du château de Heidelberg. La ruine y pose sur sa véritable base. En rajeunissant cette base, ce qui arriverait, si on la garnissait de compartimens et d'allées de gravier, non seulement le château lui serait totalement étranger, mais il perdrait beaucoup de ce caractère de sévérité et de mélancolie pensive qui plaît tellement dans les ruines, qu'il est leur premier attrait aux yeux des gens de sentiment et éclairés.

Une autre rumeur a pareillement essayé de se faire jour, sur les avantages qui résulteraient pour l'embellissement de la cour du château, de la démolition de son bâtiment appelé *La Tonnellerie* ou *le Palais de Fréderic V.* L'indication du projet étant assez pour le livrer aux risées des personnes de goût, c'est tout ce que nous en dirons.

---

tretient la ruine, en réparant son pavé, par-tout où il est dérangé et inégal.

PRIVILÈGE

accordé par le Gouvernement de Bade, à Charles de Graimberg pour réprimer la contrefaçon de ses gravures.

LOUIS par la Grâce de Dieu, grand-duc de Bade, duc de Zaehringen, landgrave de Nollenburg, comte de Salem, de Petershausen et de Hanau, etc.

Sur la requête très-humble de Charles de Graimberg, nous nous sommes décidé à lui octroyer un privilège, pour empêcher dans le grand-duché la contrefaçon et la vente des contrefaçons de ses gravures de Heidelberg.

En conséquence, il est expressément défendu ici à tous et à chacun de nos sujets, mais particulièrement aux graveurs, aux marchands de gravures, aux dessinateurs sur pierre et aux imprimeurs en tous genres de gravure, de contrefaire l'ouvrage de Charles de Graimberg, non plus que les publications qui pourraient suivre sous tel titre qu'elles paraissent, et aussi d'en vendre dans nos états, des contrefaçons faites en pays étranger.

Quiconque ne se conformera point à cette ordonnance, non seulement payera une amende de dix marcs d'or, mais encourra de plus la peine de la confiscation de toutes les épreuves contrefaites au profit de l'auteur, et en outre du remboursement, au prix de vente de ses gravures dans les magasins, de toutes les feuilles contrefaites déjà débitées.

A cet effet, et pour que personne n'en ignore, le présent privilège a été muni du grand sceau de notre ministère de l'intérieur, avec les signatures accoutumées.

Carlsruhe le 13. novembre 1821.

Par ordre de son Altesse Royale.
DE GULAT.

Lors de l'apparition de ce privilège, quelques personnes crurent que notre but était de nous arroger exclusivement à l'aide de cette pièce, le droit de dessiner au château de Heidelberg. Nous ne nous amuserons pas à démontrer l'absurdité d'une telle imagination: cependant, il ne sera pas inutile de dire ici, pour motiver cette démarche, qu'effectivement, nous n'eussions jamais songé à nous adresser au gouvernement de Bade, pour le privilège en question, si un imprimeur de cette ville, Mr. Joseph Engelmann, n'eut publié au mois d'août 1821, un *Stammbuch* formé en partie de contrefaçons de nos vues du pays. On sait que ce mode de spéculation ne va à rien moins qu'à frustrer le propriétaire des gravures ainsi copiées, du fruit de sa peine et de ses dépenses. Il était donc de notre devoir de nous opposer le plus efficacement possible, à la poursuite d'une tentative si préjudiciable à nos intérêts.

Afin de ne laisser de doute à qui que ce soit, sur la nécessité d'un privilège dans cette occasion, nous y joignons un aperçu de l'ouvrage qu'il est destiné à protéger, et dont chacun par-là sentira aisément l'importance.

Notice de l'entreprise des vues de Heidelberg, par Charles de Graimberg.

Commencé en 1810, notre oeuvre de gravure a reçu depuis cette époque, une extension à la quelle nous étions loin de nous attendre. Il nous serait même difficile aujourd'hui, que nous

avons augmenté notre travail des paysages de Heidelberg, de celui des nombreuses et savantes arabesques de sa ruine, de fixer la quantité des planches que réunira cette double entreprise un jour Néanmoins les explications suivantes donneront une idée de la chose. Nous les avons, pour plus de clarté, séparées en autant de chapitres qu'il y a de formats et d'articles divers dans nos estampes.

Des grandes planches.

Les grandes planches seront au nombre de huit feuilles, et toutes de la même dimension. Six de ces feuilles sont finies; (1) la première est dédiée à la princesse Stephanie de Bade. Elle renferme dans une largeur de dix-huit pouces sur quatorze et demi de hauteur, la chapelle du château et plusieurs autres bâtimens remarquables de l'intérieur de la cour (2).

La seconde planche, qui a paru sous les auspices du roi de France, se compose d'une vue générale de la contrée. Elle a été dessinée sur le chemin du Wolfsbrunn, et demeurera toujours le tableau le plus ouvert et le plus satisfaisant du château, de la ville et de leur délicieux vallon; c'est cette planche que Lady Campton, dame anglaise, qui cultive les arts avec beaucoup de goût, compara à un Claude Lorrain en la voyant chez l'auteur, tant pour la richesse de son ensemble, qu'à cause de la lumière et de la chaleur qu'a su y répandre l'harmonieux burin de Haldenwang.

La troisième planche est aussi une vue générale prise à mi-côte de la montagne du petit Geissberg, en face du château. D'aucun point, la ruine ne se deploie sur une étendue à mieux exposer sa vaste enceinte et la variété de ses constructions; et ce sera par ailleurs la définir d'un mot, en ajoutant que tout s'y découvre sous un jour aussi sérieux, que la nature se montre au contraire riante et légère sur la planche de Louis XVIII. Cette troisième planche est dédiée au Prince Royal de Bavière.

---

(1) Les planches No. 1. 2. 3. 5. 7 et 8.

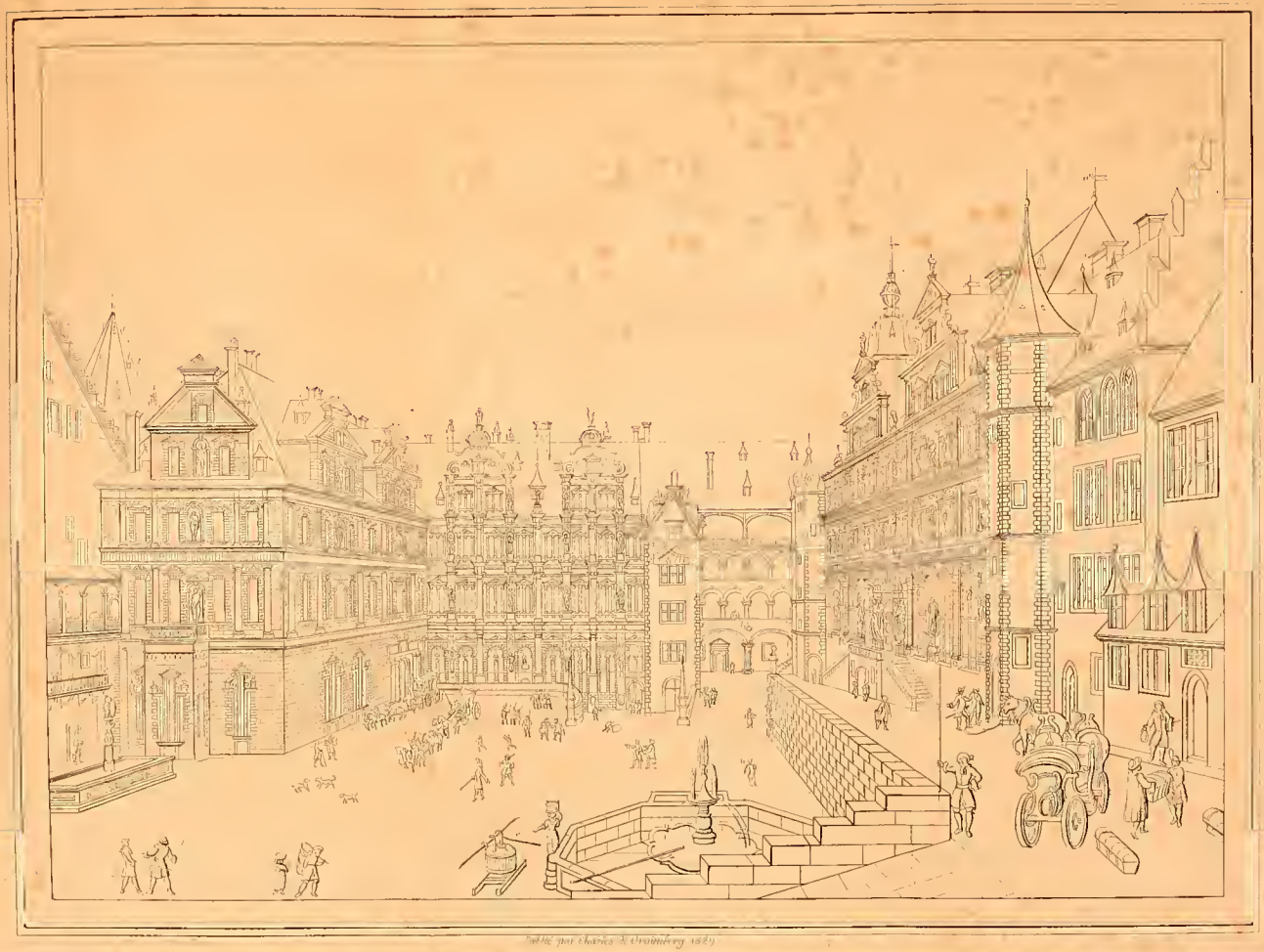
(2) Prix des grandes planches: 5 florins ou 10 francs 18 sols la feuille; épreuves avant la lettre: 10 florins ou 21 francs 16 sols la feuille.

La quatrième est tirée d'une estampe extrêmement rare du graveur Ulrich Kraus de Munich. Elle reproduit la splendeur de la résidence palatine avant sa destruction par les Français, dans les années 1689 et 1693. Le modèle de cette gravure, aussi de l'intérieur de la cour, aura été un portrait le plus fidèle du château d'alors, à juger des bâtimens qui ne sont plus, par les bâtimens existans, et devient en conséquence une acquisition véritable pour une entreprise comme la nôtre. Vainement en effet, eussions-nous souhaité la terminer mieux, après avoir donné le château dans sa situation actuelle, qu'en le faisant connaître tel qu'il était aux jours de sa gloire. C'est la complaisance de Mr. le docteur Nebel, médecin à Heidelberg et propriétaire de la précieuse estampe d'Ulrich Kraus, qui nous procurera le plaisir et l'avantage d'en publier cette nouvelle édition.

Deux autres vieilles gravures de Merian et du Hollandais Woollard, dignes de la précédente, quoique bien plus communes, ont fourni le sujet de la cinquième et de la sixième de nos grandes feuilles. Elles n'offriront pas simplement le château, mais la totalité de la ville, aussi avant les désastres de la guerre d'Orléans. Dans l'une, ces détails paraissent de dessus les hauteurs au-delà du Necker; et on les retrouvera dans la seconde feuille, pris de ce côté sur la descente de la montagne au pied de la quelle est situé le château.

Le contenu de la septième feuille en fera le pendant naturel de notre première planche et la plus intéressante de la collection. L'objet principal est, comme il a été dit, sur cette première feuille, la chapelle du château. Dans le pendant, ce sera la magnifique façade du palais d'Othon-Henri vue d'un enfoncement de la cour, vis-à-vis et dans le coin du mur à gauche de la gloriette gothique qui le domine.

La dernière feuille joindra le contraste d'une architecture grandiose et d'une architecture pittoresque à l'originalité du paysage. Elle est dessinée sur la galerie du château, à travers une fenêtre de sa guérite la plus proche du bâtiment du gros tonneau. De cette place, l'oeil embrasse à-la-fois le balcon, la chapelle, plusieurs morceaux de vieilles murailles jusqu'à la tour octogone, cette tour, des débris d'anciens ouvrages avancés de la forteresse, et enfin une partie de la ville, du Necker et des montagnes qui le dirigent vers Heidelberg.



Gravé par Charles de Groinberg 1829

UNE DE LA PARTIE DU NORD DU CHATEAU
de Heidelberg, avant sa destruction vers la fin du XVII siècle.
Dessiné d'une fenêtre de l'ancienne habitation du concierge
aujourd'hui celle du jardinier de la cour

NORDL. THEIL DES [illegible]
vor seiner Zerstörung im XVII Jahrhundert.
Aus einem Fenster der ehemaligen Burgvogtey
der jetzigen Wohnung des Hofgärtners gezeichnet

Des moyennes planches.

Les moyennes planches sont autant de tableaux de la ruine, de la ville et du pays, dans une étendue de neuf pouces sur cinq pouces neuf lignes. Malheureusement pour l'art, leur nombre n'est que de quatre feuilles, mais qui suffiraient chacune à la réputation d'un graveur, Haldenwang ayant pris comme à tâche, d'y appeler tout ce que le talent et la patience ont de ressources, pour en faire quatre chefs-d'oeuvre du burin.

Des petites planches.

Les petites planches ont été publiées dès le principe en livraisons de quatre paysages. Leur collection est maintenant achevée, et consiste en douze cahiers remplis alternativement de vues du château, de la ville, du Wolfsbrunn, de l'abbaye de Neubourg, de Neckarsteinach, etc. La plupart de ces feuilles sont aussi de Haldenwang, et d'nne dimension de près de cinq pouces sur trois pouces et demi.

Des arabesques ou antiquités du château de Heidelberg.

(Cette annonce des arabesques est la copie du prospectus qui sert d'accompagnement, au premier cahier de leur collection.)

Notre intention n'est pas de donner ici de nouveaux détails sur le château de Heidelberg. Il y a long-tems que le *guide des voyageurs* dans ses ruines, par le savant et exact Mr. *Leger* ne laisse rien à désirer à cet égard. Ainsi, nous nous bornerons à rappeler que cette antique résidence des électeurs palatins, fondée en 1300, a été habitée par une succession de vingt-quatre princes, la plupart enclins aux arts et à l'étude, et qui prirent leur plaisir a en embellir la délicieuse nature, des ornemens de l'art. Ce sont ces productions de l'art échappées aux bouleversemens du château de Heidelberg, qui composeront l'ouvrage que nous publions aujourd' hui. Les plus anciennes datent du commencement du XVe siècle, et malgré leur petit nombre, n'ouvriront pas sans mérite, la brillante carrière que le château de Heidelberg a fournie aux arts, depuis ce moment jusqu'à celui où leur culte, à la vérité

dès long-tems négligé, y périt avec la résidence, dans l'incendie du mois de Juin 1764.

Quoique nous n'ayons examiné, dans notre collection que le plus ou moins de besoin, qu'éprouvaient les objets, d'être dessinés promptement, afin d'éviter leur perte entière, il sera cependant facile, une fois cette carrière épuisée, de diviser les trois cent cinquante ans que les arts ont mis à la parcourir, en trois époques qui deviendraient comme les *trois âges* de la vie des arts au château de Heidelberg. La première formera leur enfance de l'année 1400 à l'année 1540, mais une enfance vigoureuse, et ne devant ce titre qu'à la supériorité des tems qu'elle a précédés. Dans la deuxième époque, on verra les arts prendre vers le style gracieux, un essor auparavant et encore inconnu hors des terrains classiques. L'architecture et la sculpture y déploieront leurs trésors à la voix de deux princes, adorateurs fervens de l'art qu'ils cultivent eux-mêmes, et qui en paiera avec usure les augustes hommages. Invoquant dans sa reconnaissance, le génie des *Michel-Ange* et des *Raphael,* il élevera pour la demeure des deux électeurs, une des plus précieuses créations dont le goût ait chargé le talent.

Un court espace de vingt années complétera ce *siècle de Péricles* du château de Heidelberg, (ainsi que nous les avons qualifiées antérieurement dans notre *Guide des Voyageurs*, au chapitre du bâtiment d'Othon-Henri), et au bout des quelles les arts, comme fatigués d'un vol si rapide, toucheront déjà à leur troisième époque, qui sera l'âge du déclin. Cette décadence de l'art s'étendra de l'année 1560 aux derniers jours de la résidence; mais une autre espèce de valeur s'attachera aux objets d'art de cette longue période. Presque tous racheteront par l'importance historique, ce qui leur sera refusé du côté de l'exécution; en sorte que l'intérêt n'abandonnera pas un moment notre travail.

Quant à sa manière d'être traité, il n'aura pas dépendu de nous, d'y faire plus pour la pérfection. Toute la partie architectonique de l'entreprise a été confiée à Mr. le docteur *Th. Al. Leger*, professeur d'architecture à l'université de Heidelberg, et dont le nom également cher aux arts et aux lettres, est le synonyme du goût chez les premiers, comme pour les lettres, celui de l'érudition, de la profondeur et de l'esprit de recherche.

Dans l'impossibilité, au milieu de nos occupations habituelles

sur le château de Heidelberg, de suffire seul à un accroissement de travail si considérable, nous l'avons partagé, avec un artiste de cette ville (*Mr. Gustave Dunzinger*), que la délicatesse exquise et l'élégante facilité de son crayon associent, dans le genre qu'il a embrassé, à plusieurs autres jeunes artistes, (1) comme lui de Heidelberg, et qui promettent plus d'une sorte de célébrité à leur patrie.

La finesse, la clarté et la précision du dessin au trait, nous en ont fait préférer la méthode si correcte et si positive, pour cet achèvement de notre œuvre de Heidelberg. Elle est en effet la plus capable de garder aux contours, la fidélité de ressemblance, et conviendra d'autant mieux, dans cette occasion, que la pierre qui y a servi de modèle, brillait surtout par la clarté et la finesse de ses sculptures. Avec la résolution de les lui dérober jusques sous leurs ruines, (2) nous fixerions difficilement d'avance le résultat de nos découvertes: mais, selon toute apparence, elles produiront une suite de dix-huit à vingt cahiers, chacun de six feuilles et d'une dimension de vingt-trois pouces, sur seize pouces (mesure de Paris). Tous ces contours seront gravés à l'eau-forte, et retouchés au burin. Nous en avons chargé un graveur français, *Mr. Victor Terier*. On sait que cet artiste, par ses superbes planches de *l'Alhambra* pour *le voyage pittoresque d'Espagne,* s'est assis entre les graveurs d'architecture, au même rang que notre graveur et ami *Haldenwang* parmi ceux du paysage, c'est-à-dire au premier rang; et à juger *Mr. Terier* d'après le début de ses feuilles d'arabesques, il est probable que la ruine de Heidelberg ne recevra pas moins d'honneur de son burin, que le vieux manoir des rois de *Grenade.*

---

(1) Mr. *Götzenberger* dans le grand genre de l'histoire; Mr. *Rottmann* pour le paysage et les animaux; Mr. *Fries* également pour le paysage et le portrait, (mort depuis (1834), à l'entrée de son talent, un des premiers peintres de paysage) et Mr. *Dittenberger* pour le portrait et pour l'histoire.

(2) Un voyageur venu à Heidelberg sur la réputation du château, fut un jour conduit chez nous, par le domestique de place de son hôtel. Le moment ne pouvait être plus défavorable pour une visite de la ruine. Elle était enveloppée d'un brouillard qui permettait à peine de discerner les objets à une courte distance. Après en avoir cepen-

Chaque planche des ornemens sortira des presses bien connues de Mrs. *Durand et Sauvé*, imprimeurs en taille-douce à *Paris*, et dont la réputation est un sûr garant que la beauté de l'impression et le choix du papier répondront au reste de l'ouvrage. Enfin, aucune chose n'y aura été omise (1) pour l'approcher de son noble but. Destiné à sauver de l'oubli un monument des arts, il est trop certain, par la façon dont ce monument est délaissé, que le tems dispensera chaque année plus à notre recueil, la triste faveur d'être une fois l'unique dépositaire de chefs-d'œuvre de sculpture anéantis sans retour. C'est pourquoi, nous avons du regarder nos cahiers d'arabesques, comme le lieu en quelque sorte, où des talens supérieurs, mais repoussés, venaient chercher un asile contre les mépris et les injustices de l'ignorance. (2) Leur ayant proposé cet asile, c'était à nous de le rendre digne d'eux; et s'il a été assez pour les satisfaire, d'y intéresser les mains les plus habiles, nous sommes certain, que rien n'a manqué à l'accueil.

Ainsi, seront plus que remplis nos engagemens envers le château de Heidelberg. Nous avions promis d'en porter la gloire aussi loin qu'il nous serait accordé; et cette gloire, par le présent ouvrage, atteindra son plus haut degré possible. Non seulement,

---

dant essayé ensemble l'examen qui n'était possible que sur les détails, l'étranger remonta dans l'atelier du dessinateur, pour régler le compte de nos grandes planches du château qu'il avait prises, avec quelques feuilles d'arabesques; et en sortant, il voulut aussi nous laisser son nom, dans le but de nous être utile en Angleterre, si notre voyage s'y effectuait, et en même tems, ajouta-t-il, parceque, sans que nous nous en doutassions, il y avait entre lui et nous, une espèce de confraternité: *que nous, nous travaillions à sauver les sculptures du château de Heidelberg, et que lui, il avait sauvé les marbres d'Athènes, qu'il était Lord Elghin...*

(1) Nous en fournirons une dernière preuve, en ajoutant que pour plus d'exactitude dans le travail, des échafauds ont été construits par-tout où la distance ne permettait pas de discerner suffisamment les formes. Sans ce moyen, il eut même été inutile de songer à dessiner les statues qui, pour la plupart, et surtout dans la façade de la chapelle, sont couvertes de broderies les plus déliées et d'une multitude de légers ornemens.

(2) Qui refusait, dans la personne des *Maîtres de bâtimens* successivement chargés par l'administration, de la surveillance du château de Heidelberg, depuis l'incendie, de faire aucune chose pour la conservation de ses ruines, où *rien ne méritait* cette peine et ces dépenses!!!!

on ne lui érigera pas de monument plus remarquable; mais nous pensons même que les collaborateurs de celui-ci peuvent se flatter d'y avoir inscrit leurs noms, sur un des plus beaux monumens qui aient jamais été offerts aux arts; et nous méritions d'en concevoir le projet. C'est a celui qui, d'abord retenu à Heidelberg, par l'admiration de ses Ruines, s'en établit ensuite comme le gardien pendant dix ans, pour y arrêter la dévastation de leur sculptures; c'est principalement à celui qui a le plus contribué à la rénommée actuelle du château, bien moins encore par ses belles planches de la ruine, dues au burin de *Haldenwang*, que par la constance de son zèle à attirer sur cette magnifique production des arts et du tems, et l'attention des voyageurs et les yeux du gouvernement, en un mot, c'est à nous qu'il appartenait de fixer cette rénommée, par un ouvrage tel que celui que nous annonçons. Malheureusement, il ne compte que deux cahiers jusqu'à ce jour. (1) Mais leur publication déjà reprise, après une suspension de quelques années, sera d'autant moins interrompue à l'avenir, ou plutôt va être d'autant plus accélérée, que nous ne pouvons douter davantage, avec de semblables élémens de succès, d'en voir éclôre une collection, recherchée également de l'amateur, de l'artiste et de l'ouvrier, et par conséquent une collection pour l'éclat et pour la solidité.

Heidelberg, 1. Janvier 1829.

Des feuilles du *Stammbuch.*

Ces feuilles demandées en 1812, par les jeunes gens de l'université, n'ont paru qu'au mois de Janvier 1822. Cependant il s'est écoulé peu d'années, que nous n'en ayons réitéré la promesse à nos connaissances parmi ces messieurs. Mais des occupations aussi pressantes que multipliées nous forçaient constamment d'en suspendre l'exécution. Au reste ces petites gravures n'auront point perdu à attendre. Si elles eussent été faites pour l'époque indiquée, sans doute que leur collection se serait sentie de notre engagement de les mettre à un prix assez modique pour convenir à tous. Mais

(1) Voir *l'Avis* de cet ouvrage où il est dit que le sixième cahier des arabesques ou leur trente-sixième feuille, viennent de paraître.

les tems ont cessé d'être les mêmes. Trop accoutumé depuis, à un travail où rien n'est dédaigné, de ce qui peut amener plus de perfection, il n'aurait plus dépendu de nous d'en descendre, même momentanément pour quelque chose de moins soigné. Ainsi, le *Stammbuch* dédié à Messieurs les Étudians de Heidelberg, au-lieu d'être selon sa première destination, un ouvrage à part de notre grande entreprise de gravure, en est, sans changer de prix, devenu la continuation. Des soins pareils lui ont été prodigués. Il nous est même permis ici d'aller plus loin. Dans tel œuvre de gravure que ce soit, on ne citera rien où la correction des lignes et le choix de l'éclairement aient été plus étudiés que dans ces petits morceaux. Tous, afin d'être certain de ne perdre aucun des contours, sont esquissés en l'absence des feuilles; et de même que sur nos grandes planches, chaque partie y et mesurée de façon à avoir sur le papier, les proportions de la nature. Cette collection sera aussi, en quelque sorte un dictionnaire futur du château de Heidelberg.

Pour plus d'accord et de promptitude dans les publications, elles ont eu lieu par planches de neuf petits paysages sur une même feuille. Quatre de ces feuilles donnaient une livraison. La seconde vient d'être terminée, et en ferme le recueil qui est ainsi, de soixante et douze vues de Heidelberg et de ses alentours. On peut acheter toutes ces feuilles séparément ou entières, ou pour la commodité des voyageurs, coupées et réunies en paquets de neuf pièces. Par le même motif, et en outre à cause des personnes curieuses d'en acquérir les deux livraisons, nous les avons aussi fait relier en autant de volumes. Ces deux volumes, chacun de trente-six gravures, recouverts en maroquin et dorés sur tranche, avec un étui, quoiqu'appartenant à un seul ouvrage, sont de même vendus à part.

Le plan du château.

Ce plan est de l'année 1752. Il a été levé avec une justesse et une précision de mesures qui devait en faire, après l'estampe de Mr. le docteur Nebel, le plus heureux complément de notre entreprise. Un hazard non moins heureux nous l'a procuré. Mr. le docteur Nägelé, professeur de la médecine à l'université de Heidelberg,

trouve encore, au milieu des fonctions importantes confiées à son zèle et à ses lumières, sinon des momens, du moins des pensées pour les arts. Instruit qu'un document sur le château de Heidelberg existait dans sa famille à Dusseldorf, il a souhaité le connaître. Le plan en question était ce document. Mr. le docteur Nägelé, en le recevant, n'y a vu qu'une occasion de plus de nous témoigner l'intérêt que lui a toujours inspiré notre travail de gravure, et ce plan est devenu notre propriété. Au reste, il ne pouvait tomber en meilleures mains; nous l'avons traité comme une découverte précieuse du noble penchant d'être utile aux arts, comme un cadeau de l'amitié, et comme une pièce classique pour notre objet. Sa gravure ne laisse rien à désirer. Elle est de plus entourée d'un texte explicatif et très-détaillé, composé dans l'intention du plan, et qui est aussi ce qui a été, et ce qui sera jamais écrit de mieux sur les constructions du Jettenbuhl. Le plan a de lui-même huit pouces et demi sur dix pouces et demi, et avec l'inscription, vingt pouces sur treize pouces six lignes.

Führer für Fremde durch die Ruinen des Heidelberger Schlosses, von Prof. Leger.

Ce guide des voyageurs au château de Heidelberg est le fruit de longues et savantes recherches. Sûrement, on ne le surpassera point, et c'est en faire un éloge suffisant de dire que, depuis sa publication, il a servi de source à plusieurs descriptions pareilles, dont les auteurs n'ont eu que la peine de changer les mots, mais en conservant tous le sens du livre de Mr. le docteur Leger.

Geschichte des grofsen Fasses zu Heidelberg, mit Kupfern.

Histoire du grand tonneau de Heidelberg, avec gravures.

Führer durch den Schwezinger Garten, von Professor Leger, mit Kupfern.

Cet ouvrage n'avait d'abord pour but que d'attacher une courte explication, à quelques gravures du jardin de Schwezingen: mais on peut aujourd'hui, par l'extension qu'il a prise en avançant, le regarder comme un travail complet sur cette magnifique création de la grandeur et du goût. Il se divisera en deux parties. La première parlera de la fondation de Schwezingen, de celle de ses jardins, de leur genre, et de leur distribution. Les arts occuperont le reste du volume. On y trouvera des détails et un jugement raisonné sur les nombreuses productions dont ils ont joint l'embellissement à la nature de Schwezingen, et aussi sur leurs auteurs.

Collection des contours du château de la ville et des environs de Heidelberg.

(Voir sur cet article, ce qui y a rapport dans l'avis, à l'ouverture du livre.)

NB. On trouvera tous les objets de cette notice, dans les divers magasins de la ville, et selon l'indication déjà faite dans *l'Avis* du Guide des Étrangers, aux domiciles de l'auteur dans la ruine (1) ainsi qu'en ville No. 12, près l'hôtel de *la cour de Bade*, ou au dépôt de la *Galerie des Antiquités du château de Heidelberg.*

---

(1) Maison du tonnelier de la cour, au premier étage, et la même où on doit s'adresser, dans l'intérieur de la ruine, pour voir le Gros Tonneau.

FIN DE LA NOTICE DE L'ENTREPRISE DES VUES DE HEIDELBERG, PAR CHARLES DE GRAIMBERG.

EXPLICATION DU PLAN DU CHATEAU DE HEIDELBERG.

AVIS. Les lignes marquées de guillemets sont la traduction des articles désignés par les mêmes lettres, sur le plan allemand. Elles contiennent l'historique de chacun des bâtimens aux qnels se rapportent ces lettres. On y apprend les noms de leurs fondateurs, l'époque de leur construction, de leur ruine, par qui ils ont été restaurés, détruits. de nouveau, en quelle année, etc. Ces articles sont le sommaire du discours beaucoup plus étendu, dont nous les avons fréquemment accompagnés, en nous aidant pour cela du guide de Mr. le professeur Leg

„A. *La partie la plus ancienne du château de Heidel-*
„*berg*, entreprise selon toutes les apparences, par le comte
„palatin Rodolphe I. vers l'année 1300. Continuée par son
„fils et successeur Adolphe, année 1325. Améliorée sous
„les autres règnes et détruite par les Français dans la guerre
„d'Orléans en 1693."

Cette partie du château se distingue aisément dans l'intérieur de la cour, à une gloriette d'architecture gothique et de pierre très-rouge, saillante de sa surface. Le charme inhérent à la plupart des constructions de ce genre, charme qui plaît doublement, parcequ'il naît à la fois des yeux et de la mémoire, n'a pas manqué de se répandre sur ce monument. Il était autrefois éclairé par des vitraux de couleur.

Outre cette gracieuse décoration, l'édifice avait deux galeries couvertes sur le même pignon. Celle de bas ne servait que pour le bâtiment et aura daté de sa fondation. Les supports en étaient de pierre et si solides, qu'ils sont encore tous à leur place. Il n'en reste aucun de la seconde galerie qui se divisait en arcades à colonnes quarrées, et qui communiquait avec le bâtiment de droite, pour le quel probablement elle aura été établie plus tard. On doit supposer aussi qu'un mur à plusieurs angles qui couvre le coin

des deux constructions, y était moins une tour, malgré sa forme, qu'un pilier de soutien pour la nouvelle galerie. L'escalier des divers étages commençait au niveau de ce pilier. Il tournait dans l'épaisseur de la muraille et correspondait par un corridor étroit, avec un escalier de même genre qui descendait plus loin aux appartemens inférieurs.

L'autre pignon faisait la façade du bâtiment, et avait sa direction vers l'ouest. La grande salle en prenait tout le second étage, qui recevait le jour de trois côtés, par des ouvertures gothiques. Sa voûte était revêtue d'arcs d'arrête, et appuyée sur une colonne ronde, avec un piédestal semblable et un chapiteau octogone taillé à facettes. On arrivait du vestibule de la guérite, au troisième étage, dans deux petits cabinets voûtés et encore d'une bonne conservation,

Le haut des pignons du bâtiment pouvait passer pour des frontispices; ils étaient très-élevés, et se dégradoient en escalier, jusqu'à leur sommet. Chaque marche servait de piédestal à un ornement, ou formé d'une portion de cercle, avec des cannelures en éventail sur la face, ou se repliant en cou de cigne et terminé par des volutes.

D'une voûte écroulée dans le bâtiment à droite, on aperçoit au dessus de la muraille du fond, une large pierre avec quelques moulures. Elle était de ce côté, la base du pignon ou du frontispice de la construction de Rodolphe.

Aucune partie du château de Heidelberg n'a autant souffert que cette première habitation des comtes palatins sur la colline de Jetta; elle n'a même plus les quatre murs, sa façade du couchant ayant été renversée. Cependant leur force et celle des voûtes dans tous les étages, les auront mis à l'abri des efforts du feu. Il faut donc croire que la poudre s'est mêlée de leur destruction; ce que rendent probable des fragmens de murs enfouis ça et là, et non loin du bâtiment, dans les fossés du château.

„B. *Place d'une fontaine* qui coulait au-devant du bâti-
„ment de Rodolphe, dans la cour du château de Heidelberg."

La dimension de cette fontaine est encore indiquée par un quarré des pierres de l'ancien bassin. L'eau y tombait en plusieurs branches d'une colonne dressée au centre, et qui portait sur son chapiteau le lion et l'écusson du prince.

„C. *Le bâtiment de Ruprecht*, construit par l'électeur pa-
„latin et roi des Romains de ce nom, dans les années 1400
„et suivantes. Renouvelé par l'électeur Louis V. dit le Pa-
„cifique en 1540. Embelli par son frère Fréderic II. dit le
„Sage, année 1545, et aussi dévasté dans la guerre d'Or-
„léans, année 1689.

On reconnaît d'abord ce bâtiment, entre tous les autres, à sa destruction plus avancée, au grand nombre de ses fenêtres en ruine, et à plusieurs pièces de sculpture éparses le long de ses murailles. La première qui a comme métalisé sa couleur avec les années, représente dans un assez haut relief, l'aigle des Césars posé sur les écussons de Bavière et du Palatinat. Il est aussi uni d'ornemens que dans ses moeurs le prince, qu'il servit dans le tems à récompenser de ses vertus par la couronne impériale, et d'un dessin ferme et correct.

Autant ce morceau se recommande par la vigueur, autant il règne de paix et d'aménité dans la composition de la clef de voûte de la porte. On imaginerait difficilement une expression plus suave que celle des deux génies ailés qui s'y balancent sur un groupe de nuages. Sûrement, il ne serait pas plus aisé d'expliquer aujourd'hui la pensée du sculpteur, dans la couronne de cinq roses et le compas demi-ouvert qu'il a fait tenir à ses angéliques figures. Cependant, leur position rapprochée, l'air de recueillement des petites têtes, la modestie du vêtement, sa forme presque sacerdotale, ainsi que celle de la chevelure; enfin chaque détail jette sur le tout, une teinte d'onction qui n'aura pas été l'effet du hazard. Les saisons, malheureusement ont beaucoup endommagé la pierre, que l'artiste avait, avec tant de bonheur, animée de ses douces, et peut-être de ses pieuses sensations. A peine est-il sur sa surface un point qui n'ait déjà payé tribut à l'avidité du tems.

La dernière des trois pièces de sculpture du bâtiment de Ruprecht, s'éloigne considérablement des deux autres, et sans parler du travail, il serait assez du ton de la pierre (1) à y dé-

---

(1) Cette pierre qui se trouve proche de *Heilbron*, au pays de *Wurtemberg*, est un grès, aussi bien que la pierre rouge de Heidelberg; mais le grain en est plus fin, et par conséquent plus propre aux ouvrages du ciseau. Elle a le même avantage de durcir aux impressions de

couvrir un autre âge. Effectivement, c'est Fréderic II. qui, dans l'année 1545, fit ajouter, près d'un siècle et demi plus tard que l'aigle de Ruprecht, cette décoration sur les murs de son aïeul. Elle rassemble sous une espèce de portique, les trois écussons de la famille électorale, surmontés d'un casque où siége le lion palatin. Deux colonnes rondes et chargées de ciselure en supportent le gracieux édifice. Sur les colonnes, s'élève la voûte de son Frontispice cintré, et de chaque côté, un pilastre pour le soutien de l'entablement. Ces pilastres sont renforcés de deux dauphins qui, partant extérieurement du chapiteau, descendent jusqu'à leur piédestal, et vont allongeant la tête sur la corniche au dessus des colonnes.

La base du monument était couverte d'un écriteau déroulé et recourbé en volutes, où se lit encore dans les lignes suivantes, une courte histoire du bâtiment:

Mille quatre cens ans l'on comptait,
Quand le comte Ruprecht fut élu
Roi des Romains. Il a régné dix ans,
Et construit ce bâtiment
Que le comte palatin Louis a réparé,
Tel qu'il est actuellement.
On était dans l'année quinze cent quarante quatre,
Lorsqu'il a été lui-même enlevé de ce monde.
Que Jésus-Christ donne la paix aux âmes des deux.

Tout-à-fait au pied de l'écusson, était un petit cartel avec le chiffre de l'électeur et la date des armoiries, comme ci-dessous:

15 . CF . 45

Plusieurs de ces caractères, gardent des traces de leur ancienne dorure.

Deux grandes salles voûtées remplissaient, avec un vestibule, tout le bas de l'habitation de Ruprecht. Une seule est restée de-

---

l'air, et sa couleur, non seulement lui donne pour l'art, une grande supériorité sur le grès rouge, mais la met, après le marbre, au nombre des matières les plus convenables pour les productions de la sculpture. Les draperies surtout reçoivent de sa teinte chaude et jaunâtre, un caractère de vérité qui ne serait point à surpasser.

bout (1). Elle reposait sur une colonne ronde, et digne par la simplicité de son travail, des arcs qui venaient du milieu et des coins de la salle, en entourer le chapiteau octogone de leurs huit pointes. Les clefs de voûte, là où se rencontraient ces arcs d'une courbure toujours si parfaite, étaient ornées d'armoiries de la famille, ou d'une alliance de la famille. On voyoit dans la première les losanges et le lion palatin. Sur la plus voisine après, les léopards avec les fleurs de lis. La troisième renfermait le lion du burg-grave de Nuremberg, Fréderic IV., père de la princesse Elisabeth, femme de Ruprecht, et dans la dernière, était le vieil écusson de Wittelsbach.

La seconde voûte n'a gardé que ses murs d'enceinte. L'excessive hauteur des fenêtres rondes d'un côté de ces murs et quarrées sur l'autre, en est maintenant l'unique chose remarquable au dehors, et au dedans, quelques débris des consoles où finissaient les arcs de la voûte. Toutes ces consoles étaient tapissées de glands et de feuilles de chêne.

Le vestibule qui séparait les deux salles n'avait que peu de largeur et deux clefs de voûte. L'une était la répétition des armoiries de la maison, et on avait réuni sur l'autre, le lion avec l'aigle, formant le nouvel écusson de Ruprecht, depuis son avènement à l'empire.

Un escalier du meilleur gothique conduisait aux étages supérieurs. Il occupait cette petite tour octogone qui donne sur les fossés du château, vis-à-vis de sa terrasse plantée de tilleuls dans le jardin. Malgré sa solidité, ce bel ouvrage de Ruprecht a suivi le bâtiment dans ses dégradations. Les dernières marches n'en parviennement plus guères au-delà du seul étage qui y subsiste encore; et un peu plus loin, sur un corridor à demi-ruiné, est aussi la seule porte conservée de cet étage. Elle a été la porte du salon, ou de ce qu'on avait coutume alors dans la demeure des grands, d'appeler *la Salle des Chevaliers.* D'anciennes écritures ont recueilli les souvenirs de cette salle: elles sont pleines du récit des fêtes qui y furent données, et du plaisir ainsi que de la gaîté qui présidait à leurs augustes réunions: mais depuis long-tems,

---

(1) C'est dans cette chambre, qu'a été établie la galerie indiquée en peu de mots, page 6 de l'*Avis* du Guide des Voyageurs.

ces murs si souvent l'écho de la joie, ne répondent plus qu'aux sifflemens des tempêtes. Cependant, si leur solitude ne doit plus finir, elle peut du moins être troublée encore. Peu d'années sont écoulées, depuis qu'un vieux soldat, le chef des invalides gardiens de la ruine à cette époque, voulut, non moins orgueilleux que les maîtres de la superbe Babilone, joindre aussi comme eux, aux honneurs de son commandement, le luxe d'un jardin suspendu. La jeunesse et la beauté le créèrent dans cette salle du bâtiment, par les mains de ses trois filles. A force d'y porter de la terre et d'autres moyens de végétation, un amas de décombres fut transformé en parterre, et l'on vit Flore revêtir de ses gracieuses et légères couleurs, la place et les mêmes pas où jadis avaient brillé aussi, la légèreté et les grâces des filles palatines.

Un palais de quelques pieds constituait toute l'habitation de ce singulier successeur de Ruprecht, mais sous le quel il pouvait se flatter de ne le céder pas même aux rois, pour l'excellence des sculptures qui couvraient les murailles de sa résidence d'été. C'était du fond de ces lambris une fois si bruyans, que le soldat dominait sur l'odorante et mobile population soumise à ses loix par la déesse du printems, et dans leur silence surtout, qu'il aimait aux heures brûlantes du jour, à chercher un abri contre l'ardeur et les fatigues de la saison. La mort a emporté cette seconde vie. Il ne reste non plus rien de l'invalide et du parterre. Le palais seul a survécu pour redevenir l'ancienne cheminée de la salle, mais autant digne sous ce modeste titre, des louanges qu'elle méritait, comme demeure seigneuriale du vétéran. Son architecture est de beaucoup postérieure à la naissance du bâtiment. Elle descend au même siècle, au même prince et au même ciseau qui suspendirent aux murs de Ruprecht, la plaque d'accompagnement pour l'écusson impérial. Peut-être même, l'eussions-nous attribuée aux mains savantes qui furent peu après employées à la résidence palatine par l'électeur Othon-Henri, si les arabesques de la cheminée, malgré l'étendue de talent du sculpteur, n'étaient quelque fois d'un dessin moins délicat, que sur l'incomparable façade de l'héritier de Frédéric II. La forme en était dans la hauteur et celle d'un quarré long. Ses paremens ou pilastres soutenaient de grandes consoles recouvertes d'une tête de Dieu marin qui en suivait le mouvement de sa barbe. Sur l'épaisseur intérieure des paremens, étaient placés les portraits

de l'électeur Fréderic II. er de Dorothée de Danemarck, son épouse. Ils sont extrêmement maltraités; mais leur mérite subsiste dans les autres sculptures de ces pilastres, où ne brillaient pas moins l'exécution que la variété des choix. On avait encore plus soigné sous ce double rapport l'architrave de la cheminée. Chaque moulure y est d'un travail différent et d'un travail accompli. La recherche s'en appliquait même à la face de dessous. Elle était par-tout garnie de rosettes, et au milieu d'un cartel semblable à celui de l'écusson de la cour, aussi pour les initiales de l'électeur et pour l'année, ainsi qu'il suit:

15 CF 46

La frise qui pesait sur l'architrave, était divisée en deux quarrés par autant de pilastres à ses extrémités et un troisième dans le centre, destinés ensemble au soutien de l'entablement. Ces trois pilastres sont trois chefs-d'oeuvre de sculpture, et principalement celui qui faisait la démarcation des quarrés. Tant que la correction et la grâce dans le dessin décideront de la bonté de l'art, il sera impossible que le talent du sculpteur y demeure plus équivoque, que la pensée exprimée par le morceau de pierre du pilastre. Mais ce qui est moins à comprendre, c'est son but en exposant dans une salle et sur l'endroit le plus saillant d'une salle que l'histoire ne dépeint pas du tout étrangère aux vanités terrestres, l'emblême des deux vérités de la religion les moins d'accord avec la jouissance des plaisirs de ce monde: *la nécessité de sa fin et du commencement de l'autre.*

Une tête de mort chargée d'un sablier faisait la base de sa première composition. Elle était bordée de deux plantes de pavots qui, sortant d'entre les dents, montaient au niveau de l'horloge marine; et là, deux serpens entortillés le long des tiges, en dévoraient les fleurs, comme pour effacer jusqu'à cette trace de la vie, indication elle-même par son symbole du sommeil, d'une espèce de mort,

La seconde idée du sculpteur était rendu par un chérubin, les ailes déployées et indiquant l'ange de la résurrection. En sa qualité de vainqueur de la mort, il avait les yeux fixés vers la terre, où il détruira son empire. Une inscription rimée s'étendait des deux côtés du chérubin. Celle de gauche était relative à l'électeur, et n'a plus que les mots suivans de ses quatre lignes.

Électeur qui a
ouvrage tel qu'il est là,
fait ériger,
Gouvernement veuille long-tems durer.

On trouve encore sur l'autre côté tout ce qui concernait la femme de Fréderic:

Son épouse de tige royale
Avait nom Dorothée.
Née princesse de Danemarck
De Suède et de Norwège.

Les pilastres où s'encadraient, avec celui de la pieuse allégorie, ces moitiés d'inscriptions, renfermaient des copies d'après l'antique, de têtes de boeufs entrelacées de draperies et de feuillage. Le travail y a été autant que le sujet, un vol fait dans cette circonstance aux anciens.

Trois pilastres, de même que dans la frise, divisaient le frontispice en deux parties. Ils étaient aussi sveltes de forme que d'ornemens. A chaque côté interne des pilastres extérieurs, et aux deux de celui du milieu, il y en avait d'autres d'ouvrage et de dimensions pareils, mais de moindre hauteur. Sur leurs chapiteaux, commençait le cercle des voûtes qui changeaient en arcades, l'espace entre les pilastres. Les vuides occasionnés par ces courbes, étaient remplis par quatre médaillons, Les deux à droite contenaient les bustes des parens de la princesse Dorothée, fille du roi de Danemarck Christiern, et les autres, la tête de Charlequint et de sa femme Elisabeth.

Sous les deux voûtes et dans la même direction, on voyait les écussons du pays et de Danemarck, avec les lions pour communs supports. Le relief en est beaucoup plus élevé que dans aucune des autres sculptures de la cheminée. Ils ont aussi cela de remarquable, que ce sont les premiers qui offrent le globe de l'empire dans les armes du prince, et autour, les insignes de la toison d'or. Le globe est déposé ici dans un petit écusson à part, sur le point de jonction de ceux de Bavière et du Palatinat, dans un même cartel. Ces marques honorifiques y étaient entrées par la munificence de Charlequint. L'empereur n'avait pas simplement des obligations personnelles d'amitié à l'électeur palatin. Il lui evait aussi en grande partie l'élévation de sa maison, par le zèle

de ce prince à soutenir sa nomination à l'empire, après la mort de Maximilien; et de plus, c'était Fréderic qui avait, à la tête des troupes confédérées de l'Allemagne, deux fois sauvé les provinces autrichiennes de l'invasion des Turcs. Charlequint, dont la reconnaissance s'était déjà précédemment acquittée par le don de la toison d'or, lui conféra alors, dans le même motif, le droit d'augmenter l'écusson palatin du globe surmonté de la croix. Au reste, ce signe de la toute-puissance et à-la-fois du néant des choses humaines, et que sous les empereurs grecs, on remplissait de terre à cette intention, c'était, depuis l'établissement de la dignité électorale, les princes palatins qui avaient coutume de le porter dans toutes les solemnités du corps germanique, comme les représentans nés de son chef.

L'entablement de la cheminée n'existe plus que dans des fragmens épars; mais ces fragmens disent assez qu'il était, et par la quantité et par la qualité des sculptures, autant digne de la couronner, que l'ensemble du monument capable de faire regréter, que les objets d'art, tous si pleins de goût du vieux manoir de Ruprecht, n'y aient pas été plus multipliés.

C'est également à ces premières constructions du château de Heidelberg, que se rattacha dans la suite, la mort prématurée du petit-fils de Ruprecht. Des chambres délabrées, leurs voûtes en ruine, un escalier chancelant, chaque pas enfin dans ces lieux déserts, rappèlent une circonstance de l'aventure aussi étrange que funeste qui amena cet évènement, et sans doute la présence des lieux où il reste empreint, n'en diminuera point ici l'intérêt, aux yeux de l'amateur des traditions du moyen âge.

Ruprecht avait eu pour successeur l'aîné de ses enfans, Louis III., prince éclairé, pieux et puissant. Il laissa deux fils, Louis d'humeur facile er simple, qui lui attira le surnom de Débonnaire, et Fréderic doué, au contraire, des plus grandes qualités. Louis sentant son mérite, l'avait, après la mort de leur père, associé avec lui dans l'administration, Mais Fréderic adoré du peuple dont il se portait en toute occasion le défenseur, n'en était que plus odieux à une foule de petits tyrans, qui craignaient de s'en voir un jour réprimés dans leurs vexations, Parmi eux, se signalaient davantage deux comtes puissans, Guillaume et Jacques de Luzelstein, vassaux de l'électeur. Leur audace allait jusqu'à pré-

tendre de marcher son égal. Ils avaient même tâché pour cela, de se délivrer de Fréderic, comme d'un obstacle à des projets si ambitieux; mais la vigilance de l'amité, non moins active que leurs mauvais desseins, les avait toujours empêché de réussir. Bien loin de là, poursuivis et vaincus par celui qu'ils voulaient perdre, ils furent contraints de s'humilier. Leur haine en devint plus implacable et ils ne respirèrent plus que vengeance.

Alors subsistait encore ce fameux tribunal secret, si long-tems l'effroi de l'Allemagne. Les deux frères en étaient membres et tenus entre les plus vaillans. Ils lui dénoncèrent le comte palatin comme coupable d'hérésie et aussi d'injustice envers eux, l'accusant en outre d'un commerce criminel avec le malin esprit, et d'où lui venait cette force irrésistible au jour du combat.

L'assemblée sur leur rapport, décida d'en agir ici selon sa manière de procéder habituelle (1); mais l'embarras était d'atteindre à Fréderic, sans cesse entouré d'amis braves et dévoués. Cependant il fallait à tout prix se défaire d'un homme aussi dangereux. C'est pourquoi, les juges pensèrent enfin que le meilleur moyen serait d'obliger l'électeur, en l'effrayant la nuit par quelqu'apparition, de leur abandonner lui-même son frère; ce à quoi prêtait effectivement son esprit crédule et imbu des préjugés du tems; sans compter que le tribunal, dans sa sévérité, ne le prenait pour guères moins digne de châtiment que le comte, à cause de l'approbation qu'il accordait à ses vues généreuses.

Au nombre des femmes de la cour, se trouvait une Eléonore de Luzelstein, soeur des deux comtes. Cette fille avait par ses charmes su toucher Fréderic. Le prince ayant depuis reconnu de la fausseté en elle, l'avait méprisée, mais non sans blesser profondément le coeur d'Eléonore. Elle entra donc avec empressement dans l'idée de punir son infidèle, et accepta le principal rôle du complot qui allait se diriger contre lui.

Bientôt on vit débuter deux chevaliers étrangers à la cour de l'électeur. Chaque jour, ils y étalaient une nouvelle magnificence; et leurs façons près de lui, avait quelque chose de si noble et à la fois de si affectueux, que Louis IV. estimant leur présence à hon-

---

(1) Cette manière était de faire enlever ou assassiner les accusés qui, généralement, n'échappaient guères aux condamnations du tribunal.

neur, s'efforçait de le reconnaître par toutes sortes de fêtes et d'autres marques de sa satisfaction.

Quand à Fréderic, les amusemens de la cour ne le distrayaient que peu. Il était tout entier au gouvernement et à l'étude; mais l'amitié continuait d'être sur ses gardes. Le guide de sa première enfance, le fidèle Kemnat, alors son confident et son conseil, et depuis son historien, ne découvrit pas uniquement de mystérieuses entrevues de la comtesse et des deux étrangers; mais il s'assura de plus, que le ci-devant confesseur de l'électeur, détenu pour raison d'intrigue dans le couvent au bas de la montagne, s'y promenait en liberté, et avait de même des conférences nocturnes avec les chevaliers. Alarmé d'un rapprochement de menées aussi suspectes, Kemnat fit part de ses craintes à Fréderic; et ils convinrent que pour éviter toute surprise, deux de ses amis seraient constamment près de lui. Le sort désigna Gemmingen et Geizpisheim.

Cependant la nuit du dénoûment venait de réunir les conjurés. Au fait comme ils l'étaient, de la disposition du château, il ne leur fut pas difficile, avec des instrumens, de pénétrer jusqu'à la chambre de l'électeur. Une lampe brûlait à peu de distance de son lit, et dont la faible lueur ne jetait qu'une clarté pâle et vacillante, sur les arcs de la voûte gothique. Le prince dormait du plus paisible sommeil. Par-tout le repos s'était de même appesanti sur le Jettenbuhl; et s'il arrivait qu'il y fut interrompu, ce n'était que par les cris des sentinelles assises près du foyer dans les petites tours du guet, et qui de tems en tems avertissaient qu'elles veillaient pour la sûreté du château.

Comme la cloche achevait d'y sonner la dernière heure, un spectre sous le déguisement de la Vierge Marie et l'Auréole sacrée autour de la tête, parût tout-à-coup dans l'appartement de l'électeur. S'étant avancé de quelques pas, Louis, Louis, Louis, répéta-t-il alors par trois fois. Ces accens féminins articulés d'une voix sonore, furent distingués du prince dans son sommeil. Il crut entendre ceux de sa bien-aimée épouse Marguérite de Savoie. Il l'appela même par son nom. Eveilles-toi, Louis, continua la même voix, et regardes-moi. L'électeur ayant enfin tourné les yeux du côté d'où partaient ces mots: Grand Dieu! s'écria-t-il, en apercevant le fantôme, qui es-tu? que veux-tu? N'appré-

hende rien, mon fils, reprit celui-ci, la mère du Sauveur vient t'apporter la bénédiction des tiens et le salut de ton âme. L'électeur trésaillit à cette réponse: il joignit les mains; mais que ne devint-il pas, lorsque la Vierge lui déclara, et par mille insinuations plus astucieuses les unes que les autres, voulut lui prouver que Fréderic, ce frère qu'il chérissait, n'était qu'un hérétique, un homme séparé de l'église, et uniquement occupé d'attenter à ses jours.

Malgré le prestige et tout l'effet de cette illusion sur le prince, l'amitié demeurait plus forte, et il défendait le comte palatin. Incrédule et obstiné, dit alors l'esprit, tu refuses donc d'en croire mes paroles! eh bien! apprends qu'en descendant tout-à-l'heure dans ce palais, j'ai rencontré le prince des ténèbres chez ton abominable frère. Mon apparition subite et l'aspect de mon céleste cortège, lui ont ravi la possibilité de fuir. Il est là, enchaîné et rampant, dans l'attente de mon commandement suprême. Approche, roi des enfers, lion qui te traînes dans l'obscurité, dragon altéré de la soif des âmes, toi qui te nourris du poison des péchés, être éternellement damné, apparais ici.

Aussitôt un horrible bruit de chaînes partit de l'antichambre; la porte cria sur ses gonds, comme si elle en eut été enlevée par la tempête, et des mugissemens sourds, affreux, tels que ceux du lion, quand ils retentissent sur les rochers du désert, et qu'ils vont porter au loin la consternation, annoncèrent l'arrivée du monstre. Dès son entrée, le moine, sous la figure et un costume de satan, se précipita en rugissant, devant la Vierge qui posa un pied sur la tête du démon. L'électeur, à cette vue, se prit à trembler de tous ses membres. Ses cheveux étaient hérissés. Il tordait les mains, et il finit par être renversé sur le visage. Ce fut alors que le spectre redoublant ses machinations, acheva de lui ôter le peu de faculté qui lui restait, et en arracha le sacrifice de son frère.

Le prince anéanti de ce dernier coup tomba sans connaissance sur le plancher. Le perfide couple profita de ce moment pour quitter la chambre; deux chevaliers armés de toutes pièces l'y remplacèrent aussitôt. Leurs armures étaient noires et brillantes d'étoiles de feu. Des poignards luisaient dans leurs mains. Ayant rappelé l'électeur à lui, ils se déclarèrent ambassadeurs du saint tribunal secret qui les dépêchait à sa cour, pour lui ordonner d'avoir à leur

remettre son frère; soignant en tout cela, d'accorder leurs discours avec ceux de la Vierge; et dès que le prince fut assez refait, ils l'obligèrent de les mener vers Fréderic.

Dans son impatience, le moine les avait devancés, et prêtait une oreille craintive à la porte du prince. Enhardi par le silence du lieu, il l'ouvre doucement à l'aide de fausses clefs; puis il regarde par-tout avec inquiétude; mais la vue de Fréderic endormi le tranquillise, et déjà son coeur se livrait à la joie d'un succès aussi aisé que certain, lorsqu'il entrevoit du mouvement dans un des coins de la chambre. C'était celui où couchait Gemmingen pour la défense du comte; il ne dormait pas, et la visite du diable l'avait étrangement surpris. Cependant, ayant cru remarquer dans sa démarche peu assurée en entrant, et ensuite plus confiante, une allure qui pouvait être aussi bien de ce monde que de l'autre, il se remit incontinent, et s'élança avec impétuosité de sa place, l'épée nue. Le père confesseur qui reconnut le chevalier, voulut user de son déguisement, pour l'intimider et le percer plus facilement de son stylet. Du moment que Gemmingen vit l'arme, le masque cessait d'avoir rien d'effrayant. Il fondit sur l'assassin à corps perdu. Celui-ci empêtré dans son accoutrement infernal fut terrassé. Il eut alors recours aux hurlemens et aux contorsions; mais comme il se roulait par terre avec violence, un revers furieux de l'épée de Gemmingen lui fit voler la tête de dessus les épaules. Meurs, scélérat, prononça alors de toute l'étendue de sa voix, l'intrépide gardien du prince. En cet instant, Fréderic qui s'était éveillé en sursaut, vint le joindre, ainsi que Geizpizheim; et tous trois, dans un trouble inexprimable, se mirent à crier: Meurtre, secours, trahison!

C'était dans le même tems que l'électeur s'avançait escorté des deux chevaliers. Ceux-ci entendant le tumulte, se crurent vendus, et n'eurent rien de plus pressé que de gagner l'escalier du château. Louis resté seul, continua machinalement sa route vers l'appartement de son frère. Quand il y parut pâle, défiguré et sa lampe à la main, les trois acteurs de la première scène ne furent pas moins effrayés de celle-ci. Ils restèrent immobiles: ils ne pouvaient que se regarder. Pendant cet intervalle, les forces du prince épuisées par tant de secousses, le quittèrent de nouveau: il se laissa aller sans sentiment aux pieds de son frère. On le crut mort. Ce n'était plus que confusion dans le château. Chacun de-

mandait ce dont il s'agissait; mais on avait assez à s'occuper de l'électeur qui ne sortait pas de la plus terrible agitation. Cependant, on réussit à le calmer, et vers le matin, il était en état de se souvenir des évènemens de la nuit. Le jour vint aussi de son côté et qui éclaira enfin le mystère. Comme les chevaliers étrangers ne se montraient pas dans ce désordre, on fut aux enquêtes; et on sut qu'ils étaient partis de la ville, de très-bonne heure. On s'informa également de la comtesse de Luzelstein: la Vierge Marie n'était non plus à trouver. Louis vit alors de quelle détestable trame son frère avait failli d'être la victime. Il ne l'en chérit que davantage. Mais un coup non moins fatal avait été frappé. Sa santé demeura altérée d'un ébranlement aussi universel du physique et du moral, et qui fut bientôt suivi de la mort du bon électeur.

Le trait si connu dans l'histoire palatine du *repas sans pain*, a eu les mêmes murailles pour témoins, et il apprendra de plus quel homme était le frére de Louis III. Ce prince ne laissait en mourant qu'un enfant au berceau. Fréderic, sous le prétexte du bien public et des besoins de l'état, usurpa la dignité électorale, au préjudice des droits de son pupille; ce qui lui attira des ennemis nombreux et redoutables, contre les quels il eut à combattre toute sa vie, mais avec un bonheur qui ne se démentit jamais. Après la bataille de Seckenheim, où l'armée des alliés qui avait mis le pays à feu et à sang, fut entièrement détruite entre ce village et Mannheim, et la plupart des chefs prisonniers, Fréderic leur fit faire une entrée digne de leur condition à Heidelberg, et les traita en anciens amis. Il les invita même à un festin magnifique au château. C'était dans la salle des chevaliers du bâtiment de Ruprecht. Tout était prêt; les convives à table; le pain seul manquait; les prisonniers le cherchent des yeux, et enfin le demandent aux serviteurs: „Vous demandez du pain", leur dit alors Fréderic d'un ton sévère, „eh! comment peut-on vous en donner, quand les soldats ont brûlé les guérets et les moulins du paisible cultivateur? retenez de cet exemple que de telles barbaries, si fort au dessous de tous et encore plus des hommes placés au premier rang, peuvent tomber sur ceux qui ne craignent pas de les commettre", etc.

„D[1]. et D[2]. *Les bâtimens de l'économie*, construits par l'élec-
„teur palatin Louis V. en 1520. Abandonnés depuis le départ
„de la résidence pour Mannheim, au concierge du château

„de la résidence pour Mannheim, au concierge du château

„et à quelques soldats, jusqu'à l'incendie du 24. Juin 1764
„où la partie D [2]. fut consumée, et où on préserva des flam-
„mes la partie D [1]. qui sert maintenant d'habitation au jardi-
„nier de la cour.

Il n'y a de reconnaissable dans la partie tombée de ces bâtimens, que la cuisine, par les traces de son ancien fourneau. La cheminée qui lui servait de communication, s'élevait à part au milieu des toits de la résidence. Elle aurait aussi bien été pour cela, comme par ses ouvertures immenses, la cheminée d'une fonderie de canons. On essayerait envain d'assigner de même la destination de toutes les autres murailles, encore debout dans cette masure. Ce n'est plus qu'un amas décousu de voûtes, d'arcades, de portes, de fenêtres et de, passages qui s'étendaient jusqu'au pied d'une tour, vers les fossés du jardin.

Quant aux bâtimens conservés de l'économie, la distribution intérieure n'y valait pas mieux que leur effet au dehors, et qui ne pouvait être plus mauvais parmi les autres édifices du château.

„E. *Le bâtiment de Louis* élevé par l'électeur Louis V. en
„1521. Brûlé dans la guerre d'Orléans, année 1689. Réparé
„sous l'électeur Charles-Philippe après 1716, et détruit par
„le tonnerre en 1764."

Ce bâtiment était partagé en trois étages fondés sur une réunion de deux voûtes. On voit encore au premier dans le vestibule, deux portes gothiques avec des colonnes très-minces, et à piédestaux dans le goût pittoresque d'alors. Le pignon de droite allait finir beaucoup au dessus du bâtiment, et figurait une suite de petits toits se reculant les uns sur les autres.

La tour octogone à gauche est aussi l'ouvrage de Louis V. Elle menait par un escalier tournant, aux divers étages de sa construction. On y avait placé les armoiries du prince dans la première ceinture. Les colonnes demi-rongées qui en encadrent les trois écussons, auront été, par le fini de leurs découpures, un travail du ressort de l'orfévrerie. Les objets qu'elles renfermaient, ne manquaient pas non plus de mérite. Il y a du mouvement dans les deux singes en bas du cartel, et tirant chacun à rebours sur le lien qui les attache, comme pour s'éloigner mutuellement.

„F. *Le palais d'Othon-Henri,* dit vulgairement le Rittersaal
„ou *la Salle des Chevaliers,* et la plus belle partie du château

OESTLICHER THEIL DES HEIDELBERGER SCHLOSSES
im inneren Schloßhofe von der Stelle zwischen dem Ruprechtsbaue und dem Bamlhause gezeichnet.

VUE DE LA PARTIE DE L'EST DU CHATEAU DE HEIDELBERG,
dessinée de la Place entre le Batiment Ruprecht et la Tonnellerie dans l'intérieur de la Cour.

„de Heidelberg par sa noble et riche architecture, et par l'ex-„cellence de ses sculptures. Commencé par l'électeur Frédé-„ric II. année 1549, et terminé avec non moins de promptitude „que de splendeur, de l'année 1556 à 1559, par son neveu, l'é-„lecteur Othon-Henri, dit le Magnanime. Dans la guerre de „trente ans, ce bâtiment souffrit beaucoup, durant son occupa-„tion par les Autrichiens et les Bavarois sous la conduite du gé-„néral de Hartenberg, d'un incendie qui y éclata accidentelle-„ment au mois de Juillet 1634, et dévora toute sa partie supé-„rieure. Relevé sous l'électeur Charles-Louis, année 1659. „Deux fois détruit dans la guerre d'Orléans, années 1689 et „1693, et rétabli de nouveau par Charles-Philippe, il a été „enfin dévasté du tonnere en 1764. Depuis lors, ses débris „sont restés livrés à eux-mêmes par la faute des gens chargés „de l'inspection de la ruine, et dont l'ignorance a laissé arri-„ver peu-à-peu dans l'intérieur du bâtiment, ou la multilation, ou „la perte entière des précieuses sculptures qui, avec sa fa-„çade, plaçaient la construction d'Othon-Henri au premier rang „des ouvrages d'architecture de son siècle."

La belle façade italienne de ce bâtiment dispense d'y appeler les regards. Non seulement, elle est le morceau le plus frappant au château de Heidelberg, mais peut-être n'existe-t-il nulle part, d'ouvrage de la sorte à lui comparer, tant pour l'élégance de sa construction, que pour la beauté et le grand nombre des sculptures qui la décorent (1). Son entrée est moins la porte d'un palais qu'un arc de triomphe. Les lignes en ont été tracées par le goût, et le talent les a exécutées. Ses quatre statues méritent toute l'attention des connaisseurs. Ils y retrouveront plus d'une fois l'antique dans les chairs et sur les draperies. Les deux gloires séparées par une tête

---

(1) Un sculpteur italien évoqué dans une cour du Nord, et qui traversait Heidelberg, ne trouvait qu'une chose à reprendre dans le bâtiment d'Othon-Henri. C'était, disait-il, plaisamment, *d'avoir oublié de construire une cage de verre assez ample* pour couvrir sa précieuse façade et la mettre par là, à l'abri des intempéries de l'air.

Il nous est aussi fréquemment arrivé de voir prendre cette façade pour une portion de l'intérieur du palais, et les mêmes personnes qui se refusaient ainsi à croire qu'on eut fait un si bel ouvrage pour l'abandonner aux injures du tems, supposer que le mur attenant à l'obélisque était un reste de fondation de l'ancienne façade.

de Faune autour de la porte sont des chefs-d'œuvre de gracieux. Celle de gauche respire un abandon qui aura été dérobé à la vie; de même que la guirlande de fruits, de feuilles et de rubans au dessous de cette gloire, a épuisé dans la pierre, toute la délicatesse de la ciselure en ce genre.

Les yeux ne s'arrêteront pas avec un moindre plaisir sur les trophées militaires, les trophées de musique et sur les rosettes qui garnissent les bases et chapiteaux des statues, ainsi que les paremens de la porte; et probablement, l'excellent travail de dentelles sur l'épaisseur interne de son cintre sera vu plus volontiers encore.

L'entablement du portail est surmonté d'un grand cartel. Il contient dans un même rang les trois écussons de la famille palatine. On y reconnaît, comme sur la plupart de ses bâtimens à Heidelberg, les losanges, le globe d'empire et le lion. Ce lion est plein de fierté et de mouvement. Les autres lions qui occupent plus haut les cimiers des casques, se distinguent au contraire par la tranquillité de leur repos. Ces jeunes souverains des bois amenés là comme pour délibérer, ont jusqu'à l'air de réflexion exigé par le sujet; et si le sculpteur ne pouvait les asseoir avec plus d'aisance, il ne pouvait non plus le faire plus convenablement à leur titre de rois; ils siégent dans des couronnes. Tout l'ouvrage est en haut-relief et s'appuye sur un lit de feuilles d'achante taillées avec autant de hardiesse que de légèreté.

Deux figures debout et dans la plus noble attitude soutiennent le cartel. L'agrément des visages, celui des contours, et leur transparence sous un vêtement presque mobile, mettent ces statues de jeunes filles au nombre des meilleures sculptures d'ornement. L'artiste les a accompagnées de supports où il a prouvé que, là où il était besoin d'action et de force, son ciseau ne se sentait pas plus étranger qu'aux scènes d'immobilité. Ces supports représentent deux fois la lutte d'un homme contre un lion, et les deux fois avec l'expression la mieux rendue des efforts des combattans, et un langage de physionomie également approprié à leur position et à leurs chances de dangers. Sur un de ces supports, le lion symbole de la Bavière est étouffé, et vainqueur dans l'autre, pour montrer les vicissitudes qu'a éprouvées la maison palatine, avant de parvenir à fonder sa grandeur.

Un médaillon du fondateur (1) termine le portail du bâtiment. Il est digne du prince qui a enrichi le domaine de l'architecture, d'une des plus rares productions sorties de la main des hommes. C'est sans doute pour un hommage au goût des sciences et de toutes les belles choses, qui caractérisait si universellement Othon-Henri, qu'on a entouré son médaillon de deux enfans ailés et indiquant par des instrumens à vent, le génie de la musique. Aussi le sculpteur les a-t-il doués de tout le charme qui convenait à ces jeunes interprètes de la reconnaissance des arts. Il y a encore de lui, dans un petit ovale au dessus de la tête de l'électeur, un buste de femme de la même perfection. Chacune des mains est posée sur une ouverture ronde hors de l'ovale, et tient un cordon où pendent des bouquets de fruits, dont les derniers servent de marchepieds aux petits joueurs de flûte.

L'inscription de la porte signifie:

Othon-Henri par la grâce de Dieu
Comte palatin du Rhin, grand senéchal
Du St. Empire romain et électeur,
Duc de Haute- et Basse-Bavière.

Derrière les lions couronnés du grand cartel, on découvre sur un ruban qui le traverse dans sa largeur, les lettres O. H. P. C. Ces lettres sont les initiales latines d'Othon-Henri, comte palatin.

Le reste de la façade n'est qu'une continuation du même travail. On hésite à prononcer entre les superbes frises qui la divisent; et parmi ses trois files de fenêtres, celle du milieu passera toujours et par-tout pour un modèle des plus belles proportions. On peut réunir à la fois dans cet éloge, les consoles, les niches des statues, les caryathides dans les fenêtres, leurs frontons, leurs frises, et leurs chapiteaux; mais l'ouvrage sur les pilastres du premier étage doit être cité à part; le dessinateur et le sculpteur ont à l'envi fait assaut de supériorité, dans cette guirlande d'arabesques.

L'intérêt des objets rend encore plus agréables les triangles qui s'élèvent sur les fenêtres du rez-de-chaussée. Cependant ces triangles sont d'un mauvais effet par leur exhaussement trop pointu; mais on excuse l'artiste en faveur du motif. Sans cette faute, les

---

(1) Sa ressemblance avec un roi d'Angleterre est telle, qu'on peut s'abstenir de le nommer aux voyageurs de ce pays.

charmantes compositions aux quelles il destinait ses triangles, n'y auraient point trouvé place. Il a mis dans chacun un personnage de l'ancienne Rome, et autour, deux enfans toujours groupés et occupés diversement de musique. Ces médaillons, en partant de la gauche, renferment: 1) L'empereur Vitellius. 2) Antonin le Pieux. 3) Tibère Claude Néron. 4) Néron Caesar. 5) Caius Marius. 6) M. Antoine. 7) J. R. M. Pamphilius. 8) M. Brutus.

Les Amours, sur les numéro 1. et 2. soufflent dans des trompettes. L'enflure des petites joues n'ôte rien à leurs grâces enfantines. Le visage, les bras, les mains, en un mot, tout le corps ne sauraient être davantage au sujet.

Le numéro 4. fait assister à un prélude de concert entre deux enfans. Celui de gauche est déjà en mesure, et tâche de la voix et avec des tons de son petit instrument, d'aider l'autre enfant à accorder aussi sa guitare, tandis que celui-ci met toute l'attention possible à écouter. Mais où l'imitation est complète, c'est dans le placement et le jeu des doigts des musiciens ailés, sur les cordes de leurs instrumens. La nature a été prise là sur le fait. L'air de douceur et tout ensemble de gravité répandu sur les traits de ces chérubins, rappelle les enfans Jésus et St.-Jean, dans le tableau de la *Madonne à la chaise* de Raphael.

S'il existe au château de Heidelberg quelque chose de plus suave que ce petit épisode de musique, il faut le chercher dans le numéro 7. Le pinceau de *l'Albane* n'eut pas désavoué les figures des acteurs de ce triangle

On regrette, en considérant les statues du palais d'Othon-Henri, que l'arrangement n'en ait pas été fait avec plus de justesse. Celles de bas, quoique assez bien ordonnées, sont dans cette place musculeuses et même courtes; défauts qu'elles eussent perdus à une plus grande hauteur, et que n'ont point les statues des autres séparations de la façade.

La première (aussi de gauche à droite comme pour les médaillons), est celle du juge d'Israël Josué, et porte sur son piédestal l'inscription ci-après:

Le duc Josué
Par la puissance de Dieu
A fait périr
Trente et un rois.

La seconde statue représente Samson avec cette inscription :

Samson le Fort
Était le lieutenant de Dieu,
Et gouverna Israël
Pendent vingt ans.

La troisième est celle d'Hercule :

Fils de Jupiter,
Je suis nommé Hercule,
Par mes nobles travaux,
Bien connu.

Et la dernière :

David était un jeune garçon
Courageux et prudent.
A l'insolent Goliath,
Il a coupé la tête.

Les niches au dessus sont remplies par cinq statues de femmes, emblêmes d'autant de vertus de la religion chrétienne, et ainsi rangées :

1. La Foi brisant une colonne.
2. La Piété avec les livres saints.
3. La Charité soutenant des enfans sur les bras.
4. L'Espérance appuyée sur une ancre.
5. La Justice avec l'épée, et la balance dans l'autre main.

Cinq divinités mythologiques se partagent le dernier étage. Ce sont :

1. Saturne dévorant un enfant.
2. Mars armé de pied en cap.
3. Vénus et l'Amour.
4. Mercure avec le caducée.
5. Diane ornée de son croissant.

Si le bâtiment était encore dans son entier, on ne verrait pas non plus sans quelque peine, que son illustre auteur, en le finissant ait cru devoir sacrifier à la mode d'alors. Othon-Henri l'avait terminé par des frontispices, sous les quels la façade du palais n'aura point eu son élégance d'aujourd'hui. Ils se composaient à leur base d'un quarré long avec deux pilastres sur sa surface, et une statue entre deux fenêtres. La partie supérieure des frontispices qu'éclairait aussi une fenêtre, était resserrée de chaque côté, par deux

consoles concaves et de grandeur différente. Ces consoles appliquées l'une au dessus de l'autre, s'inclinaient jusqu'à l'entablement au quel elles servaient de support, et qui finissait par un triangle, portant lui-même une statue avec son piédestal. Les statues des niches ont seules résisté à la chute des frontispices. C'était sur celui de droite un Jupiter, et le Dieu des enfers de l'autre côté.

Par la suite, le toit du palais obtint une décoration nouvelle. Il avait été brûlé en 1624, dans la quatorzième année de la guerre de trente ans, et l'électeur Charles-Louis, vingt-cinq années après, le fit sortir de ses ruines. En mémoire de cette restauration, trois lions furent placés dans le toit, au dessus de la frise. Celui du milieu soutenait avec les pattes de devant, l'écusson des armoiries de la famille. Les deux lions de l'extrémité de la toiture le regardaient, mais dans une situation transversale et couchée. On avait donné un piédestal à chacun de ces trois lions, pour recevoir les trois mots: *Renovatum anno MDCLIX.* (*Renouvelé dans l'année 1659.*)

La totalité du bâtiment reposait sur une voûte de l'élévation d'un rez-de-chaussée, au dessus du terrain. On y gardait les provisions de bouche de la cour. La solidité de cette voûte promettrait une durée sans fin à la construction d'Othon-Henri, si elle ne devait manquer que par les fondemens.

Le perron du palais avait été entouré d'une rampe de fer remarquable par la force et la beauté du travail. On peut se figurer l'état de mépris où était tombée la résidence après le dernier incendie, par la vente de cet ouvrage *au poids et à moins de six liards la livre.*

L'entrée par un vestibule sombre et étroit ne prévenait point en faveur de la distribution du bâtiment. En effet, elle était loin de répondre à son apparence extérieure: mais la décoration des chambres, sous le rapport de la bonté des sculptures, et particulièrement la décoration des portes, ne le cédait en rien à celle du dehors. Elle y a même été si universelle que les efforts de la mutilation n'ont pu en faire disparaître totalement le mérite, parcequ'il s'attachait aux moindres détails.

La première de ces portes dans le vestibule, était la moins recherchée pour les ornemens. Cependant une caryathide de femme, sur le pilastre de droite est très-agréable. Il y avait beaucoup

d'abandon dans la position des bras, et autant de rondeur dans les chairs de la figure. Ces qualités sont communes aux Naïades qui tiennent le cartel de la frise. Elles disputent de finesse de visage, et de gracieux dans leur pencher.

La mutilation n'a pas seule attaqué la porte au fond du vestibule. L'eau du ciel s'est aussi frayé passage à travers la voûte, et ne cesse de miner l'admirable plaque du frontispice de cette porte. Déjà même, elle a dévoré la surface de tous ses objets saillans et notamment au centre, une statue d'Isis sur la quelle l'artiste s'était plû à rassembler les plus délicieuses formes féminines. L'épaisseur de la porte n'a pas autant souffert. On décomposerait encore presque toute sa guirlande d'arabesques et avec la même satisfaction; mais il suffira d'y indiquer des bouquets de fruits vers le haut, et autour de la rosette du milieu, un voile à frange jeté avec la négligence la mieux imitée, sur une des barres de l'ornement.

Le tems a effacé les chiffres qui remplissaient plus bas un quarré des moulures. Ils étaient là pour la date du bâtiment, à en juger par les initiales O. H. P. C. de son fondateur, le comte palatin Othon-Henri, encore visibles sur l'épaisseur opposée.

Une architecture lourde et chargée, et la médiocrité des arabesques doivent exclure la troisième porte (1) du vestibule, des créations de ce prince. On n'y découvre qu'un seul objet qu'elles pourraient revendiquer. C'est un Amour qui se dispose à sauter à la corde, sur le piédestal du pilastre de droite. Ses petits bras étendus n'attendent que le signal pour commencer. Quoique à moitié rongé par les courans d'air, la tête et les membres sont toujours pleins d'enfance et de l'intention du moment.

Le grand appartement vis-à-vis du vestibule était la salle à manger de l'électeur. Sa voûte est du nombre de celles qui furent renversées avec violence, pour fournir, comme il a été dit dans l'avant-propos, du ciment à une opération qui n'a même pas réussi. Nous répéterons également, mais avec un autre sentiment, les expressions de *travail exquis* employées au même endroit, en par-

---

(1) En comparant l'ensemble, les détails et la main-d'oeuvre de cette porte, avec un monument tout pareil du bâtiment de la chapelle, elle descendrait au règne de l'électeur Fréderic IV. venu au gouvernement en 1595.

lant des colonnes de cette salle. Néanmoins selon l'art, elles n'étaient pas exemptes de reproches. Leurs fûts se composaient de trois pièces, et ces trois pièces de quatre faces arrondies, garnies toutes d'un petit socle et d'une espèce d'entablement; ce qui figurait plusieurs ceintures autour de la colonne; mais cette infraction des règles n'empêchait pas les colonnes d'être très-sveltes, et était bien rachetée par la savante broderie de feuillage qui, avec une tête de lion au centre de chaque morceau, couvrait ces colonnes (1) ou plutôt, les cachait, et sans que cette opulence de détails nuisit en rien à leur netteté.

Les anciennes consoles de la salle étaient de la même bonté: elles se divisaient en corbeilles, demi-corbeilles et cuvettes. Parmi ces dernières, nous citerons, mais simplement comme *prima inter pares*, celle en face du vestibule et dont le bassin s'enferme dans des feuilles d'achante. On pense, en regardant ces feuilles, que la pierre s'y est amollie sous le ciseau de l'artiste. Il les a presqu'approchées de la fraîcheur de la nature, par la rosée qui semble reluire sur leurs pointes.

La console du coin à gauche ne le cède ici, qu'en dimension. Il était impossible d'y exprimer avec plus de nerf et plus de charme, l'effet de deux branches pliées, pour en montrer le revers des feuilles.

Seulement comme difficulté vaincue, les grandes corbeilles sur les deux pignons de la salle seraient dignes d'éloges; mais le même ouvrage à tous autres égards, fait avec tel moyen facile d'exécution qu'on voudra, ne pourrait jamais l'emporter ni en précision, ni en exactitude, ni en transparence sur ces deux coups de force de la sculpture.

Chacune des autres consoles avait son genre d'intérêt et mérite la même attention. Elle ne descendra pas avec un moindre plaisir, de ces petits chefs-d'oeuvre isolés, sur les portes de la salle. Un Anglais a voulu payer et emporter la plus proche du vestibule. C'est celle que nous avons intitulé *la porte des Sphinx*, dans notre

---

(1) On voit un de leurs débris au pied du mur qui s'étend dans la cour, parallèlement à la salle des chevaliers. Quelques autres morceaux sont de même éparpillés, comme supports de tables, dans le jardin où nous ne les apercevons jamais sous cet ignoble usage, sans nous rappeler involontairement *Denys de Syracuse tenant école à Corinthe.*

oeuvre des *antiquités de la ruine* de Heidelberg. Elle y est la troisième feuille du second cahier.

Une de ces fleurs jaunes et odorantes qui s'attachent volontiers aux vieilles murailles, avait percé sous les pieds du Sphinx de droite. Des enfans ne pouvant y arriver, essayaient de l'abattre avec des pierres, et l'Anglais était survenu dans les entrefaites. Lui-même s'occupait du dessin et de collections. Ayant su de nous que la ruine n'était soumise à d'autre inspection, que celle que nous nous y imposions volontairement, il demanda si, peut-être, on consentirait à lui vendre la porte en question. Son but aurait alors été de l'embarquer, et une fois en Angleterre, de la rétablir dans un jardin sa propriété, à deux milles de Londres; ensuite de quoi, un article de journaux eut annoncé qu'il était devenu possesseur d'un monument du moyen âge offert à la curiosité publique, pour une légère somme; et l'Anglais connaisseur du prix des choses et du prix de l'argent, ne doutait point d'avoir, avant peu, recouvré non seulement la valeur de son acquisition, mais toute sa dépense de route. Il avait raison. De tels objets d'art seraient admirés par-tout; ils orneraient même encore des palais. Les proportions générales et les proportions particulières sont dans celui-ci, de l'accord le plus parfait. Mais si le dessinateur a été bien servi par ses inspirations, il n'a pas été moins heureux dans le choix de leur interprète sur la pierre. Jamais par exemple, ciseau chargé de lui faire rendre toute la juvénilité des formes adolescentes, ne produira quelque chose de plus vrai que le corps de femme, sur un des pilastres de la porte des Sphinx (1). *C'est la vie pétrifiée dans sa fleur.*

---

(1) Le jour où nous finissions cette porte, une société française visita la ruine. Celui qui en paraissait le chef, était un homme instruit, ayant beaucoup voyagé pour les arts, et qui occupait à Paris un premier emploi, dans l'intendance des bâtimens de la couronne. Sa surprise était sans seconde, après avoir autant vu, de voir dans le bâtiment d'Othon-Henri, quelque chose qu'il ne craignait pas de mettre au dessus des choses qui l'avaient le plus frappé; et son admiration s'exprimait avec une telle franchise et tant d'intérêt, par les détails dont il la justifiait, qu'elle fit une espèce de scène, en réunissant autour de lui, bon nombre d'étrangers amenés là, par le même but de curiosité. Le voyageur français regardait qu'*un séjour à Heidelberg devait faire partie obligée des études de l'architecte et du sculpteur, et en être le complément pour ceux d'entre ces derniers qui se livreraient à la sculpture de décoration.*

On trouvera plus encore sur les deux Victoires de la porte. Chaque détail est empreint de la volonté de l'artiste. Ils sont tous les membres d'une figure dans une position suspendue et agissant pour s'y maintenir: mais rien n'approche de la nature comme le pied de la Victoire de droite, par son placement si habilement comprimé sur la muraille. *Ici la vie n'est pas seulement pétrifiée, mais pétrifiée dans le mouvement.*

Les arabesques de la frise étaient dignes de paraître avec ces productions, sur un même ouvrage d'architecture. Le dessin en est par-tout de la plus élégante facilité. Mais il a, dans les plantes, attrapé la perfection du genre. On y sent l'air qui agite les fleurs sur leurs tiges; et on cherche si un travail si léger, si mouvant a pu sortir de la pierre, ou s'il y est celui de la végétation. La coupe du ciseau n'était pas restée en arrière du dessin. A peine sur le marbre, le mordant de l'outil pourrait-il aller plus loin. Cette seule qualité, par le degré où elle est poussée dans les rosettes de l'entablement, en fait des petits morceaux pleins de charmes.

Un débris d'arcade demeuré jusqu'à ces derniers tems, au dessus de la porte, n'a servi qu'à hâter la destruction du frontispice, par l'eau qui y suintait goutte à goutte dans les saisons pluvieuses. Elle en a rendu plusieurs endroits méconnaissables et endommagé tout le reste. La tête de lion, l'ange qui déployait sous cette tête, les écussons de la maison électorale, les guirlandes et les bouquets dont il était environné, et jusqu'aux Sphinx, gardent tout au plus quelque ressemblance avec eux-mêmes. Cependant çà et là, des coins de la pierre moins visités de l'humide influence, jettent encore assez de lueur au milieu de cette extinction des objets, pour porter quelque lumière sur la composition, et la montrer d'une égale bonté sur toute la porte des Sphinx.

On reconnaîtra sans peine dans celle qui en fait le pendant par sa forme et par sa place à l'autre bout de la chambre, la porte qui a payé si cher *le tendre intérêt* d'un voyageur pour la ruine. On n'a pas oublié non plus son attaque contre les sculptures par suite de cet intérêt, et que l'effort en était tombé sur les figures de la porte. Néanmoins, ce qui y a échappé, s'il n'est pas assez pour consoler l'ami des arts, suffit à la gloire de l'ar-

tiste. Ses deux Victoires étaient assises et nues; et en lui supposant l'intention de profiter de cette dernière circonstance, pour en faire ressortir de tout son talent, la diversité des sexes, la réussite ne pouvait être plus complète. Son ciseau tour-a-tour flexible et rude, est passé avec la même facilité, des contours arrondis dont il venait de dessiner la jeunesse sur la figure de droite, aux détails d'inégalité et de force qui caractériseraient l'autre figure. Ces nuances étaient senties avec une supériorité rare, dans le bras étendu de chacune des Victoires. Ils confirmeraient seuls le succès du sculpteur.

Les arabesques de la frise sont les mêmes que sur la porte des Sphinx; et les petits masques de Faune subtsitués ici dans les pilastres, aux rosettes de cette porte, ont autant d'agrément que d'originalité. Les yeux, par une singulière imagination du sculpteur, étaient faits d'une moitié de coquille placée dans leur orbite, sur la face concave.

Le frontispice est à-peu-près anéanti, et par les mêmes causes dévorantes de celui des Sphinx. Il ne reste non plus que des souvenirs du visage égyptien, des têtes de lions, des rubans, des bouquets de fruits, des volutes et d'un cadre dont l'ancien service est ignoré: mais l'Amour couché sur des fleurs à la gauche du frontispice, répond pour tout cela. Ses débris sont parlans. Il était surtout impossible de le faire reposer avec plus d'abandon, plus de nonchalance. On repose avec lui.

Les proportions étaient quarrées sur les autres portes de la salle; mais elles ne plairont pas moins que les formes rondes. Les pilastres s'y distinguaient par le svelte des fûts et la pureté de leurs cannelures. Chaque piédestal renfermait une excellente arabesque. Les chapiteaux avaient encore été mieux partagés. Ils se composaient d'une Sirène à double queue qu'elle élevait autour d'elle, et qui après avoir tracé d'un replis, les volutes du chapiteau, en garnissait le reste par des ondulations et avec ses nageoires. L'agrément luttait avec la souplesse sur ces petites habitantes de la mer.

Autant de louange convient, mais sous le rapport de la hauteur de la science, aux Satyres du frontispice d'une de ces portes. Le sculpteur les avait conçus assis, et se retournant vers un buste de femme qui en faisait le couronnement. Ils étaient les deux des

modèles d'anatomie, de véritables études de l'homme dans leur partie supérieure, et non moins dignes d'être consultés, dans celle qui en appartenait aux animaux.

Le pittoresque n'avait pas été plus négligé dans l'attitude de ces Dieux des forêts. Ils posaient sur des banquettes étroites, les pieds écartés de chaque côté du siége; et pendant qu'une des mains était négligemment allongée sur la volute de la banquette, l'autre bras passant à hautenr du visage, dans un trou de la plaque, s'y attachait pour aider à l'action curieuse du Satyre; et dans cette situation, il n'y avait pas un détail du corps qui n'en indiquât l'intention, et où on ne reconnût le mouvement d'une figure placée de face et regardant un objet derrière elle. Cet objet aura été une tête de Cybèle qui semble par quelques restes, avoir mérité l'attention des Satyres.

Malgré la profusion de son ornement, la frise devait autant de clarté que de richesse, au talent avec le quel le sculpteur avait ménagé le peu de vuide qu'il laissait dans la guirlande. Le sculpteur l'y avait secondé de tout le tranchant de son outil, et aussi dans la frise de la seconde porte quarrée qui en différait seulement par des variantes. La porte n'était elle-même qu'une répétition de celle des Satyres. Son frontispice, quoiqu'agencé autrement, rentrait dans la même idée. La plaque, au lieu de quarrée, en était ovale; et deux griffons ailés, avec des visages et des poitrines de femme, remplaçaient les sylvains. Comme eux, ils avaient la vue fixée sur une tête qui dominait le frontispice. Des vestiges d'épis de bled et de raisin indiquent encore sur cette tête ou un Triptolème, ou l'amant de Pomone.

On passait par la porte des Sphinx, de la salle à manger dans la grande pièce qui, avec le tems a donné son nom à tout le palais d'Othon-Henri. C'était le Rittersaal ou la Salle des chevaliers, c'est-à-dire la salle des assemblées, des réceptions et autres cérémonies de la cour. La destruction en a été si complète lors du renversement de la voûte, qu'il n'existe pas même une idée de ses anciennes colonnes. Mais le travail ne pouvait en être autre, que celui des consoles où aboutissent leurs arcs d'arrête: ces consoles sont elles-mêmes endommagées; cependant il est aisé de voir qu'un très-bon dessin y était soutenu d'une exécution large et vigoureuse, quoiqu'avec moins de délicatesse que sur celles de l'autre chambre.

Tout y a été en quelque sorte *plus gros*, comme pour demeurer en harmonie avec le plus d'étendue de la salle. Sa seule porte décorée n'a point commencé avec le bâtiment. La méchanceté des sculptures en trahit l'origine étrangère, et surtout dans le cartel du frontispice. Les têtes, les crinières et les pattes des lions, ainsi que les écussons qui leur servent d'appui, ont autant de roideur, qu'on trouve, au contraire, de *laisser-aller* sur toutes les productions d'Othon-Henri. Celle-ci date des restaurations de l'électeur Charles-Philippe qui, dans l'année 1719, en fit le passage du *Rittersaal* à la chancellerie du château.

Si le principal appartement de la résidence en était ainsi le moins orné, la faute en aura été à la mauvaise distribution de ses portes: deux donnaient dans des corridors perdus, et les autres n'étaient séparées que par une distance de quelques pieds; ce qui les rendait effectivement inaccessibles à la décoration; sans quoi, elle n'eut point échappé au prince, homme de goût, qui multipliait les embellissemens de son chef-d'œuvre de sculpture, par-tout où ils pouvaient atteindre. On rencontrera des exemples de cette prodigalité de créations et de créations toujours heureuses, dans la continuation des chambres du rez-de-chaussée, vers la cour. L'entrée en était par la même porte du vestibule, où l'on a déjà observé une caryathide de femme et deux petites divinités marines sur la frise. Les arabesques de son épaisseur auraient dû être citées aussi. Cette porte conduisait dans un couloir, dont l'espace était pris sur le vestibule. L'arrivée déjà si sombre du palais avait été loin de gagner en clarté à cette diminution: on ne peut même l'expliquer, que par la nécessité d'avoir une place pour allumer de dehors les poêles de la chambre voisine et du salon; ce que confirmeraient au besoin leurs ouvertures encore existantes; mais l'art qui n'avait point dicté cette opération, aurait eu tort de s'en plaindre. Il y acquérait deux portes qui, bien que destinées pour un lieu à-peu-près privé de lumière, ont été traitées avec tout le soin d'ouvrages faits pour le grand jour.

La première était le revers de celle du vestibule et la plus unie du bâtiment. Ses pilastres n'avaient même aucune saillie sur la muraille; mais ils renfermaient une guirlande d'arabesques construite avec beaucoup d'intelligence. Deux voiles entr'autres, y ont été amenés de la façon la plus gracieuse.

Les pilastres de la seconde porte projetaient en revanche beaucoup. Ils étaient de cinq pièces différentes; mais cette innovation avait droit à la naturalisation parmi les bonnes règles. Il résultait une colonne très-agréable de l'assemblage de ces cinq morceaux. Celui d'où s'élevait, comme d'un piédestal, la partie cannelée de la colonne, aura aussi été un modèle de richesse et de netteté de sculpture. La branche qui en compose les arabesques, quoique chargée d'accessoires, circule avec autant d'aisance et de liberté que d'élégance, dans l'espace étroit qu'elle devait occuper.

La frise de la porte n'était guères moins remplie, et avait prêté plus encore au talent. Les deux lions ailés plaçant chacun une patte sur l'anse de l'urne qu'ils semblent y garder, ont toute la dignité et toute la force distinctives de ces animaux, sans rien perdre du côté de l'agrément: les plumes de leurs ailes, leurs crinières et les feuilles d'achante dont la longue queue des lions est parsemée, sont autant de précieuses études, ainsi que les fruits que le sculpteur a fait sortir de l'urne, et avec le même succès qui a si exclusivement marqué ce genre de décoration, chez tous les artistes d'Othon-Henri. Les pilastres de la frise contenaient une tête avec un diadême et des draperies pendantes, entourée d'une excellente ciselure d'arabesques.

Des trophées d'armes garnissaient les épaisseurs de la porte. La perfection du ciseau s'y est associée à la perfection du dessin. Le parement de droite offrait à cet égard, une suite de sujets charmans. On surpassera rarement en ce genre, la tête d'ange sur un bouclier du troisème trophée; et le sentiment des détails ne va pas plus loin que dans la cotte de maille accolée au bouclier de l'enfant.

L'épaisseur du dessous de la porte était couverte de fruits. Il serait difficile d'établir un choix entre ces délicieuses imitations de la nature: peut-être l'accordera-t-on cependant à un bouquet de trois noisettes et à des épis de grain.

Ces sculptures faisaient déjà partie de la décoration du cabinet particulier de l'électeur; mais elles n'étaient qu'une digne introduction à des travaux plus importans. Ses trois portes rivalisaient en luxe de composition et d'exécution, et malheureusement, elles ne sont pas plus quittées pour la dévastation. Un mode d'agrément fait pour tous les âges et pour tous les yeux,

recommandait le frontispice de celle en face de l'entrée de la chambre. Sept enfans s'y rangeaient en forme pyramidale, autour d'un cadre quarré et mis là, d'après son brillant entourage, pour quelqu'objet de prix. Ces enfans avaient tous une situation différente et communication ensemble par les mains et les pieds, ou au moyen d'un voile. Il ne reste plus de ces petites figures, qu'un demi-visage le long du cadre à droite, mais encore si heureux de la gaîté enfantine, qu'il fait naître le sourire. L'enfant appuyé plus haut de la main gauche sur une volute, et passant sa jambe par un vuide de la plaque, est un modèle pour le nud des chairs: la nature n'eut pas autrement travaillé. Les autres enfans attestent la même perfection sous leurs ruines. Il y avait une égale vie dans tous. Celui qui s'étend (à droite aussi) sur la pièce du frontispice la plus rapprochée de l'entablement, est plein d'action, au milieu de son immobilité: tout y décèle un corps à moitié couché et saisissant, pour garder cette position, un objet au dessus de lui.

Les visages de femmes de l'entablement n'avaient pas moins réussi à l'artiste. Il lui aura fallu toute une charge de fruits pour orner leurs têtes; mais cette charge n'est point restée pesante sous ses doigts: elle est devenue une parure aussi légère que pittoresque. Le même goût a tracé les Naïades de la frise. Leurs ailes sont de plumes; et il y a autant d'élégance, dans l'espèce de gaîne d'où sortent ces figures et qui se recourbe en volute derrière elles, que de jeunesse sur tous les membres des Naïades, et d'abandon comme de gracieux, dans leur manière de soutenir l'écusson.

La mutilation s'est trop exercée sur les statues des pilastres (1) de la porte, pour qu'on puisse leur assigner avec certitude l'idée du sculpteur. Il paraît cependant qu'elles pressaient des serpens dans les mains, et que ces animaux s'entrelaçaient autour de leur corps. Chacune de ces figures avait un candélabre pour piédestal: la portion conservée de celui de gauche est, dans ses feuilles d'achante, d'un travail parfait.

---

(1) Une de ces statues (celle de gauche) est la même qu'un domestique d'auberge, comme on l'a vu précédemment, est venu mutiler, pour en remettre les morceaux à des voyageurs anglais.

Les trophées de fruits et d'instrumens aratoires sur l'épaisseur de la porte, donnent en pierre au château de Heidelberg, ce qu'on admire seulement en peinture au Vatican. Ils seraient dignes d'être des copies des meilleures productions de Raphael en ce genre. Notamment une gerbe de bled sur le parement de droite, et de l'autre côté des épis de maïs, ou pour mieux dire, tous ces fruits, toutes ces feuilles et ces instrumens sont d'une nature qui va jusqu'à l'apparence de la mobilité. Il semblerait presqu'assez de toucher le ruban au quel ils tiennent suspendus, pour en mouvoir la guirlande.

Les mêmes détails s'appliquaient à la seconde porte d'architecture toute pareille de la chambre. On a déjà vu que des faisceaux d'armures y étaient sur son épaisseur, ce que sont ici les trophées champêtres. Son frontispice se composait aussi d'une réunion d'enfans: il n'y avait de différence de l'un à l'autre, que dans l'intention des jeunes acteurs. Tous, sur le premier étaient censés en repos: sur celui-ci, au contraire, ils s'efforçaient d'arriver par des ouvertures de la plaque, vers l'enfant assis au sommet.

Des masques de Satyres remplaçaient les têtes coiffées de fruits sur l'autre frise, et également un cartel, mais avec des Tritons pour supports, son écusson porté par des Naïades.

Les statues de la porte n'auraient déshonoré aucune époque de la sculpture. On ne sait qu'y préférer, ou les chairs ou les vêtemens. Des débris de bras, de jambes et d'un des pieds du Génie à gauche, y sont toujours d'un gracieux, seulement comparable à la franchise du ciseau sur ces figures. Leurs attitudes n'étaient pas moins admirables: elles ont été partagées entre l'aisance, l'aménité et la noblesse.

La troisième porte du cabinet de l'électeur, pourrait passer pour un ouvrage coulé. Nulle part dans le bâtiment, le poli de la pierre n'est aussi visible encore; et quoique d'une autre main que les portes à candélabre, le ciseau n'y a point changé de doigts. La tête du haut du frontispice fera regretter le dépérissement graduel des objets de l'art au château de Heidelberg: malgré sa ruine avancée, on voudrait, pour la conservation seule du voile qui enveloppe ce visage égyptien, en arrêter la destruction. Le même désir sera commun aux rosettes plus bas, et aux muffles

de lions, avec des anneaux entre les dents. Les volutes qui débordent le frontispice, sont du travail le plus décevant: on ne croit pas que ces grandes pièces ayent été taillées du même bloc de pierre que l'ornement, mais plutôt qu'elles étaient des rubans dépendans de la plaque où il pose, passées depuis par des mortaises dans les angles du frontispice, et roulées pour le fixer sur la muraille. Les enfans qui soulèvent des guirlandes de fruits au dessus de l'entablement, ont été calqués sur la plus belle enfance. On doit définir la frise un dessin de Raphael, exécuté par un ciseau à la hauteur de son crayon. Les pilastres de la frise méritaient de renfermer ce précieux quarré de pierre, et les deux caryathides au dessous, plus encore de le porter. L'anatomie avait inprimé toute sa science sur ces deux corps de sexe divers; mais la grâce s'était chargée d'en adoucir la sévérité: aussi montrent-ils encore sous leur mutilation, et particulièrement la jeune fille cachant sa poitrine avec les mains, combien leurs tableaux auront dû plaire, en quittant l'atelier du sculpteur.

Les chapitaux qui les séparaient de l'entablement, abondaient dans la même excellence de travail; et on ne copiera jamais non plus sans succès, les gaînes de forme charmante où s'enfonçait la partie inférieure des caryathides. Ces gaînes avaient été ornées par le haut, de têtes de lions mordant des bagues, et des voiles traversaient les bagues, pour retomber en draperies de chaque côté des têtes de lions. Les têtes ont disparu, mais un reste de la crinière suffit à leur louange. Quant aux draperies, elles sont toujours de la toile.

La perfection qui veillait sur la porte, est descendue jusqu'à ses piédestaux. Leurs moulures se font remarquer par tout ce que le ciseau possède de vif, de piquant et de justesse. L'urne du piédestal fournira une autre preuve, non seulement de ces vertus de l'outil, mais aussi de sa légèreté.

Cette porte conduisait dans la salle à manger, où elle devenait la porte des Satyres. Leur épaisseur commune se divisait en deux parties. La plus large était tapissée d'arabesques. On y reconnaît le même genre que sur l'entrée de la dite salle précédemment décrite dans le vestibule, mais avec encore plus de délicatesse. Aucune nuance n'a été omise ici: elles brillaient sur les moindres détails, et chaque objet réclamerait son éloge à part.

L'harmonie en était complétée par une élégante bordure de rubans tressés à plis rapprochés et sans élévation.

La seconde épaisseur de la porte est beaucoup plus étroite, et couverte d'un ouvrage à la grecque qui en fait le tour. On l'a mêlé de rosettes (1) et enrichi au centre des deux épaisseurs, des écussons de Bavière et du Palatinat.

Le cabinet de l'électeur était suivi de sa chambre à coucher qui terminait le rez-de-chaussée du bâtiment. C'est dans cette pièce que deux frontispices ont été détruits par de vieux invalides. Le hazard qui sauva le troisième alors, sera sans doute venu de ce qu'ils ne furent pas de force à l'abattre. Quoiqu'il en soit, la porte qui l'a gardé, était la plus simple des portes décorées du palais et la plus noble par sa simplicité: mais aujourd'hui, elle n'a guères moins à se plaindre du tems, que de la manie de destruction. Toute sa superficie en est endommagée: il a même presqu'anéanti ses pilastres. Seulement, celui de gauche conserve vers le haut, un peu de leur ancienne guirlande: mais ce peu servirait encore à plusieurs études. On y apprendrait à créer des arabesques, à varier leurs formes et l'art plus difficile d'en remplir un espace donné. Chaque coup de ciseau à été une source d'instruction dans ces savantes ciselures, et si bien calculés tous, qu'un seul de moins eut laissé un vuide dans le travail, comme un seul de plus nuisait à sa clarté.

Les chapiteaux des pilastres n'en étaient pas tant le couronnement, qu'une riche continuation, sous le rapport des sculptures. Celles de la frise sont un morceau de verve et d'élan du ciseau. Une

---

(1) Les rosettes du dessous de la porte sont peut-être le travail le plus délicat et de la meilleure conservation dans le bâtiment d'Othon-Henri. Cependant elles nous avaient encore échappé, lorsqu'une dame anglaise, nièce du général Wellington, (madame Littleton) les ayant remarquées dans sa visite de la ruine au mois de Juillet 1814, nous apprit à les connaître par ses éloges; et en effet, elles méritent d'être indiquées aux amateurs d'ouvrages finis, élégans et gracieux. Cette dame et Mr. Littleton étaient, depuis notre départ en 1806 de l'Angleterre où le cours de l'émigration nous avait conduit douze années auparavant, en qualité d'officier dans un régiment à la solde britannique, les premières personnes de ce pays qui nous eussent rappelé directement le tems agréable que nous y avons passé; ce qui fait que cette rencontre, très-agréable aussi par ailleurs, nous est restée présente, et que nous profitons avec plaisir de l'occasion d'en parler.

dimension beaucoup plus grande que sur les autres portes, distinguait les figures du frontispice. L'artiste les avait assises dans une espèce de siége à deux places séparées, et se soutenant sur les bras du siége. La statue de l'homme traitée dans le haut stile, ne pouvait l'être avec plus de noblesse pour l'ensemble: les détails ne le cédaient point à l'effet général. Les genoux et les jambes sont encore vivans de pose. Tout y avait le caractère du sujet; on reconnaissait un Jupiter,

La seconde figure représentait l'épouse du père des dieux: elle aura aussi été une Junon; mais le coup d'air qui ronge les pilastres au dessous, a déjà fortement pris sur tous ses contours. Cependant, il transpire beaucoup de l'ancien agrément dans le pencher de la tête et des épaules, ainsi que dans la disposition des bras; et les mains y sont toujours de belles mains, rendues plus belles par l'incomparable grâce des doigts à relever le voile de la déesse.

La jeune figure souriante et si nonchalamment debout entre Junon et Jupiter, a été, ou méritait d'être Ganymède, à cause de sa beauté et de ses dehors tous si pleins d'adolescence. Le dieu aura pour un moment substitué dans les mains de son petit échanson, à la cruche du nectar les deux aigles qu'il tient à ses côtés, les ailes étendues. Chacun de ces animaux était placé près d'un des personnages du frontispice: une de leurs pattes posait sur l'ornement du centre; ils s'appuyaient avec l'autre, sur l'épaule de la figure la plus proche, et de leurs becs, caressaient les divins visages.

La tête de lion dans l'enfoncement circulaire, est ce qu'elle est par-tout où on le rencontre dans le bâtiment d'Othon-Henri. Deux Tritons en guise de couriers galopent à ses côtés: ils soufflent dans des conques. On les voit courir, et on ferait volontiers silence pour écouter les tons de leur musique marine,

La perte du frontispice de la seconde porte est rendue plus sensible par la considération des détails. L'architecture en était à-peu-près la même, que sur toutes les autres portes; mais elle n'avait de commun avec elles pour la décoration, qu'une bonté égale. Ses ornemens consistaient le plus en moulure dont le nombre ne diminuait en rien l'agrément; il est surtout sensible dans les pilastres. Leurs cannelures creuses en haut, finissaient par le bas en tuyaux d'orgue. La pureté, ou pour mieux dire le coupant des lignes, soit dans les parties concaves, soit dans les parties con-

vexes, y faisaient croire à un ouvrage de fonte aussi bien qu'à un travail sculpté. Dans un autre genre, les chapiteaux des pilastres occasionneraient la même erreur. Les ornemens en sont taillés avec un relief si dégagé de la pierre, qu'on les y supposerait plutôt appliqués que produits par le ciseau. La multiplicité des lignes avait gagné jusqu'à l'entablement; mais d'une manière non moins satisfaisante que dans tout le reste de la porte; et on n'en souhaite que plus, après l'examen de toutes ces moulures, d'avoir vu quelle composition, pour ne pas s'écarter du même goût original, aura couronné cette sortie de la chambre du prince.

Sa cheminée n'inspirera point la même curiosité: non seulement, il lui manque le droit de naissance, mais elle ne peut même prétendre le droit de bourgeoisie, dans les productions d'Othon-Henri. Cependant, la forme n'en serait que convenable à la place qu'elle occupe, si le ciseau qui a marqué d'un si éminent talent, toute la salle des chevaliers, avait été le ciseau de la cheminée. Mais depuis l'urne et la fleur de tulipe qui en remplit les pilastres, jusqu'au grand ramage de l'entablement, tout dénote une oeuvre de métier. Sa ressemblance avec quelques débris taillés d'autres constructions de la ruine, en fixe d'une manière très-plausible l'époque au commencement du dix-septième siècle; et en effet, nous aurons bientôt lieu d'observer dans les augmentations de la demeure électorale vers ce tems, combien un espace de cinquante années y a laissé l'architecture et les arts du dessin, en arrière du siècle d'Othon-Henri, c'est-à-dire *du siècle des Péricles* du château de Heidelberg.

On voit dans plusieurs chambres un reste de couleur sur les murailles; il faut en rejeter aussi l'emploi loin de leur fondateur. Sûrement, cette grossière invention n'a précédé que de peu l'incendie de 1764. La résidence était alors à Mannheim; mais l'électeur Charles-Théodore avait résolu de faire un séjour à Heidelberg. On aura en conséquence ordonné l'appropriement des chambres nécessaires pour ce voyage, à quelque maître de bâtiment établi comme aujourd'hui, inspecteur au château de Heideiberg, et dont le génie aura enfanté le barbouillage des portes, et les autres enluminures intérieures du palais d'Othon-Henri.

Les voûtes de ses deux salles étaient unies; mais elles se couvraient de compartimens dans le vestibule, dans le petit passage,

et la chambre à coucher du prince. Toutes ces voûtes ont été d'une grande solidité, se composant de trois rangs de briques et d'une épaisseur de pierres. Plût à Dieu que ce dernier moyen y eut seul servi; leur chute n'aurait tenté personne, et l'art évitait un affront de la part d'un de ses membres.

La façade vers le jardin n'annonçait point la magnificence du palais. Seulement trois de ses fenêtres présentaient quelques sculptures. Ce sont celles de la salle dont le bâtiment a été appelé la salle des chevaliers. La forme en est la même que dans toutes les fenêtres du rez-de-chaussée: mais elles n'ont d'orné que les partagemens de leur moitié supérieure. Deux renfermaient des caryathides de femmes, et l'autre une figure de vieillard avec une longue barbe écartée en double tresse. Ces trois pilastres auront été les premières pierres taillées pour la construction d'Othon-Henri: ils sont d'une égale ancienneté avec la cheminée restaurée par son prédécesseur, dans le vieux domicile de Ruprecht Une des deux caryathides de femmes portait au cou, un coeur uni suspendu à un ruban, et sa compagne un bijou de goût pareil et enrichi de brillans.

Les deux étages du palais sont tombés: mais les traces des cloisons n'y indiquent que des pièces de médiocre étendue. A la vérité, brûlés à plusieurs reprises, la distribution a dû en subir des changemens. Ce qui paraît du moins certain, c'est que les embellissemens d'Othon-Henri n'étaient point montés jusques-là. On n'y découvre en sculpture, qu'une grande console qui soutenait au premier étage, la voûte de sa cinquième et de sa sixième fenêtre, et qu'il faut aussi reporter au règne de Fréderic II. Au lieu des têtes de dieux marins employés au revêtement des consoles de sa belle cheminée du bâtiment de Ruprecht, c'était ici une figure d'homme dans toute sa longueur, se cramponnant des deux mains à la volute du couronnement, et les pieds allongés sur celle du bas de la console. Les deux épaisseurs de cette console sont garnies de cornes d'abondance en sautoir et enlacées de fleurs et de branchages.

En achevant l'article du palais d'Othon-Henri, nous sommes heureux d'avoir à poser sur notre discours, comme un cachet qui donnera une autorité cosmopolite a leur caractère de louange, et à toutes les louanges qui seraient faites du même sujet. Au printems de l'année 1826, nous dessinions dans l'intérieur de la cour,

lorsqu'un étranger décoré et accompagnant des dames (sa femme et sa fille), nous y aborda, suivi d'un domestique d'hôtel: celui-ci l'avait prévenu à notre égard. Après quelques complimens de nos grandes planches qu'il connaissait, et sur notre travail de la salle des chevaliers, le voyageur nous félicita d'avoir choisi un modèle avec le quel il était impossible de mal faire; qui, si on devait, continua-t-il, le bâtir aujourd'hui, réclamerait les premiers talens; observant en outre que lui-même n'avait rien vu de plus beau, quoqu'il eut long-tems demeuré en Italie, et visité tous ses monumens d'architecture moderne, et finissant par déplorer l'état de ruine où on laissait une habitation également importante à conserver, sous le rapport de l'art et de sa situation, etc.

Cet admirateur du château, c'était Mr. *Dannecker* de Stuttgard. Si souvent nous avions entendu ce nom, qu'il ne pouvait que nous être très-agréable de l'appliquer à la figure de ce grand sculpteur, et surtout de le rencontrer dans un homme modeste et rempli d'affabilité et de manières prévenantes. Comme la santé de Mr. Dannecker qui était la cause de son voyage, ne lui permettait pas de s'arrêter beaucoup à la ruine, nous lui proposâmes de le conduire directement vers ses principaux objets; ce qu'il eut la complaisance d'accepter, et ensuite de prolonger plus d'une heure dans le bâtiment d'Othon-Henri, malgré le risque, pour une personne convalescente, de se promener entre des murs froids et traversés de courans. Mais l'artiste avait en ce moment pris la place de l'homme. Plus l'examen durait, plus Mr. Dannecker oubliait qu'il avait à se ménager; et notre intérêt n'était pas de l'en faire souvenir; il s'exprimait trop dans notre sens; et d'ailleurs nous jouissions autant pour lui-même que pour nous, de son plaisir à ne trouver que des choses qui excitaient sa surprise à tous les pas, Enfin chacun des jugemens de Mr. Dannecker fut un éloge au quel il mit le comble, en disant à notre retour devant la façade du bâtiment, que *toute sa décoration n'avait pas été sculptée, mais soufflée sur la pierre, et soufflée d'un seul souffle, tant l'élégance y est la même par-tout....*

L'annonce de notre entreprise d'arabesques contenait aussi dans le tems, une expression de nos regrets du silence gardé par les contemporains, sur le nom, comme sur la patrie des artistes qui ont construit et décoré le palais d'Othon-Henri. Après avoir parlé

L. of C.

également à cette occasion de notre travail des paysages de Heidelberg, il était dit au même endroit que, si rien n'y avait été épargné pour le porter à la hauteur qui dépendait de nous, nos efforts tendraient dans la collection que nous allions commencer des arabesques de la ruine, à arriver à plus de perfection encore, et nous ajoutions:

„Cet hommage est dû à la mémoire négligée des hommes aux „quels appartient la meilleure partie du succès si honorable qui „se rattache aujourd'hui à notre entreprise du château de Hei- „delberg. Ce sont leurs mains habiles qui ont joint à son titre „de la plus belle des ruines, l'avantage bien autrement précieux „de pouvoir dans le bâtiment d'Othon-Henri, rivaliser même „avec les terres classiques pour la beauté de l'art: ainsi, le meil- „leur moyen de les venger de l'oubli de leur âge est, en leur „élevant à cet effet un monument (1) auprès des siècles futurs, „d'y employer tout ce que le crayon croira capable de l'identi- „fier plus à la savante inspiration qui a su animer la pierre „sous leur gracieux ciseau, et la couvrir d'objets, où la jouis- „sance des yeux est déjà un tribut tacite à leur souvenir . . . .

Nous ne nous doutions guères, lorsque nous offrions ces lignes de reconnaissanse au mérite des artistes du bâtiment d'Othon-Henri, qu'elles étaient d'avance sur le même sujet, l'interprête de l'opinion d'un des plus célèbres sculpteurs de l'Europe.

Un ami de Mr. Dannecker, et qui conserve dans un âge assez avancé, tout le feu de son ancien enthousiasme pour les arts, n'a point craint d'aller plus loin que l'auteur de la belle Ariadne moderne: cet ami fut, plus jeune, l'émule de Mr. Dannecker; il avait ainsi que lui, commencé son éducation d'artiste par la sculpture, et aux savantes leçons du chevalier de Werschafeld, son pére, dont on sait que les ouvrages font le plus bel ornement des jardins de Schwezingen. Depuis, le fils de Mr. Werschafeld ayant préféré la platte au ciseau, a passé presque toute la partie artistique de sa vie en Italie, d'où ses nombreuses productions se sont introduites dans tous les cabinets connus. Enfin aprés une longue absence, il vient d'être ramené près des siens à Mannheim, par le desir de leur consacrer aussi quelques-unes de ses années.

---

(1) Dans notre collection de leurs arabesques.

Mr.[2] de Werschafeld doué du tact le plus fin pour ce qui touche aux arts, et porté sur leur sol à l'âge des vives impressions, avait dû sentir comme user son besoin d'admirer, dans une contrée semée de ces mêmes richesses dont il était avide, et au milieu des quelles il avait si long-tems vécu. Cependant la patrie lui gardait encore des jouissances en ce genre. Peu après son retour, Mr. de Werschafeld parcourant le château, nous disait en présence du bâtiment d'Othon-Henri, et avec cette gaîté que le tems respecte volontiers jusqu'à la fin dans l'ami des arts, qu'il avait été réservé aux ruines de Heidelberg de rajeunir toute son admiration .... C'était le moment de lui raconter la visite de Mr. Dannecker, et son sentiment si favorable sur une partie de ces ruines, en déclarant que lui-même n'avoit rien vu de plus beau .... *et moi,* interrompit vivement Mr. de Werschafeld, *je veux demander à mon ami Dannecker, où il a vu quelque chose d'aussi beau ....*

Si de tels jugemens, tout avantageux qu'ils soient, ne peuvent aider à éclaircir le silence des contemporains sur le nom des artistes d'Othon-Henri, du moins ils ne laisseraient aucun doute de leur patrie, quand même cette patrie ne serait point à lire partout sur leurs ouvrages; mais elle y est écrite pour chacun, dans la correction du dessin, dans son agrément, dans l'élégance si parfaite des contours, dans la légéreté des lignes, enfin dans une composition et une exécution qui reportent les auteurs de ces charmans travaux, non seulement à l'Italie, mais à la meilleure Italie. De plus, l'électeur qui a conçu le plan du précieux bâtiment achevé après lui par son neveu, était animé du goût des arts, autant qu'aucun des princes de la maison palatine si généralement portée à les protéger et même à les cultiver. Fréderic II. employé en Italie par Charlequint, aura profité de ses voyages pour connaître ce que les arts y possédaient de plus élevé; et avec ses projets de constructions futures, il est plus que probable qu'il aura ramené ou attiré plus tard de ce pays, des hommes capables de le sesonder dans les embellissemens du château de Heidelberg. Ces embellissemens dont Othon-Henri a hérité et était digne d'hériter la gloire principale, ont assez de mérite dans le bâtiment qui porte son nom, pour pouvoir supporter quelque critique. Par fois, ce bâtiment a paru chargé d'ornemens et s'éloigner outre mesure de la simplicité des Grecs: une telle observation ne deviendrait un

reproche fondé qu'en supposant, mais sans raison, à l'architecte, le dessein de bâtir dans leur genre. Depuis trop long-tems aussi, le cercle de l'invention est fermé à l'architecture, et ne laisse d'autre ressource que de tourner plus ou moins heureusement dans celui des formes reçues, pour que l'artiste ait songé à donner du neuf, en se chargeant des constructions de Fréderic II.; mais convaincu que le plus habile maître aujourd'hui, est celui qui copie le mieux les anciens, et désirant néanmoins demeurer autant original que possible en les *pillant*, il a appelé à lui leurs diverses architectures, et en a extrait un ensemble si bien lié, que toutes les pièces s'y soutiennent mutuellement: on n'en ôterait donc rien, sans détruire l'édifice. C'est de la sorte que l'enlèvement des pilastres entraînerait celui des statues, et celui des statues l'enlèvement des pilastres, et ainsi de suite, et que le bâtiment alors rentrerait dans la manière de ces constructions de style qu'on voit par-tout. Cependant, à la rigueur les partagemens du milieu des fenêtres pourraient disparaître: ces divisions sont nuisibles à la lumière des chambres; mais comme détails dans la masse générale, on doit en savoir gré à lartiste. D'ailleurs, pour le juger, il suffit de savoir si en créant, il a su plaire (1); et nous doutons qu'à cet égard, jamais entreprise ait mieux payé l'espoir et la peine de son auteur. S'il se fut conformé aux principes de l'art dans sa construction, elle eut été une des mille reproductions de cette sorte à rencontrer, et on l'eut rencontrée avec l'indifférence des choses connues; au lieu que l'effet presqu'immanquable du bâtiment de la salle des chevaliers, dans la cour si fréquentée du château de Heidelberg, est de faire s'écrier: *qu'on n'a rien vu de plus beau*, et souvent *qu'on n'a rien vu d'aussi beau;* d'où il est permis de conclure que l'architecte, en s'écartant ici des bonnes règles, est entré dans des

---

(1) C'était ce que nous disions à un Anglais voyageant soi-disant, pour recueillir des notices sur les antiquités des divers pays, et qui ne trouvait rien de beau dans la ruine de Heidelberg. Le bâtiment d'Othon-Henri n'était ni romain ni grec, et dès-lors ne valait rien pour cet homme. Accoutumé à ne point dégaiser notre opinion, nous l'avons soutenue là-dessus avec lui, telle qu'elle vient d'être émise ici; et probablement, il aura eu pitié de notre ignorance: mais l'ignorance qui aperçoit le beau là où il est, vaut bien ces *grandes connaissances* qui ne permettent de jouir que l'équerre et le compas à la main.

règles non moins bonnes, puisqu'il en est sorti avec un travail qui ne le cède à aucun en agrément, et que dans tous les cas, n'importe ses titres ou ses torts auprès des arts pour sa magnifique façade, il a eu raison de préférer d'y être lui-même, et de penser avec César, *que mieux valait être le premier d'un village, que le second dans Rome.*

„G. *La tour de la bibliothéque,* et plus tard *la tour de l'apo-*
„*thicairerie* construite par Fréderic II. dans les années **1550**
„à **1554**. Ébranlée par le feu de la seconde prise du château,
„dans la guerre d'Orléans, année **1693**. Restaurée par Char-
„les-Philippe après **1716**, et la proie des flammes dans l'in-
„cendie de **1764**."

La tour de la bibliothéque n'était pas entièrement ronde; un mur quarré la fermait vers la cour, et sur le quel on avait pratiqué une de ses deux issues: l'autre était par une pièce obscure et voûtée vis-à-vis de la chambre à coucher des électeurs, dans le bâtiment d'Othon-Henri. Quelques marches conduisaient de cette pièce au rez-de-chausée de la tour: il a été très-fort, faisant partie des moyens de défense du château, et ses quatre fenêtres (1), par leur épaisseur, eussent aisément pu fournir au besoin, les embrasures d'une batterie. La porte du mur quarré de la tour, se trouvait sous l'arcade qui joignait son premier étage à la tour octogone de

---

(1) Un étranger qui était venu vers nous, après avoir visité cette partie de la ruine, nous proposa d'y rentrer pour la communication d'une idée qu'elle lui inspirait; ce que nous fimes, en l'accompagnant par la salle des chevaliers, jusque dans l'intérieur du rez-de-chaussée de la tour de la bibliothèque. Cette idée était d'en rétablir la voûte et le plancher, ainsi que les fenêtres, mais au lieu de carreaux de verre, d'y employer des transparens, et alors de former là, comme une salle de repos et de rafraichissemens à l'usage des voyageurs. L'idée nous parut d'abord singulière, mais nous n'y trouvâmes bientôt que de la nature, en apprenant que l'auteur était Mr. Ackermann de Londres, et dont le nom nous rappela qu'il tenait *magasin de transparens etc.*

Le débris de colonne du pied du mur parallèle à la salle des chevaliers dans la cour, aurait aussi beaucoup accommodé Mr. Ackermann, si on lui avait permis de l'enlever: le regardant comme un des meilleurs morceaux de la sculpture en ce genre, il en eut fait l'ornement de sa *réunion d'objets d'art* à Londres.

Louis V.: immédiatement à sa droite, était une petite construction ronde pour l'escalier de cet étage, d'où un second escalier arrivait à ceux de haut, par une tour octogone.

Fréderic, en élevant un local pour la bibliothèque palatine, la plus importante de ces tems, l'avait éclairé selon sa destination. La lumière y entrait par neuf grandes fenêtres dans chaque étage, sans comprendre la face horizontale qui interrompait le cercle de la tour, et en partie couverte par la tour octogone de l'escalier supérieur. L'incendie a détruit tous ces étages qui, au reste, n'avaient pas long-tems retenu leur noble dépôt: il avait été donné par les électeurs suivans à l'université de Heidelberg, et réuni à sa bibliothèque dans l'église du St.-Esprit. Elle y remplissait le chœur rendu depuis au culte catholique. Mais ses déplacemens ne devaient point se borner là. Après la prise de Heidelberg par les Impériaux et les Bavarois sous le général Tilly, dans la seconde année de la guerre de trente ans, en 1622, Maximilien Duc de Bavière, donna cette bibliothèque au Pape, et la fit transporter à Rome. Elle y est encore, et distribuée au Vatican en plusieurs chambres, avec dénomination de *Bibliotheca palatina.* De nos jours, quarante-deux manuscrits en furent enlevés par Buonaparte pour la bibliothèque de Paris: mais en 1815, lors de la restitution de tous les objets appartenant aux puissances alliées, l'université réclama et a obtenu la remise de ces quarante-deux manuscrits. Encouragé par le succès, le même professeur qui avait si bien réussi en France, fut aussi député à Rome. Le pape l'y accueillit selon son honorable mission, mais répondit que la bibliothèque n'était point sa propriété; que cependant afin de prouver au professeur et son estime et ses bonnes dispositions pour le corps qui l'envoyait, il prendrait sur lui d'accorder le départ des manuscrits allemands: et en effet, ils font aujourd'hui, avec ceux de Paris, un total de près de mille pièces de cette sorte que l'université a recouvrées dans un espace de peu de mois. Mais ce nombre est loin d'égaler celui de ses anciennes richesses (1) littéraires en ce genre.

---

(1) La plupart des électeurs palatins avaient travaillé à l'accroissement de cette bibliothèque. Quelques-uns ont poussé le zèle sur ce point, jusqu'à envoyer des gens en Afrique et en Asie, pour se procurer à tout prix, les ouvrages qui seraient à avoir dans ces contrées lointaines.

Les manuscrits grecs, nom compris le lot des autres langues, y montaient seuls à plusieurs milliers. A la vérité, beaucoup de ces manuscrits n'existent plus nulle part. Dans les premiers momens du désordre après le siége, la cavalerie ennemie, manque de paille, fit servir la bibliothèque du St.-Esprit à la litière des chevaux. Ainsi toute perdue que soit cette rare collection (2) pour l'université de Heidelberg, on doit s'applaudir encore de l'évènement qui l'en a privé, parcequ'il l'a peut-être sauvée d'une perte entière.

„H. *Les bâtimens du château* dits: *les nouveaux bâtimens* „*de Fréderic II.* Élevés par ce prince sur les fondemens de „l'ancienne chapelle de Jetta. Disposés d'abord pour le local „de la bibliothèque, mais bientôt devenus celui de la chambre „des comptes. Brûlés dans la guerre de 1689. Restaurés „par Charles-Philippe en 1716, et détruits dans l'incendie de „1764. Peu après cet évènement, on recouvrit par l'ordre de „Charles-Théodore, ceux de ces bâtimens qui font face vers „la cour; et c'est là que Mr. Graimberg, ce vigilant gardien „de la ruine, a, depuis 1811, fixé son atelier de dessin."

La partie de ces bâtimens laissés à eux-mêmes depuis l'incendie, est dans un état de délabrement complet. Elle se composait de quatre étages qui sont tous écroulés. On voit dans leur enceinte près du pignon à droite, des séparations de tablettes fortement imprimées par le feu sur la muraille: probablement elles y désignent encore la pièce principale; c'est celle où les archives auront été déposées. Il ne reste rien non plus de l'escalier de Charles-Philippe, pour y arriver sous sa mauvaise porte des lions. Cet escalier n'avait que la profondeur d'un couloir, qui bordait toute la grande salle du palais d'Othon-Henri, et dont l'emploi aura été de fournir au chauffement des poêles. L'intérieur du couloir est parsemé de têtes informes placées de distance en distance, comme supports. Une gloriette gothique et semblable à celle de la cour, couvrait le bâtiment du côté du jardin: elle a aussi beaucoup souffert.

---

(2) Nous en avons feuilleté plusieurs livres *in-folio* sur peau de vélin et très-anciens déjà, qui auront consumé presque la vie d'un homme, dans la peinture tant des vignettes supérieurement colorées, formant le titre de chaque page, que des arabesque dont toutes les lignes sont également ornées.

Les autres *nouvelles constructions* de Fréderic II. donnaient dans l'intérieur de la cour. Celle qui se fait remarquer par ses trois rangées de voûtes, était autrefois surmontée d'une arcade, avec une balustrade à jour et une seule colonne au centre. Les quatre galeries servait aux communications de la résidence: sous celle du rez-de-chaussée, était l'escalier pour le bâtiment d'Othon-Henri. L'électeur Fréderic II. créateur en partie du chef-d'œuvre de son neveu, avait bâti à dessein d'en renfermer l'escalier, la petite tour octogone qui fait le pendant de celle de Louis V, à l'autre extrémité de la façade. Tout ce coin de la cour est aussi gracieux que pittoresque. Quelques détails de sculpture qui s'y perdent à distance, ne le recommandaient pas moins à un examen particulier. L'entablement de l'arcade inférieure était décoré au milieu, d'une guirlande ou couronne de lauriers appliquée en forme de cercle à la muraille, et sur les côtés, de deux demi-cercles pareils. Un ruban nouait chacune de ces trois pièces par le bas. Dans celle au dessus de la grosse colonne, il portait sur ses oscillations, les lettres initiales du sculpteur D. C. V. et l'année 1549. Le vuide de la couronne avait reçu les deux écussons de la famille, avec leur cimier ordinaire du casque soutenant un lion, et l'écusson du globe qu'entourait le cordon de la toison d'or. Ce travail a assez d'analogie avec celui du monument entièrement semblable de la tourelle octogone de Louis V. pour être attribué à la même main, malgré la distance des tems. Il est vrai que tout l'emporte dans celui-ci: mais de l'année 1524, date du cartel du frère de Fréderic II. à l'année 1549, le talent du sculpteur avait eu vingt-cinq ans pour croître.

Les deux demi-cartels de l'arcade ont une commune origine avec la cheminée du bâtiment de Ruprecht. Celui de gauche contenait les armes du prince et les lettres P. C. F. sur le ruban qui unissait les branches de lauriers. Cette lettres signifiaient: Pfalzgraf Churfürst Friederich, ou *le comte palatin Fréderic.*

Les armoiries de l'électrice étaient représentées dans l'autre écusson. On y lisait les initiales D. G. K. Z. D. des mots Dorothea geborne Königin zu Dänemark; c'est-à-dire *Dorothée née princesse de Danemarck.*

La finesse de l'ouvrage excellait dans les nombreux objets des armoiries danoises. L'écusson en est comparable à un cadre rempli de belles vignettes.

La maison haute et étroite (1) qui termine l'arcade, était aussi comprise dans les *nouveaux bâtimens* de Fréderic II. Il a fallu une cause urgente pour l'isoler ainsi. Sa destination est inconnue; mais on peut la supposer avec quelque vraisemblance, par l'examen de sa construction et du lieu qu'elle occupe. Les murs en étaient extrêmement forts: chaque étage avait sa voûte et toutes les fenêtres ont eu des barreaux de fer. En bâtissant de la sorte, on n'a sans doute fait que proportionner les précautions, à l'importance de l'usage de l'édifice. Il est donc très-probable que des objets précieux, peut-être même le trésor du prince, auront été resserrés ici: ce qui expliquerait l'irrégularité de cet étrange bâtiment dans la cour, par le besoin de ne pas le mettre trop hors de vue.

On avait placé une horloge au milieu du frontispice et plus bas un cadran solaire. Ce frontispice qui n'était autre chose que le toit dont il suivait les lignes, se partageait en entablemens disposés par échelons de chaque côté, pour recevoir des sculptures. Les plus marquantes étaient des Amours montant des Dauphins qu'ils dirigeaient d'une main, en les frappant de l'autre avec une baguette, et plus haut des Sirènes appuyées sur les pieds. Il y avait autant de gesticulation de la part des petits cavaliers, que d'aplomb dans la position des Sirènes.

A l'exception de la longue voûte qui portait le bâtiment et dont suit l'article, toutes les autres étaient des voûtes d'arrête d'un dessin toujours différent et aussi élégant que varié dans ses losanges gothiques.

„I. *La porte* pour arriver sous la voûte d'un des bâtimens „dits les nouveaux bâtimens de Fréderic II. aux ruines *du „vieil arsenal et de la tour octogone.*

„J. *Le vieil arsenal* bâti en 1455 par l'électur Fréderic I. „Dévasté par les mines et privé de sa toiture dans la guerre „d'Orléans en 1689 et 1693. Réparé aux endroits les plus „urgens de ses murailles, sous l'électeur Charles-Philippe „après 1716: mais abandonné et se dégradant chaque jour „plus, depuis l'incendie de 1764."

---

(1) C'est cette maison où demeure Mr. le tonnelier de la cour, et où se trouve également notre *atelier de dessin.*

Rien ne reporte les idées vers une ancienne habitation, sur le terrain de cette partie du château: l'espèce de cour où ses débris enferment la tour octogone, y fait plutôt supposer une dépendance de cette fortification, dont ils auraient été les premiers murs de défense. Leur enceinte est aujourd'hui couverte d'arbres fruitiers.

„K. *La tour de la cloche* plus connue sous le nom de *la „tour octogone*, bâtie en **1525** par l'électeur Louis V. près „des restes de la chapelle de Jetta, et dans la forme d'une „tour ronde avec un toit pointu. Destinée par son frère et „successeur Fréderic II. à recevoir une cloche, et pour cela „haussée de **1545** à **1547** de ses deux étages octogones en„core existans, surmontés d'un troisième en charpente. Re„nouvelée par Fréderic IV. au mois d'Avril **1608**. Fortement „maltraitée dans plusieurs siéges de la guerre de trente ans, „et surtout aux années **1632**, **33** et **34**. Raccommodée et em„bellie par l'électeur Charles-Louis en **1655**. Non moins „abîmée dans la guerre d'Orléans, année **1689** et **1693**. Res„taurée de nouveau par Charles-Philippe et la première vi„sitée de la foudre en **1764**."

Cette tour est de loin comme de près, le plus bel ornement paysagique du château de Heidelberg: elle conserve encore cinq, des six étages dont s'était successivement accrue sa hauteur, et dans les quels on n'allait des uns aux autres, que par une tourelle attachée au bâtiment. Un de ses étages avec sa voûte et ses ouvertures gothiques, offrait quelque chose de religieux: il n'y aura manqué que des peintures sur verre dans les fenêtres, pour le transformer en un petit oratoire. Par la suite, l'électeur Fréderic IV. réparant la tour, avait substitué des pierres au bois de son étage supérieur. Au lieu de faire rétablir cet étage après les destructions de la guerre de trente ans, l'électeur Charles-Louis le remplaça par un toit qui prenait diverses formes dans son élévation. Il était entr'autres interrompu vers la moitié, par une galerie octogone de seize arcades; et on l'avait couronné d'une grosse boule qui posait aussi au milieu d'une galerie, mais ronde, et entourée d'une plate-forme pareille à sa surface.

„L. *La chapelle du château* consacrée à St. Udalrich, au-„trement *le palais de Fréderic IV.* Entreprise par ce prince „en 1601, sur l'emplacement de la vieille chapelle qu'il dé-„molit à cet effet, et finie l'année 1607. Endommagée dans „sa partie habitable, lors de la guerre d'Orléans en 1689. „Reparée sous Charles Philippe, année 1716, mais détruite „par le feu de 1764, au point de n'avoir retenu aucune trace „de ses appartemens. Sur les pressantes instances de sa „femme Elisabeth, princesse très-pieuse, l'électeur Charles-„Théodore, pour la préservation de la chapelle dont une ar-„cade de voûte avait été enfoncée dans l'incendie, fit re-„construire sa toiture. La chapelle fut aussi remise sur pied „et en usage jusqu'à l'année 1803 qu'elle a cessé de servir, „et qu'elle est, par suite de dépouillemens graduels, arrivée „à son présent état de nudité."

L'élévation de la chapelle, celle de ses frontispices, leur force, et jusqu'au cahotement de sa façade sous la masse de parties saillantes dont elle est hérissée, lui impriment un air de grandiose, où l'on reconnaîtra toujours l'habitation de quelque puissant de la terre: mais l'aspect n'en est point exempt de fatigue, quoique son architecture soit la même que l'architecture si agréable du bâtiment d'Othon-Henri. L'un et l'autre palais ont trois étages; ils étaient les deux couronnés de frontispices, et leurs façades se couvrent alternativement d'une statue, d'une fenêtre et d'un pilastre: ainsi ce sont des composés de pièces pareilles; mais l'effet a été rendu bien différent par la forme et par l'emploi de ces pièces. Autant il y a de tranquillité sur le bâtiment d'Othon-Henri, autant la chapelle en est dépourvue. L'œil essaye de s'y fixer, et tombe par-tout sur des sculptures. Il ne rencontre point à le délasser, ces vuides si nécessaires pour donner leur valeur aux arts de la vue, et dont la conservation, dans la salle des chevaliers, isole en quelque sorte ses nombreux détails, pour les livrer sans peine à un examen partiel. Le rapprochement des frises serait même impossible entre les deux constructions; celles de la chapelle ne sont qu'une suite d'entablemens: ce qui y occasionne l'absence de toute ligne droite, et la prive par conséquent du principal moyen de repos. Cependant ses pilastres ont beaucoup d'originalité sous cette multiplicité d'ornemens: mais les fenêtres eussent été plus

décorées par plus de simplicité. On a moins prodigué les moulures sur leurs entablemens et sur leurs frontispices; et ces objets auraient leur juste mesure, s'ils ne semblaient plier sous les énormes têtes qui les dominent, et d'autant plus inutilement, qu'elles sont également grossières d'invention et d'exécution. Les piédestaux des statues n'appartiennent guères à un meilleur genre: ils sont massifs et d'une projection démesurée. Les niches qui s'élèvent derrière ces pesantes machines, en seraient le correctif, si dans les choses de tact et de sentiment, le mauvais devait être compensé par le bon: elles sont très-sveltes, et leur place eut aussi bien été sur la façade de la salle des chevaliers, qu'au bâtiment de Fréderic IV.

Cet éloge ne conviendrait pas dans son entier aux statues qu'elles renfermaient. Néanmoins il y a de la nature et une assez bonne entente de pose dans la plupart. Quelques-unes même faisaient parler leur personnage. C'est ainsi qu'au second étage à gauche, sur la statue de Ruprecht prince adonné aux sciences, la sérénité du visage et d'autres accessoires de bonté contrastent avec la hauteur et l'attitude menaçante de l'électeur ami de la guerre, dont la statue est la plus proche de celle du fondateur de l'université de Heidelberg, au même rang. Les draperies n'étaient en général trop maltraitées dans aucune; mais ce qui jette un intérêt réel sur ces figures, et en fait de véritables monumens, c'est la fidélité de ressemblance, et celle des costumes et des armures adaptés sur chacun de ces princes, au siècle de leur existence. Une partie a gouverné au château de Heidelberg, et tous ont été aïeux ou membres de la maison de Bavière, aujourd'hui régnante à Munic. Ils habitent maintenant la façade dans l'ordre suivant, en commençant par le pilastre de gauche. Les lettres et les chiffres des piédestaux y indiquent le nom, avec l'année de la mort du prince.

Sur les frontispices:

1. Charlemagne, au quel la maison palatine est alliée par les femmes. DCCCXIV.
2. Othon de Wittelsbach. MCLXXXIII.
3. Louis. MCCXIII.
4. Rodolphe. MCCCXIX.

Sur le premier rang au dessous des frontispices:

1. Louis l'empereur. MCCCXLVII.
2. Ruprecht ou Robert, roi des Romains. MCCCCX.
3. Othon, roi de Hongrie. Cette statue a beaucoup d'énergie sur la figure et dans le maintien. MCCCXII.
4. Christophe, roi de Dancmarck. MDXXXIX.

Au second rang:

1. Ruprecht *l'Ancien*, le créateur de l'université de Heidelberg. MCCCXC.
2. Fréderic *le Victorieux*, représenté la main sur la garde de son épée, parcequ'il l'eut toujours hors du fourreau, et surnommé le Victorieux à cause du bonheur constant de ses armes. MCCCCLXXVI.
3. Fréderic II. Cette statue a été brisée dans l'année 1633, par une bombe des troupes suédoises sous les ordres du comte de Birkenfeld. Elles assiégeaient alors pour l'électeur palatin et leur allié, Fréderic V. le château de Heidelberg défendu par les Impériaux. MDLVI.
4. Othon-Henri qui, conjointement avec son oncle Fréderic II., a élevé un des plus beaux monumens à la gloire de l'architecture et de la sculpture. Sa statue est sans contredit la plus mauvaise de tout le bâtiment. Cependant ce prince avait d'autres titres que son chef-d'œuvre, à y être le mieux traité par l'art. Il les cultivait lui-même avec succès. Il était bon géomètre et il dessinait aussi. On a même de lui une vue de Heidelberg et du château avant l'année 1550, et les notables changemens qu'il a éprouvés depuis; ce qui fait de cette pièce une antiquité très-curieuse. MDLIX.

Et enfin au rang de bas:

1. Fréderic *le Pieux*. MDLXXVI.
2. Louis. MDLXXXIII.
3. Jean-Casimir, l'auteur du premier *gros Tonneau* de Heidelberg dans l'année 1575, et dont la tête a été séparée du corps, par un éclat de la bombe qui a cassé la figure au dessus. MDXCII.

4. Fréderic IV. Le même qui a bâti la chapelle, et lui a fait porter les statues de la famille. MDCVII.

Des figures d'un autre genre s'élevaient sur la pointe des frontispices: elles faisaient toutes allusion, par des cornes d'abondance, des vases ou de pareils symboles, à la fertilité et au bonheur du pays. On avait encore placé une statue de la justice entre les frontispices, mais sur un socle beaucoup plus rapproché du toit.

L'entrée de la chapelle en était la partie la plus simple: elle n'occupait que la largeur d'une fenêtre. Son frontispice orné de têtes d'anges et d'autres sculptures, avait la forme d'une pierre tumulaire, avec une inscription en langue hébraïque et latine ainsi conçue:

„*Ceci est la porte de la maison du Seigneur; les justes* „*entreront par elle.*"

La même porte se trouvait aussi sous la dernière fenêtre du bâtiment à droite. L'inscription seule était différente; elle disait:

„*Fréderic, Comte palatin du Rhin et du St.-Empire ro-* „*main, Électeur et Duc de Bavière a fait construire ce pa-* „*lais, pour le culte divin et pour la commodité de sa demeure,* „*et l'a orné des effigies de ses pères dans l'année MDCVII.*"

Cette seconde porte menait par un corridor voûté, à une plus petite issue de la chapelle qui lui sert aujourd'hui d'entrée. La construction intérieure de la chapelle n'a rien souffert; mais c'est une faible consolation pour l'art, de ses autres pertes au château de Heidelberg. Elle était aussi dénuée de grandiose dans ses murs et dans ses arcades, que de goût dans sa décoration. Le maître autel renfermait autrefois un bon tableau du baptême de St.-Jean, par *Schoon jans:* il est présentement à Mannheim. Deux méchantes copies de *Rubens* qui garnissaient les bas autels, n'ont point bougé.

La destruction ne pouvait aller plus loin dans les étages au dessus de la chapelle; mais ils n'ont rien eu d'intéressant. Une seule porte y était ornée et mal ornée. C'est celle qui y arrivait des *nouveaux bâtimens* de Fréderic II.

Le corridor sous la voûte traversait la longueur de la chapelle, pour gagner l'autre façade sur le balcon du château. Cette façade serait la copie exacte de celle de la cour, si on l'eut aussi enrichie de statues; mais elles y sont remplacées par des pilastres. Les grosses têtes de lions qui font comme galerie sur

la file de ces pilastres, ne sont point sans mérite. On voit au dessous, de grands boucliers de forme à-peu-près semblable entre eux, mais très-variés dans leurs sculptures; elles présentent indistinctement des bustes de femmes, des masques de vieillards et aussi des têtes de lions, de boucs et de béliers. Toutes ces formes et toutes ces sculptures ne manquent point de composition, et sont dessinées largement, quoique dans le stile heurté et incorrect des *Coipell* et des *Vanloo.*

La sortie du corridor n'avait point d'inscription au dessus de la porte. Son frontispice était calqué sur les deux autres, et contenait les armoiries de l'électeur. Ce morceau est le plus agréable du bâtiment et peut servir à sa comparaison avec celui d'Othon-Henri. Toute la partie de la règle et du compas y est digne d'éloges: mais la vie ne se trace point avec la règle et le compas. Le lion dressé dans un des trois écussons serait à peine supportable, près du même objet sur le portail d'Othon-Henri; et le parallèle ne serait pas moins désavantageux aux rosettes, aux draperies, aux trophées, enfin à toutes les sculptures de la chapelle, vues à côté des mêmes détails de la salle des chevaliers. Cependant ces sculptures sont préférables aux trois quarts des ouvrages d'ornement du ciseau moderne. Le plus grand nombre brille par la coupe, et serait même bon à un degré suffisant, si le voisinage d'une perfection inimitable, en accoutumant trop au beau dans le bâtiment d'Othon-Henri, ne rendait exigeant pour tout ce qui est dans le cas d'être mieux. Quoiqu'il en soit, la construction de la chapelle fera toujours honneur à Fréderic IV. parceque ce bâtiment tire de lui-même les élémens de ses droits à être compté parmi les productions remarquables de l'architecture; et comme ces droits ne dépendent ni des lieux ni de la mode, il restera dans tous les tems un palais et une habitation qui ne pourrait s'ouvrir pour une demeure ordinaire.

„M *Le bâtiment de la tonnellerie, ou les débris du pa-*
„*lais de Fréderic V.* Commencé en partie sur le terrain
„de la vieille chapelle du château par Fréderic IV. entre les
„années 1601 et 1608, et achevé de 1610 à 1619 par son
„fils et successeur Fréderic V. Brûlé dans la guerre d'Or-
„léans en 1689, et depuis accommodé, sous l'électeur Char-
„les-Philippe, pour le magasin du tonnelier de la cour.“

Cette construction a perdu tout indice de splendeur ; mais elle ne paraît pas avoir été sans titre, pour s'asseoir vis-à-vis du palais d'Othon-Henri, malgré l'irrégulier placement de sa porte dans un des coins de l'édifice. L'entrée actuelle en a été prise sur cette ancienne ouverture, également ronde alors, et qui s'élevait entre quatre colonnes de même forme. Leur entablement composé de trois pièces, portait un travail de sculpture au centre, et à droite et à gauche de cet ornement, de grandes consoles en guise de supports. Le rez-de-chaussée n'avait que trois fenêtres partagées en autant de cadres. Celui du milieu dépassait les deux autres, et se terminait par un frontispice triangulaire soutenu de consoles en becs d'urne, et dont les bases posaient sur les deux plus petits côtés de la fenêtre. Chacun de ces côtés était débordé à l'extérieur par un pilastre surmonté d'une boule.

Les deux étages du bâtiment contenaient sept fenêtres pareilles, sans division en moitié, et mêlées alternativement de colonnes et de statues. Leurs frontispices s'arrondissaient en montant, pour se réunir au dessus du centre des fenêtres. Celles du premier étage étaient appuyées sur des consoles figurant la même moulure que les frontispices, mais en sens inverse. On y avait employé au second étage des consoles ordinaires.

Toutes les colonnes étaient rondes, et les niches des statues avaient beaucoup de rapport pour le genre et les proportions, avec celles de la salle des chevaliers. Les frontispices auront aussi été peu compliqués, n'ayant qu'une statue entre deux fenêtres et une fenêtre au dessus de la statue : leur ensemble présentait un quarré long sur le quel deux lignes partant de ses extrémités, s'inclinaient l'une vers l'autre sans brisure, jusqu'à l'entablement qui les arrêtait avant leur jonction. Cet entablement consistait lui-même en lignes droites, et finissait par un triangle.

Le pignon du bâtiment était tourné vers celui du bâtiment de Ruprecht. On aperçoit encore sur sa muraille une projection quarrée, avec une ceinture d'arcs gothiques sous son entablement. Elle a jadis porté un balcon environné d'une balustrade de pierre, pour l'agrément du premier étage du palais. Le dedans de cette projection faisait face à la belle fontaine des fondateurs du château de Heidelberg. On l'avait arrangé pour un cabinet de plaisance, et à cet effet, plafonné d'une voûte d'arrête très-gracieuse. Le bal-

con ne communiquait point avec l'arcade qui unissait l'édifice de Fréderic V. à l'habitation de Rodolphe, et déjà rapportée au chapitre des créations de ce prince; une porte menait exprès du nouveau bâtiment sur cette galerie.

Deux particularités ont distingué la construction de Fréderic V. des autres édifices de la résidence: elle était la seule qui eut un frontispice sur le pignon, comme sur la façade, et un grand escalier libre, c'est-à-dire qui ne tournât point, ou sans interruption d'allées et de couloirs. Une partie de l'escalier subsiste encore: il remplissait à droite dans le bâtiment, tout l'espace qui s'avance de sa façade de la cour, sur le pignon de la chapelle. Les deux étages de chambres au dessus de cette construction religieuse, avaient aussi leurs issues par le même escalier, signe unique d'une ancienne habitation dans le palais de Fréderic V.

Une seule pièce de sa décoration a aussi traversé les siècles: c'est le cachet de la famille sur le bâtiment, comme sur toutes les productions palatines au château de Heidelberg. A en croire ce cartel, la sculpture était passée de Fréderic IV. à Fréderic V. dans des mains plus fermes. Les armoiries en ont moins d'élégance et de poli de travail que l'ouvrage semblable au dessus de la porte du nord de la chapelle; mais on y reconnaît beaucoup de l'excellente époque de Fréderic II. Le lion s'élance avec une véritable force dans son écusson, et les bélettes qui se sont coulées sous les armoiries, ont bien l'air fin et quêteur de ces petits animaux.

„N. *Place des deux obélisques* qui ouvraient le chemin de „pied du château en ville."

„O. *Entrée de la grande cave du château*, et en même „tems, l'avenue principale pour le souterrain du gros ton„neau de Heidelberg."

On avait également cherché la solidité et la commodité dans la bâtisse de ces caves, privées par ailleurs de tout intérêt de distribution. Cependant le tems est encore assez proche, qu'aucune autre cave n'eut pu leur être comparée. Environ une douzaine de tonneaux avait été rassemblée là, dans l'espace d'un siècle et demi, la plupart très-décorés, et d'une capacité de vingt-mille à quatre-vingt-mille bouteilles. L'esprit d'innovation qui ne veut plus rien

d'ancien, a détruit ces vieux monumens. Un seul lui a échappé; mais il est curieux à la fois par son âge et par les coups de hache que les Français lui donnèrent pour hâter la sortie du vin, après la prise du château en 1689.

„P. *La porte du nord du château* qui passe sous la voûte „de l'église, et qui, déjà au tems le plus reculé, occupait la „même place près de la chapelle de Ruprecht, quand Fréderic „IV. ordonna de l'ôter, pour la rétablir plus en harmonie „avec la construction de la nouvelle chapelle."

„Q. *Les portes et avenues* qui, dans les ouvrages avancés „de la partie du nord, servaient aux communications du châ- „teau par le petit chemin de la forteresse, en traversant la „grande halle."

„R. *La galerie du château*, sous la quelle se trouve aussi „sa grande halle; bâtie en 1346 aux plus vieux jours de la „résidence palatine, en même tems que la chapelle de Ru- „precht I. ou *le Roux*. Renouvelée lors de la construction „de la chapelle actuelle de 1601 à 1607, par Fréderic IV. „qui l'embellit à chacun des coins extérieurs, d'une guérite „hexagone, enlevée l'une et l'autre sous l'électeur Charles- „Louis, pour y mettre les pavillons à quatre faces dont la ga- „lerie continue d'être dominée."

„S. *Le bâtiment de Charles-Louis*, construit par ce prince „dans la seconde moitié du dix-septième siècle, sur un reste „de la vieille chapelle du château, et ruiné par la guerre „d'Orléans en 1689."

L'électeur Charles-Louis, après avoir effacé les nombreuses suites de la guerre de trente ans au château de Heidelberg, voulut y marquer aussi son gouvernement, par d'autres actes que des réparations. La façade de la résidence vers la ville demeurait incomplète. A l'époque de la démolition de la chapelle de Ruprecht, on en avait laissé subsister un morceau flanqué d'une tour, et ce morceau était considérable: il s'étendait depuis la nouvelle chapelle, jusqu'à une grande construction, au dessus des fossés du château. Charles-Louis le fit abattre, et n'en réservant que le premier étage, lui substitua sur les mêmes murs, un bâtiment capable de figurer

entre les palais de Fréderic IV. et de Fréderic V. Sa hauteur était celle de la chapelle, mais ne renfermait que deux rangées de cinq fenêtres séparées par des pilastres. Seulement une statue remplaçait le pilastre du milieu. Toutes les fenêtres avaient un frontispice triangulaire, et s'entouraient par le bas d'un petit balcon. Le frontispice du bâtiment était la continuation de ceux de la chapelle.

Ce bel accroissement du château, en est aujourd'hui la partie la moins reconnaissable sous ses ruines: il ne faut plus guères y chercher que la fondation beaucoup plus ancienne qui l'avait reçu, et qui a mieux bravé les tems. Une de ses ouvertures gothiques montre la place de l'escalier du bâtiment moderne, dont l'intérieur est encore plus défiguré: il n'y transpire rien de sa brillante destination; mais quelques arcades qu'on y avait laissées de la première chapelle, sont toujours, par la bonté du ciment qui unit les pierres, d'une solidité à ne point finir. Les arcs d'arrête s'y pressaient tellement, qu'ils auront formé des espèces de rosettes avec leurs rayons.

„T. *Le bâtiment du gros tonneau* composé d'un fragment „de la vieille chapelle."

Ce fragment de la chapelle n'avait été ménagé, que pour devenir une très-belle esplanade bordée d'une galerie en pierre. Son élévation est encore la même qu'alors. On avait pratiqué entre les deux ceintures du bâtiment et donnant sur le rempart, une espèce de grotte, d'où jaillissait une fontaine en cascade, et dont le bassin était soutenu par deux lions debout. Cette fontaine, les fenêtres gothiques du bâtiment et sa balustrade ont été très-ornées: deux énormes têtes de lions survivent seules de cette richesse de sculpture.

Du même côté que la fontaine, il existe encore une large pierre tumulaire scellée dans la muraille, à hauteur du terrain. Selon l'inscription, elle a été mise là par l'Anglais *Fulko-Hounck*s, lieutenant-colonel au service de Suède dans la guerre de trente ans, et alors commandant du château de Heidelberg avec le colonel *Abel Moda* Cette pierre est dédiée à la mémoire de son fidèle compagnon d'armes et sergent-major *Abraham Meppel*, tombé en combattant vaillamment, le jour où les Autrichiens dans l'année 1635,

s'emparèrent de la ville et du château de Heidelberg. L'épitaphe qui relate ce fait, est copiée, ou plutôt calquée exactement dans les lignes suivantes :

S. M.
SISTE. PEDEM. QVI. HVC. VENIS.
FVLCO. HOUNCKSIUS. BRITANNVS.
TE. PRECATUR. INTVERI. LOCVM. VBI.
REPONITVR.
ACHATIS. SVI. ET. PRAEFECTI. VIGILVM.
ABRAHAMI. MEPPELII.
COR
FIDVM. MASCVLVM.
PVGNANDO.
OBIIT 3 IVNII 1635.
VINCENDO.
FAMAE.
IPSIVS. INVIDE.
VIRTVTI.
ABI.
ABRAHAMUS. MEPPELIUS. ANAGR.
PIUS. MALE. SVPERABAM.
MERAHAVSI. SVPPLEBAM.
EPIGR.
Pugnabam. PIVS. et SVPERABAM comin⁹ hoste.
Exactum tossis sed MALE ; quod cecidi
Sic. excandescens. HAVSIMERA, pocula mortis
Ast mage. SVPPLEBAM. mors mihi vita redit

P. P. Fulco. Hounckslⁱ⁹. legion. Pto. praefect⁹.

Cependant, on peut douter que la pierre, dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, soit sur son premier placement. Il y a peu d'années qu'en creusaut des trous d'arbres aux alentours, on est arrivé à un quarrè de bâtisse souterraine se rapportant aux dimensions de la pierre, et avec toutes les indications d'un ancien tombeau, et même quelques vestiges d'ossemens, Ce tombeau aura pu être découvert antérieurement, et par cela même, dépouillé des objets qui y étaient sans doute renfermés comme marque d'honneurs militaires, près des restes du sergent-major ; et plus tard, afin e ne

point laisser périr aussi le couvercle de la tombe, on l'aura fixé sur le mur le plus voisin.

„V. Place où avaient été réunies au commencement du dix-„septième siècle: 1. Sur le piédestal abrité d'une niche, le „long du mur, *une statue de Mercure* trouvée près de Hei-„delberg au village de Neuenheim. 2. Au dessous de la „statue de Mercure, *une pierre consacrée à ce Dieu*, dé-„terrée entre les villages de Rohrbach et Kircheim, à une lieue „de Heidelberg; et 3. *un autel de Jupiter* qui remplissait „le petit entablement du haut de la muraille.“

D'après les données historiques, cet autel quarré dans sa forme, aura été élevé à Jupiter par deux frères d'origine romaine, et sous le règne de l'empereur Marc-Aurele. Des sculptures de haut-relief en garnissaient trois côtés, et le quatrième portait les mots de l'ovation. Il avait été découvert sur la montagne du Heiligenberg (vis-à-vis du pont,) où son usage fut long-tems de servir de pied, au bénitier de l'église d'un monastère de Bénédictins qui florissait alors dans ces lieux agrestes. L'autel, ainsi que la pierre à Mercure font maintenant partie de la collection des antiquités de même sorte, au château de Mannheim. Quant à la statue de Mercure, probablement elle aura péri, dans quelqu'un des siéges du château de Heidelberg.

„U. *La fontaine du grand jet d'eau*, ouvrage de Fréderic „IV. en 1595.“

Cette fontaine était entourée d'un bassin octogone. La coquille qui saillissait du centre, n'avait que quatre côtés formés chacun de deux demi-cercles, que séparait une moulure étroite et à face aigue. L'eau y descendait par huit ouvertures d'une coquille ronde placée plus haut, et qui la recevait elle-même, en autant de filets, d'une boule posée sur un piédestal, au milieu de la coquille ronde. Sur cette boule, s'élevait une seconde fois le même piédestal et la même boule, mais plus petits, et d'où sortait la principale branche d'eau de la fontaine.

„X. *Place de la petite fontaine*, établie vers l'année 1767 „pour le service des habitués du château.“

„Y. *L'ancien puits de la forteresse*, recouvert d'un por-„tique, dont les colonnes ont été extraites, par l'ordre de

„l'électeur Louis V. des décombres du palais de Charlemagne „à Nieder-Ingelheim."

Ces colonnes sont le reste d'un nombre de cent colonnes pareilles de granit que Charlemagne avait tirées d'Italie, pour la construction de son palais à Ingelheim, près de Mayence. Les chapiteaux et les bases y ont été ajoutés du tems où l'électeur Louis V. les fit dresser au dessus du puits de la garnison: mais la gravure a conservé trois de leurs chapiteaux originaires qui étaient tous exécutés diversement, et d'un bon travail de branches et de feuillage.

„Z. *La tour de la grande porte, la tour du guet, la tour „du géant,* et aussi *la tour quarrée* finie par l'électeur Louis „V. en **1355**; sous l'électeur Fréderic II. décorée des ar„moiries de la famille disparues depuis, et d'autres sculptures „qu'on y voit encore. Ébranlée dans la seconde prise du châ„teau en **1693** par plusieurs explosions de mines; mais toujours „solide, et à cause de cela, revêtue sous Charles-Philippe de „son toit actuel."

Cette tour a été un simple objet de fortification, et d'un emploi journalier, ainsi que le prouve son nom de la *tour du guet,* et n'avait en conséquence rien de bien curieux, ni au dedans, ni au dehors. Néanmoins sa forme quarrée n'est point désagréable parmi les tours rondes de la ruine. Elle pouvait se diviser en haute tour et en basse tour: cette dernière projetait du fond des fossés, et récélait la fosse des lions du prince tout-à-fait par terre, et au-dessus, quelques prisons. On y descendait par une petite tour ronde creusée dans l'épaisseur du mur, qui tenait vers l'ouest, à la tour quarrée. Sa partie haute ne se composait que de corps de garde: le puits de leur escalier montait dans la tour et tout près de sa porte, sous la première arcade. On voit encore un peu plus loin pendre à la voûte, les pointes ferrées de la herse qu'on laissait tomber en cas de presse, pour retarder l'approche de l'ennemi. La face extérieure de la tour était protégée par un pont-levis. Les sculptures qui s'y appliquent de ce même côté, sont de plusieurs années postérieures à sa fondation, dont la date est inscrite sur la moulure au dessous du toit, dans les chiffres **1541**. Mais on croirait ces sculptures plus vieilles de dix siècles que la tour; et la surprise augmente, d'apprendre que ce lourd ornement appartient

au prince qui, après avoir perfectionné son goût naturel en Italie, par la fréquentation des premiers artistes et l'étude de leurs productions, a préparé d'une manière si brillante, dans le bâtiment de la *salle des chevaliers*, la gloire artistique de son successeur. La mechanceté du travail n'admet pas même le pittoresque, sur cette espèce de portique. Les deux guerriers qui le gardent, les lions pour les quels il a été fait et qui y soutenaient, selon la tradition, les armoiries électorales dans des écussons d'argent, les festons gothiques du frontispice et leurs accessoires, auraient tout-au-plus droit à cette espèce d'intérêt qui se rattache aux créations de la naissance de l'art, si on ne savait que celle-ci est de l'année **1555**, et ainsi de la même époque qu'un de ses chefs-d'oeuvre. Cependant les tailleurs de la pierre n'ont pas manqué de signer cet ouvrage de leurs initiales: on trouve les lettres

L . A . W .

et les chiffres **1556**, sur le piédestal du chevalier de gauche, et à droite les lettres D. M. Les mêmes outils auront aussi coupé précédemment les clefs de voûte de la tour, avec les consoles d'appui de ses arcs d'arrête. Sans s'élever beaucoup au dessus de l'ignorance des ouvriers, l'avant-dernière console à droite, n'est pourtant pas dénuée d'originalité: elle rend assez l'idée d'une jeune figure de négresse coiffée de pampre et de raisin.

„*a. Tour de communication* avec les souterrains de la tour „du guet."

La ruine de cette construction par la poudre, a rendu inabordable toute la partie basse de la tour quarrée. La tour elle-même a aussi considérablement souffert de ce côté par l'effort des mines: partie de l'angle de droite en est détachée, mais sans nuire à la solidité générale.

„*b. Le nouveau jeu de balle*, établi par l'électeur Charles „dans l'année **1683**, et fermé à cet effet de hautes murailles, „mais devenu présentement une pépinière de roses et le clos „des ruches du jardinier de la cour."

„*c. Le pont du château.*

„*d. Le grand fossé du château,* qui s'étend des deux côtés „du pont.“

„*e. L'avant-cour de la ménagerie des lions,* qu'on découvre „de dessus le pont à gauche, au pied de la tour quarrée, et „disposée en retranchemens dans la guerre de trente ans.“

„*f.* A la droite du pont dans les fossés, *la petite tour de „l'électeur Louis V.* Élevée par ce prince en 1540. Ruinée „après la seconde prise du château en 1693, et connue dans „le dix-huitième siècle sous le nom de *la tour jamais vuide.*“

„*g. La porte du milieu du château,* bâtie vraisemblable„ment par l'électeur Fréderic II. et encore dans le même état, „à quelques réparations près qui y ont été faites dans ces „derniers tems.“

Un pont-levis bordé de fossés défendait cette construction en dehors. Le petit pont de bois destiné à le remplacer, quand on dressait le pont-levis, se maintient toujours sur son ancienne place. Une projection gothique qui en était le pendant du côté opposé, garde de même au bâtiment quelqu'air d'antiquité.

„*h. Les murs du château,* renforcés d'un rang de pierres „de taille, tant par Louis V. que par son successeur Fréderic „II. Dévastés par la poudre dans la guerre d'Orléans, mais „bien avant dans la moitié du dix-huitième siècle, encore „garnis de leurs belles embrasures.“

„*i. Les petits fossés,* creusés à diverses places, en avant „du château pour sa défense, et comblés tous aujourd'hui, „à l'exception de ceux qui entouraient les portes extérieures.“

„*j. Premier retranchement,* pour couvrir la retraite du „jardin.“

Ce retranchement, le seul dont il reste un débris avec des créneaux, datait, ainsi que ceux qui suivent, de la guerre de trente ans, et tous ont été renversés, lors de la nouvelle distribution des jardins du château en 1804.“

„*k. Second retranchement,* pour protéger la retraite du „premier.“

„*l. La tour fendue*, distinguée ainsi d'un titre particulier, „à cause de la rare, ou plutôt à cause de l'unique beauté „de sa ruine. D'abord dite *la tour de Fréderic le Victo-* „*rieux* qui la fit bâtir entre les années 1450 et 1460 pour „accroître la force du château. Appelée dans les seizième „et dix-septième siècles, *la tour aux poudres* dont le ma- „gasin y avait été établi. Renouvelée et changée en 1610 „par l'électeur Fréderic IV. et enfin brisée par le feu d'une „mine, dans la guerre d'Orléans en 1689. Au dix-huitième „siècle, on la désignait aussi sous le nom de *la tour aux* „*choux*."

Les murailles de la tour fendue par-tout très-épaisses, n'avaient pas moins de vingt pieds de largeur vers l'est, qui en était le côté le plus exposé à l'ennemi. Elle renfermait trois rangs de batteries les unes au dessus des autres, et où se voyent encore quelques-uns des anneaux de fer fixés aux voûtes, pour la manœuvre des pièces de canon. Selon la manière de bâtir d'alors, son toit finissait en pointe; mais plus tard, il changea de forme et par un accident qui devait abîmer la colline du château. Le 11. Juin 1608, le feu éclata dans le comble de la tour: elle était devenue avec la succession des tems, le magasin à poudre de la forteresse; mais grâce à la promptitude des secours, on réussit, quoiqu'avec beaucoup de peine, à éteindre l'incendie, et le Jettenbuhl fut sauvé. Deux ans après, l'électeur Fréderic IV. fit réparer la tour et y ajouta un étage octogone avec une coupole. On trouve sur le cintre à demi-rongé d'une des portes de l'octogone les chiffres 16.... qui commençaient la date de cette restauration de la tour. Dans la guerre d'Orléans, elle a suivi le sort de la résidence et de la ville de Heidelberg. Si le génie dévastateur qui causa tant de mal à cette époque, n'eut atteint que la construction de Fréderic le Victorieux, on féliciterait le château de son malheur: il lui doit le plus beau morceau de sa ruine. Rien n'égale peut-être en pittoresque, ce rocher tombé de la tour au pied de la quelle il s'élève, et qui, malgré sa longue destruction, n'attendrait encore qu'une force capable de lui faire sentir une seconde fois le mouvement, pour reprendre sa place et rendre à la tour sa primitive rondeur. Les objets qu'il y a mis

à découvert par sa chute, et ceux qui l'environnent, ne prennent guères une moindre part au tableau. L'irrégularité des voûtes de la tour, leurs ouvertures caverneuses, l'obscurité si saillante de ces ouvertures sur un fond lumineux, la force des murailles, et leurs vieux restes d'embrasures; plus haut, au centre de l'octogone, le groupe de tilleuls dont la nature avance peu-à-peu la pyramide qui doit remplacer un jour l'ancienne toiture gothique de la tour; et à sa base, cette végétation d'un caractère si différent, qu'elle ne semble se presser autour d'elle, que pour en interdire l'abord par sa rudesse et la préserver ainsi de nouveaux outrages . . . Telle est cette peinture ébauchée par la désolation et finie par la main du tems.

La vue est aussi agréable que variée sur la tour fendue. D'un côté, elle domine toute la ruine, partie de la ville et la plaine du Rhin, et de l'autre, le jardin de la cour, avec la sortie du Necker d'entre les montagnes, pour s'emparer de son bruyant lit de rochers. De ce même côté de la tour, on remarque une table et plusieurs bancs: c'est le rustique orchestre d'une musique qui, en été, s'y réunit tous les mercredis depuis quatre heures jusqu'à huit du soir, et qui a coutume, ces après-midis là, de peupler le jardin d'une foule de promeneurs.

„*m.* Place où se trouve dans les fossés, vis-à-vis de la tour „fendue, *la fontaine dite, la fontaine inférieure des princes,* „*ou la fontaine de Charles-Théodore* qui la fit construire „en **1767.**“

Cette fontaine est remarquable par l'excellence de son eau, dont le courant n'est jamais ni diminué par les plus longues chaleurs, ni altéré dans sa pureté, par l'abondance des pluies. C'est cette même fontaine qui approvisionnait la cour de Mannheim, du tems de Charles-Théodore. On y a descendu une hideuse statue de dieu marin en pierre, dépendante jadis des ornemens d'une des grottes d'embellissement de Fréderic V., et qui, avec une déesse du même genre, maçonnée depuis sur un coin de muraille, ne donne pas une idée brillante de la manière dont avait été traitée la décoration de la partie hydraulique des jardins de ce prince. Une plaque a été mise au bas du triton, avec ces mots relatifs à

la fontaine; *saine par sa nature et rendu claire par les soins de Thomas Breyer.*

Le cintre de la porte de la fontaine présente les initiales de l'électeur Charles-Théodore, au dessous des quelles s'étendent les lignes suivantes: *Nourelle et très-salubre fontaine de Charles-Théodore, le père de la patrie, et désignée comme un nectar nouveau de santé, par la mère de la patrie, Elisabeth-Auguste.*

„*n. Retranchement,* pour soutenir la retraite de la grande „place d'armes."

„*o. La grande place d'armes*, ouvrage de l'électeur Louis „V. et déjà faite au moins dans l'année 1533. Employée „après l'embrasement de 1764, à une blanchisserie de linge, „jusqu'à sa réunion avec le jardin."

„*p. Le bâtiment de la volière*, construit par Fréderic V. „pour sa femme Elisabeth, fille de Jacques I., roi d'Angle-„terre, en 1615. Dégradé et abandonné par suite des guerres. „Transformé depuis en une serre de jardinage, et rasé pour „l'agrandissement du présent jardin du château."

„*q. La porte Elisabeth, ou l'entrée de la terrasse du châ-„teau,* autre production de la galanterie de Fréderic V. pour „la fille de Jacques I., ainsi que le montre l'inscription du „milieu du frontispice: *Fréderic V. à son épouse chérie Eli-„sabeth, dans l'année 1615.*" (1)

Ce gracieux arc et la porte du bâtiment décrit à la lettre M. auront été l'un des deux, le modèle de l'autre: mais la sculpture avait ajouté quelques ornemens de plus à la porte Elisabeth. Cet art y a maintenu sa superiorité du tems de Fréderic V. sur celui de Fréderic IV.: il reste encore assez de mérite dans les figures de la porte, pour regretter de les voir autant mutilées. Les quatre colonnes de la construction représentent des troncs de chêne sillonnés de lierres, et avec des touffes de feuillage pour chapiteaux. L'artiste les avait peuplés d'objets de la nature morte et de la nature animée, dispersés avec beaucoup d'intelligence le

---

(1) Voir, à cet égard, la page 4. et la note 4. de l'*Avis* du guide des voyageurs.

long des colonnes. C'est particulièrement sur la première de droite, qu'il s'est plu à répandre ces récréations champêtres de son ciseau, et toujours près des nœuds de l'arbre. Le plus bas sert d'abri à une fleur qui est, dans cette modeste place, à celle qui lui convient, parceque le but de sa création étant de rejouir la vue et l'odorat, elle doit croître à la portée de l'homme. Autour du second nœud, est entortillé un serpent, animal effectivement d'humeur peu grimpante. Un lézard et une grenouille qui n'ont guères plus de penchant à s'élever, font ménage ensemble au troisième nœud. Le quatrième est rempli par un écureuil que sa légèreté transporte en un instant, d'un bout de l'arbre à l'autre. Un bouquet de poires pend au nœud de dessus, et indique là que les fruits muris au haut des branches, ne sont pas en général les plus mauvais: et enfin une cicogne déploie déjà ses ailes sur le dernier nœud, pour faire voir qu'elle peut monter beaucoup plus encore.

Chaque année le tems adapte mieux ces colonnes sylvestres au caractère du monument. Dans l'état actuel de la porte Elisabeth ombragée de la plus brillante végétation, on chercherait en vain le quel, ou de l'art ou de la nature, met le plus à l'embellissement de cette construction délicieuse.

„*r. Nouveaux bâtimens,* qui renfermaient la porte Elisa-
„beth dans la guerre de trente ans. Ajoutés à la volière
„pour défendre l'approche du grand rempart, et détruits
„avec cette maison des oiseaux, ainsi qu'un mur qui longeait
„tout le chemin dans l'intérieur du dit rempart.“

„*s. Le grand rempart du château,* élevé par l'électeur
„Louis V. sur quatre et peut-être sur cinq rangs de voûtes
„qui se croisent dans l'intérieur du rempart.“

Ce colossal ouvrage est un empiétement du Jettenbuhl, sur la vallée qui s'étendait originairement jusqu'aux bâtimens de l'ouest du château. La date 1528, placée sur une de ses ouvertures dans les fossés, indique que le travail, à cette époque, était déjà parvenu du fond de la colline, plus loin que le niveau des fossés du château, et qu'on avait par conséquent terminé au moins deux étages de voûtes. Le plein du rempart était, selon la nature de ces ou-

vrages, hérissée d'embrasures et de créneaux. Fréderic V. faisant disparaître tout ce militaire appareil, changea le rempart en un jardin, et substitua une belle balustrade à son parapet. Dans la guerre de trente ans, il fut rendu à son ancien service sous le nom de *la grande batterie;* mais la guerre d'Orléans le dépouilla de tout indice de ces deux usages. Heureusement pour le château de Heidelberg, toutes les tentatives, soit au dehors, soit dans les voûtes du rempart pour le renverser par la poudre, ont échoué contre sa solidité. On l'appela au dix-huitième siècle *le jardin des canons,* parceque les petites pièces de fer découvertes dans les fossés, avaient coutume de tirer sur cette hauteur aux jours de fêtes et de réjouissances publiques, et y étaient en outre gardées dans un bâtiment dit pour cela *le petit arsenal.*

„*t.* *Le petit arsenal* détruit pour l'arrangement du jardin."

„*v.* *Le bâtiment anglais,* entrepris en 1612 par Fréderic V. „en l'honneur de sa femme Elisabeth et fini en 1619; mais à „peine soixante ans plus tard, réduit par les flammes de la „guerre d'Orleans, à son présent état de ruines."

Ce bâtiment aura été ainsi nommé, ou à cause de son habitation par une princesse anglaise, ou peut-être, par la ressemblance de son architecture avec des constructions assez pareilles qui se rencontrent fréquemment en Angleterre. Sa situation était admirable, et à cet égard, la préférence lui appartient sur tous les autres édifices du château de Heidelberg. Les façades du bâtiment n'avaient aucun rapport extérieur ensemble: elles s'accordaient simplement dans le nombre des étages et dans leur élégance. Les étages vers la ville présentaient une suite de huit fenêtres rondes, séparées par des pilastres qui prenaient les deux étages, sans l'interruption de frises sur le bâtiment. Fréderic V. l'avait, comme la chapelle de son père, surmonté de frontispices dont les entablemens commençaient aussi par des volutes, mais recourbées contrairement à celles de la chapelle, dans leur partie supérieure (1).

---

(1) On peut consulter sur ce bâtiment, une vieille estampe du graveur Ulrich Kraus qui représente le château de Heidelberg avant sa destruction du côté de la ville, et publiée dans la *collection des contours de la Ruine.*

Ces volutes soutenaient deux chevrons ou barres de triangle qui se rencontraient plus haut sous un piédestal, au quel on avait fait porter, pour couronnement du frontispice, une piramide quarrée au lieu de statue. La même piramide s'élevait à droite et à gauche sur le point des volutes d'où partaient les deux côtés du triangle.

L'autre façade se divisait aussi en deux rangées de fenêtres; mais sans mélange de pilastres dont la place avait été employée à multiplier davantage les jours sur la façade. Elle avait douze fenêtres quarrées, sans pilastres dans les vuides, et garnies d'un entablement. Une simple plate-bande et presque sans projectiou sur la muraille, dessinait une espèce de frise entre les deux étages: celle qui bordait les fenêtres du plein-pied du palais, avait beaucoup plus de moulures et aussi de relief.

La muraille où s'appuye le bâtiment et que coupait la frise inférieure, a précédé la construction de Fréderic V. Elle faisait partie du grand rempart dont elle renfermait plusieurs allées, dans ses vastes et ténébreuses carrières.

La demeure de la princesse Elisabeth a perdu jusqu'aux vestiges de sa distribution et de sa décoration: mais il est vraisemblable que ce dernier article y aura été peu prodigué; et certain par ce qui reste, qu'il n'a rien à réclamer des regrets de l'art. Trois voûtes des fenêtres du jardin ont été ornées de sculptures où l'on voit l'intention de produire des rosettes, des fruits, etc.; mais sans succès. Ce travail, qui aussi bien est seulement de stuc, ne doit point être attribué aux mains quelquefois occupées plus heureusement ailleurs par Fréderic V.

„*u. Retranchement,* pour couvrir la retraite du grand rem-
„part vers la grosse tour.“

„*x. La grosse tour* bâtie par l'électeur Louis V. Finie
„en 1533, et ruinée par les Français, malgré sa force ex-
„cessive et ses vingt-deux pieds d'épaisseur de murailles,
„le 16. Février 1689 dans la guerre d'Orléans.“

S'il fallait en croire quelques rapports, mais sans doute exagérés, la grosse tour du château de Heidelberg aurait été, après celle de *Bourges* en France, la plus haute tour de l'Europe. Elle avait la même destination que la tour de Fréderic I. Ses batteries défendaient vers la plaine le château soutenu par l'autre tour, du côté des

montagnes. On y avait aussi pratiqué les entrées aux communications souterraines et si curieuses du grand rempart. Là, était également cette salle à manger que Fréderic V. fit exhausser, d'une manière non moins hardie qu'ingénieuse, par l'architecte Pierre Charles de Nuremberg. La tour fut baissée pour cela jusqu'à la ceinture, et devint dans sa partie originairement ronde au dessus de cette ceinture, un dodécagone dont plusieurs faces subsistent encore. Le toit ne bougea point pendant l'opération: la colonne où il posait disparut de même sans lui causer de dommage; et la salle rendue ainsi plus spacieuse et plus commode, fut voûtée et accrue d'une hauteur de trente-trois pieds. Par la suite, l'électeur Charles y établit le théâtre de la cour. Un écho singulier a dû se rencontrer dans cette salle. La personne parlant proche du mur et à voix assez basse pour ne pas être entendue de son voisin, était comprise distinctement au bord opposé de la salle, et à une distance de près de cent pieds dont se composait le diamètre de sa circonférence.

Fréderic, à dessein de perpétuer les souvenirs de la tour, ordonna d'y tailler deux niches, pour recevoir les statues de ses deux fondateurs. Le sort qui accompagna leurs vies, s'est attaché aux statues. On reconnaîtra Louis V. à sa longue barbe et à la toque électorale qui lui couvre la tête. Ce prince que des qualités royales tinrent constamment exposé aux regards, comme un pacificateur dans les tems si difficiles de la réformation, reste toujours dans la même évidence. Le lierre dont il forme aujourd'hui sa cour, s'empresse autour de lui, mais ne franchit pas la distance qui doit séparer le sujet du souverain. Fréderic V. au contraire, par son imprévoyance, se livra à une fortune adverse qui le tint errant et fugitif, qui l'obligea de se cacher et le fit en quelque sorte oublier avant sa mort. La même fatalité semble poursuivre sa statue. Le lierre serait pour elle ce que fut la fortune au malheureux roi de Bohème (1), et ses rameaux qui

(1) Les Bohémiens, après avoir déposé leur roi Ferdinand d'Autriche, offrirent sa couronne à l'électeur de Saxe, ensuite à Charles-Emanuel de Savoie, puis au roi de Danemarck Christiern IV., et enfin à Fréderic V. qui eut l'imprudence de l'accepter. De cette démarche, sortirent les longues infortunes de ce prince.

se jouent de l'image, comme autrefois le sort se joua du prince dont elle retrace les traits, l'auraient aussi cachée depuis longtems, si on n'avait le soin, chaque année, d'écarter leur indiscrète végétation, de la statue de Fréderic V.

Une plaque de pierre arrondie dans son frontispice, remplissait l'espace entre les deux électeurs. On y a gravé l'histoire du bâtiment en ces termes:

„*Louis comte palatin du Rhin, électeur et duc de Bavière,* „*a élevé cette tour et l'a achevée dans l'année MDXXXIII. Fré-* „*deric V comte palatin du Rhin, électeur, vicaire du saint em-* „*pire romain et duc de Bavière, l'a baissée jusqu'à la ceinture,* „*l'a ensuite rétablie, l'a divisée en voûtes, a ajouté trente-trois* „*pieds à la hauteur de sa salle à manger, après avoir enlevé* „*la colonne qui soutenait le toit, sans le déranger ni l'endom-* „*mager; et tous ces travaux ont été terminés dans l'année* „*MDCXIX.*"

Le voisinage de la tour a communiqué sa vigueur aux plantes de lierre qui menacent de l'escalader: chacune de ces plantes atteindra bientôt la grosseur d'un jeune tronc d'arbre. On a créé un petit jardin sur l'épaisseur des murs de la tour, et duquel on a la ville entière au-dessous de soi, la vallée du Rhin avec Mannheim, Schwezingen et quantité d'autres lieux.

„*y. Reste des ouvrages avancés,* construits par l'électeur „Charles, au pied du grand rempart et de la grosse tour."

„*z. Pierre sculptée* et de la forme d'un monument funèbre, „portant l'inscription suivante;

„*Le 22. Janvier MDCLXXXI, du château sur ce lieu,* „*un boulet de canon parti de la pièce de l'électeur Char-* „*les, a, contre toute attente, frappé un autre boulet.*"

Le petit-fils de la princesse Elisabeth, l'électeur Charles, s'occupait beaucoup de simulacres de guerre aux quels il prenait part lui-même, comme en pointant cette fois une pièce de canon; aussi n'a-t-on pas été satisfait de raconter ici, son coup de hazard à l'imagination; il a été en outre dépeint pour les yeux. On voit au bas de l'inscription: les deux boulets représentés dans l'état où les avait mis leur rencontre fortuite, en sortant de la même

batterie pour aller au même but. Mais la place actuelle de la pierre n'est point celle de l'évènement: probablement, il se sera passé dans l'environ où se trouve aujourd'hui l'auberge du jardin du château, et d'où les canoniers de la bourgeoisie auront par la suite, enlevé la pierre dressée à sa mémoire, pour la rapprocher de leur arsenal.

„1. *La rondelle,* autrefols une demi-tour de la dépendance „du rempart, avec des escaliers de communication dans ses „voûtes, bâtie au même tems sous l'électeur Louis V. et dé„truite par les Français en 1693."

Cette partie du château présente le point de vue le plus avantageux d'un objet champêtre qui tient, dans le paysage de la ruine, le même rang que le tour octogone, sur le paysage de ses antiques constructions. Cet objet champêtre est un hameau à la gauche de la tour, et qui, cachant ses habitations dans la forêt, pour ne laisser apercevoir que leurs rustiques toitures, eut orné une composition de Claude-Lorrain: il donne même le droit de croire sur cette place, que la montagne qui s'est interrompue un moment pour le recevoir, après l'avoir embelli de tous les agrémens, voulait de même lui être utile, et qu'à cet effet, en recommençant à descendre, elle a adouci sa pente pour la rendre propre à la culture, et fournir aux besoins des cabanes qui déjà lui devaient leur asile. La vallée qu'elle a étendue, dans cette intention le long du hameau, rappelle aussi, comme la salle des chevaliers du bâtiment de Ruprecht, une action de l'auteur du *repas sans pain.* Cette vallée fut souvent visitée du frère de Louis IV.; mais ce n'était plus alors ce Fréderic le Victorieux, inaccessible aux allarmes comme aux revers: c'était Fréderic vaincu, désarmé et soumis. La bataille de Seckenheim avait décidé de la supériorité des armes de ce prince. Fréderic engagé solemnellement à ne jamais contracter d'engagement de mariage, pour garder les droits de son neveu intacts, prit cependant, après cette victoire, les liens que l'amour lui offrait par les mains d'une jeune fille de sa cour. Son nom était *Clara Dettin*, native d'Augsbourg, de parens obscurs, mais qui méritait, s'il est assez pour cela de la beauté et de la sagesse, qu'un héros descendit jusqu'à elle, et lui remit les plus chers intérêts de son bonheur, avec l'espoir de se survivre dans une postérité digne de

lui. Clara possédait effectivement tout ce qu'il fallait pour captiver un cœur tel que le cœur de Fréderic: les charmes de sa voix paraissent surtout avoir eu beaucoup d'influence sur ce prince. On sait de plusieurs sources que Fréderic l'appelait familièrement sa *chanteuse chérie.* Au reste, elle ne fut point affectionnée de lui seul; tout son âge l'aima. Les poètes l'ont célébrée à l'envi. Ce fut entre les historiens, à qui parlerait des agrémens de sa personne et de ceux de son esprit. Tous s'accordent à convenir qu'elle surpassa en beauté, en vertu et en *beau langage* les plus belles, les plus vertueuses, comme les *mieux disantes* de son tems. La prospérité la laissa la même, bonne, douce, affable, sensible, heureuse d'obliger; et Clara fut aimée dans la grandeur, autant qu' aux jours qui avaient précédé son élévation. Loin d'oublier ces jours, elle se plaisait à les rappeler. Le vallon du hameau de la montagne est le lieu qu'elle avait consacré à ces humbles souvenirs: il était devenu le jardin de Clara. C'est là qu'elle allait, nouvelle Esther, fuyant le faste de la cour, chercher dans la retraite et le silence, une image de sa simplicité première. Fréderic goûta tous les genres de félicité près d'elle. Il ne fut pas moins heureux père qu'heureux époux, avec cette femme de son choix. Leur postérité subsiste encore avec honneur dans la descendance des comtes de Löwenstein.

„2. *La maison des poules,* ou *la maison du plumage,* ainsi „nommée, parcequ'on y aura préparé les volailles destinées „au service de la table du prince.“

„3. *Reste d'un mur de l'ancienne maison des oiseaux,* „aujourd'hui couvert de lierres et de vignes sauvages.“

„4. *La porte extérieure du château,* construite par Fré- „deric II. en 1547. Renouvelée par Fréderic IV., et dont le „pont-levis a été changé, de même que dans les autres por- „tes à pont semblable, en un pont de pierre.“

„5. *Le corps de garde* de la porte extérieure du château, „devenu actuellement la demeure du garde du jardin, et où „était une des entrées dans les souterrains du grand rempart.“

„6. *Murs de la porte extérieure du château,* garnis de „pierre de taille par l'électeur Fréderic II. dans lannée 1547,

„dont les chiffres se trouvent sur une pierre peu éloignée du „pont. Ces murs n'ont perdu leurs créneaux que dans le dix-„huitième siècle.

„7. Place où existe depuis 1751 une *grande guérite de „pierre*, avec le chiffre de Charles-Théodore."

„8. *Ruine du vestibule et des escaliers* de bâtimens des-„tinés en partie pour des bains; construits sous Fréderic V. „entre les années 1614 et 1620, par l'architecte de la cour „*Salomon de Kaus*, mais demeurés imparfaits à cause des „guerres."

„9. *La fontaine des princes*, autrement la fontaine de „Charles-Philippe, son fondateur en 1738, et qui la fit renou-„veler trois ans après."

Cette fontaine dont l'eau s'échappe en un léger filet, mais d'une qualité délicieuse, par une tête de lion, est dénuée de tout ornement. Seulement au dehors, une tête de lion énorme en domine la porte, et sous laquelle on a gravé le chiffre de Charles-Philippe, avec l'année 1738. En descendant à la fontaine, on lit de plus, sur une plaque à droite, l'historique suivant de sa restauration dans l'année 1741 : *Sous la direction d'Alexandre Babiena, et par les soins et le travail de Henri Neeb, cette source a été réparée et a jailli plus pure.*

„10. Place autrefois occupée par *la maison de plaisance „des électeurs dans le magnifique jardin du château*, et où „se trouvait l'entrée du dit jardin créé sous Fréderic V. de „1614 à 1619, par les soins de Salomon de Kaus."

„11. *Ruines des arcades* qui menaient dans l'intérieur de „la petite grotte, ainsi qu'à des bassins et à des fontaines, „et entreprises à la même époqne et par le même architecte, „que la construction ci-dessus."

On arrive à ces arcades, en prenant après la fontaine de Charles-Philippe, le premier chemin à droite qui y conduit par quelques détours, dans la même direction. Toute la voûte des arcades est écroulée, et les cintres du fond, leurs seules restes aujourd'hui et devenus des espèces de niches, ont également beau-

coup souffert. Des colonnes rondes et entourées de cinq rangs de larmes cristallisées, séparaient ces arcades, sur les quelles régnait un long entablement renfermant des pilastres, en nombre pareil à celui des colonnes. La frise, au lieu de colonnes, avait reçu des pilastres quarrés d'une élévation moindre, et aussi avec des ceintures de cristallisation. Les dix cadres formés par ces pilastres, contenaient autant de sujets de la mythologie exécutés en bas-reliefs. La frise était surmontée du même entablement que les arcades; il portait une balustrade divisée aussi en dix parties: les colonnes qui indiquaient ces démarcations, servaient de piédestaux à de grands vases de fleurs. Ce bâtiment de cent-trente pieds de longueur, sur prés de quarante de hauteur, n'a pas même gardé un débris de ses nombreuses sculptures, propre à en fixer le mérite.

„**12.** *Le boulevard vis-à-vis du jardin,* renfermant des „chemins souterrains de communication et aboutissant par „des allées de traverse, aux tours du château.“

„**13.** *Boulevards de pierre* et avec des issues voûtées, nom-„més *la caponnière* aux XVII. et XVIII. siècles.“

„**14.** Sous cette place et dans le sens indiqué sur le plan, „descend du château *un souterrain* qui passe sous les voû-„tes du rempart Nr. **12.**, et du boulevard Nr. **13.**, et suit „la pente du Jettenbuhl.“

„**15.** *L'ouvrage avancé de la ménagerie,* bâti par l'électeur „Charles en **1683**, et détruit par la poudre en **1693.**“

„**16.** *Fortifications*, sur la pente du Jettenbuhl.“

„**17.** *Le dernier ouvrage avancé* de la partie du nord, élevé „en **1683** par l'électeur Charles, sur les débris du bâtiment „de l'ancien jeu de paume. Ruiné avec les fortifications „des environs, dans la guerre d'Orléans, et depuis le com-„mencement du XVIII. siècle, appelé *le trou aux renards.*“

„**18.** *Le corps de garde* de cet ouvrage avancé, communi-„quant par des allées voûtées, avec les fortifications ad-„jacentes.“

L'entrée de ce corps de garde où on ne pénètre plus, était dans la dernière cour, en descendant le chemin de pied du château à la ville. Les pilastres de la porte n'avaient point de chapiteaux, et soutenaient un entablement cintré dont le frontispice se composait d'un grand cartel des armoiries de l'électeur: ce cartel différait essentiellement des ornemens de même sorte, mis sur la plupart des bâtimens de la résidence. Les objets qui ont coutume d'y remplir trois écussons, sont ici rassemblés dans un seul, de forme ronde porté par un piédestal et appuyé sur une réunion d'instrumens de guerre. Le cartel est couronné du bonnet électoral, sur le quel un lion se repose des pattes de devant. Autour de l'écusson, on lit dans un ruban de l'ordre de la jarretière les mots: *Honi soit qui mal y pense;* depuis Fréderic V. ils appartenaient, par un don des rois d'Angleterre, à l'écusson palatin. La date du monument était indiquée sur le piédestal par l'année MDCLXXXIII: si on n'y voit point le globe de l'empire, c'est que la guerre de trente ans avait transporté ce vieux titre palatin, avec l'archi-chancellerie à la Bavière; mais la paix de Westphalie créa un nouvel électorat, en faveur de la maison palatine de Wittelsbach qui, après l'extinction de la branche de Bavière du même nom, recouvra tous les anciens droits des électeurs palatins. La sculpture de cet ouvrage est très-soignée sous le rapport du ciseau, mais ne va guères au-delà du médiocre pour le dessin.

„19. Lieu où fut jadis *la tour Charles,* bâtie par l'électeur „de ce nom en 1683, mais bientôt après, et la première de „tous les édifices du château de Heidelberg, détruite entière„ment par la poudre le 18. Janvier 1689.“

Il est permis ici de dire: *où fut la tour Charles;* car il ne reste pas même un coin de fondation, à en enseigner la place qui serait bientôt inconnue, sans les gravures où elle a été conservée. En descendant du jardin en ville, par un sentier qui longe la ruine, on rencontre, attenant au sentier, là où il tourne à gauche, une construction qui annoncerait elle-même une espèce de tour, par la forme singulière de ses murailles dont l'espace s'élargit, à mesure qu'elle avance vers la pente du terrain. Cette construction où il subsiste encore quelque chose des anciennes voûtes, ser-

vait aux communications avec les divers étages de la tour qui, au moyen de ces corridors, semblait s'isoler de la forteresse. Son noble emploi, dans cette position comme détachée en avant pour protéger le château, n'aura point ajouté un petit intérêt, à sa dignité naturelle. Considérée sous le rapport militaire, la tour Charles réunissait les deux avantages des tours de Fréderic le Victorieux et de Louis V. Ses cinq rangs de batteries dominaient également l'ouverture et la clôture du vallon de Heidelberg. Le toit de la tour était peu élevé, et coupé par une plateforme qu'entourait une riche balustrade. Au dessous de l'entablement, on avait mis une plaque, avec ces mots en grandes lettres d'or: *oppugna oppugnatores meos, MDCLXXXIIII. (attaque mes assaillans), 1684.*

„20. *Le petit rempart* du château, construit sous l'électeur „Fréderic IV. et crévassé par la poudre dans la guerre d'Or„léans."

„21. *Le chemin du château* en ville, après avoir quitté les „fortifications de la partie du nord."

Ce chemin est soutenu du côté de la montagne par une muraille, dont l'établissement et les réparations sont marquées sur des plaques de pierre, posées à distance dans sa longueur. La plus ancienne apprend que l'électeur Fréderic II. a construit cette muraille dans l'année 1552. On est surpris, en raison du peu d'importance de ces plaques, de trouver ici comme le sculpteur, dans les initiales D. C. V. le même artiste qui a orné d'un écusson de la famille si savamment travaillé, le dessus de l'arcade inférieure d'un des bâtimens de Fréderic II. dans la cour. Trois restaurations de la muraille y sont rapportées de la même manière: l'une par l'électeur Charles-Louis en 1651: la seconde, cent ans après sous Charles-Théodore, et la dernière, de l'électeur Charles-Fréderic de Bade en 1805, depuis la cession du pays à cette maison, par le traité de Lunéville.

„22. *Environ* où était *la grande chancellerie,* bâtie par l'élec„teur Fréderic I. sur le local de l'ancienne chancellerie brû„lée en 1462; où a depuis, aussi été un nouveau bâtiment „du gouvernement, commencé par l'électeur Louis VI. en

„1581, et fini en 1583: mais ensévéli sous ses décombres,
„au mois de Février 1689, dans la guerre d'Orléans."

„23. *Maisons avec leurs dépendances*, sur le terrain où
„s'élevait jadis l'hôtel des monnaies avec ses quatre tourelles,
„détruit aussi dans la même guerre."

„24. *La terrasse du jardin*, bâtie au tems de ses embel-
„lissemens, sous l'électeur Fréderic V."

Les arcades qui forment la muraille de cette terrasse, n'y ont été employées que comme moyen d'une plus grande résistance, contre le poids des terres qu'elles auraient à soutenir. Aucun lieu de la ruine et de son enclos ne présente une vue aussi étendue et plus entière du vallon de Heidelberg, que la terrasse du jardin. La chaîne étroite des habitations de la ville s'y déploie dans toute sa longueur. On a aussi là, les détours et les circuits les plus intéressans du cours du Necker: cette place fait surtout valoir l'élégance si pittoresque du pont qui joint les deux rives du fleuve. Les montagnes resserrées où il coule captif et grondant, remplacées subitement par les vastes plaines qui apaisent ses murmures en le rendant à la liberté, ont encore quelque chose de plus gracieux. C'est une suite de collines et de vallées charmantes dans leurs mouvemens, et d'un aspect également flatteur, soit qu'elles doivent à l'art une végétation féconde, soit que la nature les tapisse de forêts.

La ruine a de même l'avantage de s'offrir, de la terrasse du jardin, sous ses deux principales façades; et la manière admirable dont elle s'adosse aux montagnes qui la dominent, en complétant le tableau vers la gauche, fera naître, ou du moins rappelera la comparaison de ce riche assemblage d'objets, avec une composition de Claude Lorrain. (1)

La terrasse du château, et celle qui se glorifie de posséder ce magnifique paysage, font ensemble les deux extrémités du jar-

---

(1) La grande planche de notre entreprise des vues de Heidelberg qui a reçu cet éloge, est dessinée dans la même direction, que le paysage qu'on découvre de la terrasse du jardin, mais d'un point plus élevé, et qui nous a permis d'y amener cette terrasse elle-même, comme un des plans du tableau.

din. Les limites en sont par conséquent très-bornés; néanmoins il peut attacher long-tems par le nombre et la constante variété de ses points de vue. L'espace entre les deux terrasses n'existait pas plus que la terrasse moderne, avant l'électeur Fréderic V. Ce prince, en les créant l'un et l'autre, a accompli dans la partie de l'est de la résidence, ce qui avait été exécuté du côté opposé par l'électeur Louis V. quand il imagina la terrasse du château.

A l'exception d'un plateau de 150 à 200 pieds qui fournissait à Fréderic une petite surface unie, là où croissent maintenant des arbres ombrageant quelques tables, le reste n'était qu'une continuation de la descente de la montagne plus ou moins rapide, et hérissée de sinuosités. Fréderic commanda de remplir toutes ces profondeurs au niveau du plateau; d'énormes masses de rochers, des montagnes disparurent à cet effet; et de ces abîmes comblés, ainsi que de l'applanissement des hauteurs, est sorti le présent jardin de la ruine. Des terrasses furent pratiquées en une multitude d'endroits, et qui s'enveloppèrent de belles balustrades de pierre. Le même ornement s'étendit à toutes les murailles de la nouvelle création. Des grottes, des fontaines, des jets d'eau, des ruisseaux, en animèrent par-tout l'emplacement naguère si sauvage. On distribua le jardin en parterres, en allées, en bosquets. Des orangeries et des serres du plus grand luxe furent établies pour recevoir des arbres précieux. . . . Enfin on peut dire que Fréderic dans cet ouvrage, fit une seconde fois sortir la nature du néant. Malheureusement, on doit ajouter qu'elle exista à peine: en 1620 déjà, la guerre de trente ans interrompait les travaux qui demeuraient à finir, et ne tarda point à en ruiner les parties achevées.

Toute la bâtisse extérieure, c'est-à-dire celle des murs d'appui, est encore dans le même état; mais le tems a successivement enlevé les constructions qui couvraient le jardin de Fréderic V. La partie des eaux s'est également perdue; et petit-à-petit, les courans qui l'alimentaient, ont été utilisés ailleurs. De la végétation de ces tems, les arbres, sous les quels on a abrité des tables pour le service de l'auberge du jardin, sont l'unique survivance des plantations de Fréderic V.: ils appartenaient à des berceaux de charmille, dont ces brins, aujourd'hui des arbres de plus de deux cens ans, auront été épargnés dans la destruction des

berceaux. Des compartimens du même genre décoraient alors tout le quarré compris entre ces souvenirs vivans d'une des plus brillantes époques palatines, et le fossé vers la tour fendue. Depuis, on a fait de ce quarré, le jardin botanique de la ruine; mais il est employé simplement aux céréales et à quelques autres articles les plus ordinaires de la culture rurale, pour l'usage des jeunes gens de l'université.

La grotte, intitulée dans ces tems *la grande grotte*, est aussi le dernier reste des productions hydrauliques de Fréderic V. L'architecture du portail s'en maintient assez entière, mais la plupart des sculptures ont péri. Sa base était formée de quatre gros piliers quarrés, dont les deux de l'intérieur se distinguaient par une légère projection. Chacun de ces piliers contenait dix morceaux de pierre, sortant et rentrant tour-à-tour les uns sur les autres, et creusés au centre, en manière de niches arrondies où la pierre suivait la même irrégularité. Les piédestaux des deux piliers de la porte reposaient, celui de gauche sur un ours endormi, et le second sur un sanglier dans la même situation. Leurs chapiteaux portaient des cerfs couchés. Au lieu de ces bêtes fauves, on avait surmonté le troisième et le quatrième pilier d'obélisques du style des piliers, c'est-à-dire comptant aussi dans les fûts plusieurs pièces de saillie inégale. La voûte de la porte était traitée de la même façon, pour la disposition des neuf pierres pendantes dans la longueur qui la composaient: elles donnaient asile sur leur cintre, à un cerf et à un chevreuil séparés par un singe. Ces animaux remplissaient en outre deux ouvertures attenantes au cintre, et qui, avec les pilastres contre les quels s'appuyaient les cerfs couchés, faisaieut l'entablement de la construction. Des ouvertures avaient de même été laissées sur le frontispice. La plus grande récélait un lion. Dans la direction du lion, un bouc était debout au sommet de l'édifice. Il avait à ses côtés un singe et un renard, et plus bas, un tigre avec un loup, sur les chapiteaux de l'entablement. Le dedans de la grotte est réduit à la simple nudité des murs.

Non loin et à gauche de sa porte, il y avait un bassin dont la statue colossale du Rhin occupait le milieu, et qu'entretenaient dix branches d'eau partant du lit de cailloux sur le quel le Dieu était allongé. L'enfoncement du gazon à ce même endroit continue de

marquer le canal du bassin; et on voit également près de la muraille en face où ils ont été rejettés, des morceaux de la figure et son urne percer les broussailles, qui remplacent leur ancien entourage aquatique.

Le mur de la terrasse au dessus de la grotte, a aussi sauvé un débris des monumens de Fréderic V. Il faut le déterrer sous la végétation, dans l'angle du dit mur avec celui qui borde le chemin du pied de la montagne. Cette production aura été le couronnement des travaux du jardin: elle consistait en un seul arc d'une courbure presqu'insensible au centre, et soutenu par deux colonnes rondes, avec une frise sur la quelle pesait un grand entablement. La statue de l'électeur servait de frontispice à l'ouvrage. Elle s'élevait dans une hauteur de quinze pieds, sur un socle ayant de fortes consoles repliées pour supports, et pour complément du frontispice.

Les colonnes de la fondation n'étaient pas moins remarquables par le mauvais goût de leurs fûts entrecoupés cinq fois de larmes pétrifiées, que par des chapiteaux d'une exécution au contraire, qui les eut mis par-tout à leur place.

La plaque de l'entablement rendait dans quelques lignes d'inscription, les efforts qu'avaient coûté ces jardins confiés, comme toutes les entreprises de même sorte sous Fréderic V. à l'architecte de la cour, Salomon de Kaus. L'inscription s'exprimait ainsi:

„*Fréderic, roi de Bohème et comte palatin, en précipitant „les monts dans la profondeur des vallées, a transporté à Ver- „tumne ces lieux consacrés autrefois à Diane, les a ornés de „conduits d'eau, de viviers, de fontaines, de grottes, de „statues, de plantes, de fleurs et d'arbres d'une grandeur con- „sidérable, apportés par un artifice tout particulier, du jar- „din du faubourg au château. Il a achevé ce travail et l'a ar- „rêté ici dans l'année 1619.*“

La statue de l'électeur avait été placée de façon qu'elle dominât l'ensemble du jardin. Fréderic semblait s'y plaire à considérer les fruits et le succès de son désir de faire ce qui pouvait être agréable à la princesse Elisabeth. Il était revêtu du manteau électoral par-dessus son armure complète, et le chef découvert. La main droite de la statue se détachait du corps, et elle tenait dans la gauche une épée nue, et le globe de l'empire.

On avait amené une fontaine dans la niche de cet arc de triomphe, et où le Dieu de la mer lui-même n'avait point dédaigné de descendre: il était armé du trident. Un de ses pieds posait sur la base de la fontaine, et avec l'autre, il foulait la tête d'un dauphin, et en faisait jaillir une source abondante.

Le Wolfsbrun,

ou la fontaine du loup.

Les détails de la ruine ne vont pas plus loin que cette fontaine; mais une des issues du jardin qui touche ici au mur dont elle dépendait, sera une introduction à d'autres détails dignes d'en être la suite. Les escaliers de cette sortie du jardin, aboutissent au chemin d'un des environs les plus anciennement et les plus justement renommés de Heidelberg. Ce chemin, ouvrage de Mr. l'ex-directeur de la ville *Pfister*, et que nous avons déjà appelé ailleurs *l'hommage du goût au sentiment*, dirige vers le Wolfsbrun, par une galerie de tableaux ravissans. Celui qui se découvre de l'autre côté de la rivière à la moitié du chemin, et qui augmente de richesse, à mesure qu'il reste moins éloigné, a le double avantage de son mérite, et d'ajouter au mérite du paysage du Wolfsbrun. Sa composition pleine et si développée prépare au contraste le plus complet, avec la solitude du lieu qu'il précède, et qui donne plutôt à croire, dès qu'on se trouve au Wolfsbrun, que l'univers n'a point étendu ses bornes au-delà de ses collines silencieuses. Mais le vallon qui les unit, a perdu son plus bel ornement: il a vu tomber le tilleul centénaire dont les tems cachaient l'impénétrable et mystérieuse retraite de Jetta. Le voyageur cherchera dans sa dernière enceinte, la fontaine au dessus de la quelle s'élevait naguère l'arbre sacré qui assistait à la naissance des siècles. C'est là qu'il doit, sur la place où est né de la mort de Jetta dévorée par une louve, le nom de *Wolfsbrun* ou *de la fontaine du loup*, payer à son sort le tribut d'une réflexion fugitive, et un peu en avant de la fontaine, où fut le tilleul, gémir sur la barbarie qui a abandonné à la hache de la cupi-

dité (1), le temple que la végétation, en sa qualité de reine au Wolfsbrun, avait voulu consacrer par-là, à la mémoire de la fille du nord. Mais heureusement que la nature, afin de la rendre impérissable, ordonna dès le tems, qu'en souvenir du malheur de Jetta, une teinte de mélancolie douce demeurerait pour toujours attachée au vallon qui venait d'en être le témoin, et aurait même la faculté de se répandre sur tout ce qui l'aborderait.

Le Wolfsbrun était un des lieux de délassement favoris des princes palatins. L'électeur Fréderic II. (1544 à 1556) mit déjà son plaisir à l'orner de bosquets, de jets d'eau, de ruisseaux et de viviers (2), dont quelques-uns subsistent toujours, et nourrissent comme alors, nombre d'excellentes truites. Mais le vertige de la *modernisation*, non moins redoutable que la manie d'innover, parcequ'il s'empare également volontiers de l'ignorance et de la médiocrité, vient de dénaturer le Wolfsbrun. Il a substitué une misérable pagode à l'habitation des champs, qui avait suffi pendant des siècles, à la noble famille du château de Heidelberg. Le terrain parmi ces mutilations, n'est pas même demeuré l'ancien terrain. De vieilles terrasses et de vieux murs n'existent plus. La fontaine qui coulait près de la maison et qui faisait par sa forme, une des décorations les plus pittoresques du Wolfsbrun, a cessé de l'embellir. Elle s'est raccourcie dans les dérangemens

---

(1) Le tilleul du Wolfsbrun était un monument à plusieurs égards. L'histoire naturelle pouvait le réclamer comme tel, tant pour la grosseur unique du tronc de l'arbre, qu'à cause de la circonférence également étonnante de son feuillage. Il n'appartenait pas moins à l'histoire des choses curieuses, par une vétusté de plusieurs siècles dont sa vigueur ne souffrait rien encore: mais ce qui devait en faire un monument inviolable, c'était l'image vivante autour du tilleul, de tant de générations de princes, qui avaient usé de son ombre, en admirant déjà alors en lui, la beauté et la force de la végétation au Wolfsbrun. Ce précieux et antique souvenir a été jeté par terre sous le prétexte qu'il nuisait aux truites, en privant de soleil le même bassin que fournit la source de Jetta, et où sont effectivement gardées les plus belles; mais sa condamnation a aussi entraîné dans le tems, tous les arbres du Wolfsbrun qui comptaient plusieurs autres centenaires, outre le tilleul de la fontaine.

(2) Nous en avons donné une vue dans la collection de nos petits paysages de Heidelberg. Elle est tirée d'une gravure de *Merian*, du dix-septième siècle.

de terre exigés par les nouvelles bâtisses, au point de devenir digne de leur ridicule conception.

Véritablement, on eut pardonné dans l'ancien *Wolfsbrun*, à l'ami des jouissances pastorales qui, cédant aux idées du passé et aux impressions présentes, aurait animé la fraîcheur, la pureté de l'air, le murmure des eaux, le parfum des fleurs et l'éclat de la verdure, pour en faire les divinités permanentes de cette petite Thébaïde. Un cabaret a imposé silence à tout cela; et c'est ainsi que le bruit le plus ignoble répond seul maintenant aux échos d'un lieu, qui ne devait jamais parler qu'au cœur et à la pensée.

Le chemin pour en sortir, ramène jusqu'au moulin de l'entrée du Wolfsbrun. De là, il tombe, à travers le hameau de Schlierbach, sur la route de Stuttgard et presque vis-à-vis de l'abbaye de Neubourg, où l'établissement d'une station journalière de bateaux sur le Necker, permet de le passer à toute heure.

L'abbaye de Neubourg.

Le mérite d'une situation, toute opposée à la situation du Wolfsbrun, a acquis à l'*abbaye de Neubourg* une célébrité comparable à celle de cet ancien rendez-vous de plaisance de la cour palatine. Elle est assise sur un plateau détaché à mi-côté de la montagne, et commande tout le vallon de Heidelberg, avec le fleuve et les admirables collines qui enchaînent ses deux rives. (1) Les paysages sont nouveaux à chaque pas, dans le trajet de l'abbaye de Neubourg à Heidelberg, le long de la rivière.

„25. Ici commence proche d'un mur de jardin, *le sentier* „*pavé et très-roide* qui conduit, en tirant toujours vers la

---

(1) Un homme de goût, ami de la nature autant que des arts, et qui, pour en jouir à sa source, vient tous les ans de Mannheim, passer les beaux mois à Heidelberg, n'a point craint de nommer l'abbaye de Neubourg un *nouvel Hélicon:* il voulait même y voir les Muses cachées sous les neuf peupliers qui s'élèvent au pied du vallon, et le séparent du village de Ziegelhausen.

„droite, à la place du vieux château ruiné par le tonnerre, „sur la montagne du petit Geissberg, dans l'année 1537."

L'explosion qui détruisit cette première résidence des comtes palatins, en a même rendu l'emplacement méconnaissable. Ses formes sont défigurées de bouleversemens de terrains, sous l'effort de la poudre. La tour où en fut le magasin, occupait vraisemblablement l'endroit marqué aujourd'hui d'une cavité entre deux éminences, qui auront alors été réunies par des constructions. Le plateau supérieur présente un des plus vastes paysages, non seulement de Heidelberg, mais de la contrée, et certain par la richesse qui s'y joint à l'étendue, de ne point échapper au souvenir du voyageur.

Un mur de pierres sèches qui suit toute la pente de la montagne, est un reste des retranchemens des Suédois, dans la guerre de trente ans.

Le Kœnigstuhl.

En continuant le chemin par le quel on arrive, après avoir quitté le jardin de la ruine, au sentier du vieux château sur le Geissberg, la première ouverture du même côté conduit à la montagne du *Kœnigstuhl.* Cette montagne est la plus haute aux alentours de Heidelberg; elle jouit par conséquent d'une vue immense: mais cette recommandation n'y est point en faveur du paysage, dont les objets se rapetissent trop alors par l'éloignement. La promenade du Kœnigstuhl peut être faite de deux façons, soit en prenant un sentier, aussi pavé et roide, qualifié d'ouvrage des Romains, qu'on rencontre à peu de minutes de l'entrée dans la forêt à gauche, soit en gardant la route de voiture. Le sentier diminue beaucoup la distance du chemin, mais non sa difficulté.

Le Riesenstein.

Une promenade plus agréable, comme aussi moins fatigante, et qui mérite dans tous les cas d'être connue, est celle qui mène

par le même chemin, au rocher dit: *le Riesenstein* ou *la pierre du géant.* Cette pierre couchée dans sa longueur, s'est détachée seule de la masse de roche au bas de la quelle sa chute semble l'avoir déposée, et même après avoir attendu que des appuis eussent été préparés pour la recevoir. Une ouverture étroite ménagée par hazard entre la grosse pierre et une pierre plus petite qu'elle soutient, laisse échapper dans l'entre-deux des pierres, un coin du paysage de la ville avec le pont et les montagnes plus loin, d'un effet très-original. (1)

Le chemin qui gagne le Riesenstein, commence là, où on quitte la coupure de la montagne, pour tourner à gauche, et avancer le long d'une vallée profonde et plantée de châtaigners, qui borde alors la droite de la route. Un sentier descend dans la vallée, et passant près des immondices d'une carrière de pierre exploitée plus haut, devient bientôt un bon chemin qui va jusqu'en ville, et nouvellement construit pour faciliter la promenade à la *pierre du géant.*

Heidelberg se montre là sous son jour le plus favorable. On croirait du *Riesenstein* qu'il ne renferme que des maisons d'apparence: mais surtout le château et la colline du Jettenbuhl, y sont sur leur véritable lieu de triomphe. Aussi le paysage ne saurait-il en être trop recommandé. (2)

Du petit Geissberg.

Avant de se rendre au Riesenstein, on peut profiter de la même occasion pour connaître également, et par une voie plus aisée que le sentier Nro. 25., la vue sur le petit Geissberg. Elle n'est éloignée que de deux à trois cens pas, du point où la vallée de châtaigners arrête le chemin creusé dans la montagne. L'espèce de porte qu'on aperçoit sur un mur à droite, au déboucher du che-

---

(1) Cette vue fait partie de notre collection des petits paysages de Heidelberg.

(2) On en trouvera le dessin dans la même collection, et dans celle de nos lithographies au nombre des moyennes et des petites feuilles.

min, mène en quelques instans au plateau de l'ancienne résidence palatine.

De Neckersteinach.

La promenade du Wolfsbrun est aussi dans le cas de servir, comme celle du Riesenstein, d'acheminement vers une partie non moins intéressante des environs de Heidelberg. En prenant, au lieu d'aller à l'abbaye de Neubourg, la droite de la grande route où aboutit la sortie du vallon de Jetta, par le hameau de Schlierbach, on arrive en deux heures de marche, à la petite ville de Neckergemund, distante elle-même d'une demi-lieue, du bourg de Neckersteinach. La situation de ce bourg, et surtout son abord, après avoir traversé la rivière à Neckergemund, en font un endroit des plus pittoresques. Il est précédé de quatre vieux châteaux forts, dont les deux premiers, bien avancés dans leur ruine, pendaient sur le revers d'une montagne escarpée. On avait assis les autres sur deux éminences dépendantes de la même montagne, malgré leur aplatissement, mais tout-à-fait séparées de celles qui s'élèvent derrière les châteaux. C'est cette séparation des montagnes qui fait le charmant vallon de Neckersteinach: ses prairies doivent une fraîcheur perpétuelle au voisinage de la forêt, et aux courans d'eau qui les divisent en plusieurs sens, et se réunissent en avant du village, pour grossir la petite rivière de *Steinach,* une des plus anciennes, ou plutôt le ruisseau le plus anciennement cité, loin à la ronde. Déjà au huitième siècle, son nom paraît dans des fixations de limites. La famille éteinte à présent, qui avait son domicile au même lieu, remontait également aux tems reculés: il en subsiste des documens de l'année 1140. On doit supposer qu'un des quatre châteaux a été son manoir seigneurial, et que c'était celui qui penche sa ruine sur le village de Neckersteinach, dont le château aura amené plus tard l'établissement, par la protection qu'il accordait à cet alentour.

Les autres châteaux, quoique sans doute plus modernes, n'ont pas mieux percé les ténèbres du moyen âge: leur source est de même ignorée; mais ils auront été certainement bâtis dans l'intention d'ajouter à la puissance des maîtres du premier château, en

en gratiflant des vassaux, dès-lors engagés à les servir et à les défendre envers et contre tous. Un de ces vassaux a commencé la maison de *Landschaden*, mot qui veut dire *dommage du pays*. Elle a été désignée de ce nom (resté ensuite celui de la famille), parcequ'inattaquable dans ses forts de Neckersteinach, elle levait impunément des tributs sur le pays, pillait ou rançonnait les voyageurs et les marchands, et causait par-là le plus grand tort aux communes ainsi qu'au commerce. (1)

Il n'y a pas très-long-tems que cette famille de *Landschaden* a cessé d'exister. Un de ses châteaux continue d'être habitable, et dont la salle des chevaliers a gardé le ton et les formes antiques. Le bâtiment avait ses communications à l'extérieur, par des galeries voûtées en pierre et à colonnes semblables.

L'église du bourg est aussi très-ancienne: elle renferme quelques tombeaux d'une date qui commence pareillement à s'éloigner. Le retour de Neckersteinach à Heidelberg sur le Necker, offre un trajet des plus agréables, principalement quand le soleil prêt à disparaître, y joint le magnifique spectacle de sa descente sous l'horizon.

De la ville de Heidelberg.

La ville de Heidelberg aura exclusivement laissé à la nature, le soin de lui choisir son lot, dans la distribution du mérite dont chaque pays devait être plus ou moins pourvu; et en effet, sa position serrée entre un fleuve et des montagnes, lui interdisait de s'adresser à l'art, ne pouvant jamais espérer de jouer un rôle bien considérable, comme rassemblement de maisons. Mais la nature l'a abondamment payée de sa confiance; et le site le plus riant, le plus gracieux, une rivière pittoresque, des plaines et des montagnes à l'envi fécondes, des prairies, des ruisseaux, des collines et des vallées qui servent de prolongemens aux rues de Heidelberg, et en font une habitation de plaisance au milieu d'un immense jardin,

---

(1) Les châteaux de Neckersteinach auront très-probablement été compris dans la proscription, dont l'électeur palatin Fréderic I. dit: le *Victorieux*, avait frappé tous les établissemens de ce genre. (Voir la note I. page 20.)

lui attribueront constamment une première place, parmi les lieux les plus recherchés des étrangers de toutes les nations.

De l'église du St.-Esprit.

On a déjà vu que l'art, loin d'être ici jaloux de la préférence, s'était au contraire associé à la nature, et que s'emparant du chef-d'œuvre de ses créations autour de Heidelberg, il avait déployé les plus brillantes richesses sur le *Jettenbuhl.* Heidelberg peut par-conséquent se présenter avec une égale assurance aux amans de la nature, et aux connaisseurs comme aux amateurs des arts. Cependant, sous ce dernier rapport, il doit aussi de lui-même à son antiquité, quelques restes des vieilles façons si curieuses et toujours si agréables de bâtir d'autrefois. L'église sur le marché dite : *l'église du St.-Esprit,* serait même à cet égard un très-beau monument, si la séparation de la nef en deux parties, lors de la séparation de religion, n'avait rétréci cet édifice grand et spacieux dans son origine catholique, au dessous d'une chapelle de village dont les proportions ne seraient pas trop estropiées. Elle a été entreprise vers le commencement du quinzième siècle, par l'électeur palatin et roi des Romains Ruprecht, et finie par son fils l'électeur Louis III.

De la maison dite l'auberge du chevalier St.-Georges.

Vis-à-vis de l'église, une maison a survécu à la destruction entière de la ville de Heidelberg par les flammes de la guerre d'Orléans. Cette maison voûtée dans tous les étages n'aura pu être atteinte du feu. Le frontispice en est un musée réel (1):

---

(1) Il est seulement à craindre que la folie de faire du *moderne avec du vieux*, n'exerce d'un instant á l'autre, sa triste influence sur ce curieux et intéressant monument.

N.B. Depuis que nous nous exprimions ainsi (1827), des réparations y ont été exécutées avec autant de goût que d'intelligence, par son propriétaire actuel.

il plie sous le poids de sculptures, par fois un peu burlesques, mais où beaucoup montrent un dessin facile, et une facilité pareille de ciseau. Elles tiennent le milieu entre la bonne époque de l'art de Fréderic II. et sa décadence sous Fréderic IV. La maison est de l'année 1592. On découvrira les chiffres de cette date au premier étage, et sur sa première fenêtre à deux battans, de droite, au dessus d'un écusson tenu par un ange, et que remplit un lion dressé.

De l'église des Jésuites.

Le portail de l'église de la paroisse catholique de Heidelberg, annonce une construction moderne. Quoique l'ouvrage n'en soit pas exempt de reproches, cependant cette façade, avec les hauts pilastres et les fenêtres à festons religieux, qui se partagent le reste du vaisseau de l'église, en font un bâtiment très-imposant et de véritable décoration publique. Mais l'intérieur mérite une grande préférence. Deux rangs majestueux de piliers en soutiennent la voûte qui est très-unie: et une égale sobriété d'ornemens sur toutes les autres parties de l'église, sert beaucoup à accroître l'air de grandeur naturelle de sa distribution.

Au reste, on reconnaît ici l'ouvrier à l'œuvre. Les Jésuites ont élevé leurs monumens, comme ils élevaient les hommes, sur la simplicité et la solidité, et pour la durée. L'architecte de leur église de Heidelberg était un des membres de l'ordre, du nom de *Meyer*. Le même a aussi bâti l'ancien séminaire de Heidelberg devenu la *maison des aliénés*, et l'église des Jésuites à Mannheim.

De l'église de St.-Pierre.

L'église de St.-Pierre située un peu hors de la ville et au pied de la montagne du petit Geissberg, est plus ancienne que l'église du St.-Esprit. Ses fenêtres sont maintenant dégarnies de vitraux; mais elles ont été des modèles d'une élégance singulière et tres-variée, dans leurs compartimens gothiques. L'église con-

tient de plus en dedans et sur ses murs vers le cimetière, une suite de tombes et d'épitaphes de plusieurs siècles, et aussi intéressantes à parcourir, pour le tems au quel elles reportent la pensée, qu'à cause des sculptures qui couvrent quelques-unes de ces pierres funèbres.

Des portes de Heidelberg.

Si le lourd et le massif étaient des recommandations en architecture, les deux portes modernes de Heidelberg auraient le droit d'être visitées. L'une conduit au pays de Wurtemberg, et l'autre est *la porte de Mannheim* qu'on connaîtra assez-tôt, en la traversant pour sortir de la ville. *La porte Charles,* ou la première de ces portes, mérite quelqu'attention de plus pour sa sculpture. Elles font ensemble les deux extrémités de Heidelberg.

Le pont du Necker.

La porte du pont du Necker est mieux à sa place, quoique d'une date beaucoup antérieure aux portes de Mannheim et de Stuttgard. On l'aperçoit déjà sur des estampes du commencement du dix-septième siècle, avec ses deux tourelles qui finissaient alors en toits pointus. A la vérité, cette porte n'aurait jamais pu être pesante, et faire l'entrée du pont de Heidelberg. Il était trop gracieux lui-même dès ce tems, sous sa construction et sa couverture en bois; et depuis la substitution des pierres à la charpente du pont, c'est sans contredit un des plus sveltes et des plus agréables qu'on puisse citer. Sa descente trop roide vers la ville n'est pas une faute de l'architecte: il lui fallait bâtir ainsi, ou bâtir ailleurs. La hauteur des arches du milieu du pont à nécessité la rapidité de la descente; et malgré cette hauteur, on n'a que trop souvent à regretter qu'elle ne soit pas plus forte encore, pour offrir plus de passage aux eaux, dans les crues si subites et si violentes du Necker, qu'elles menacent la solidité du pont.

Sa longueur et de six cent quatre pieds, sur vingt-quatre de large. On a établi un balcon sur le pilier qui termine chaque

arcade, et à l'entour du balcon, une balustrade d'un effet aussi satisfaisant dans le détail qu'à distance. Au fond du premier balcon de gauche, s'élève la statue de Charles-Théodore, composant son cortége des quatre principaux fleuves qui arrosaient les provinces palatines. Une Minerve fait, à l'autre bout du pont, par sa dimension et par sa pose, le pendant de la statue électorale. Elle est entourée aussi de quatre figures emblêmes, selon toute apparence, des quatre facultés universitaires. Ces sculptures ne se recommandent par aucun genre de mérite. Leur auteur a quelquefois réussi moins mal. On voit de lui à Schwezingen, quelques groupes de petites figures assez vivantes.

Du chemin des philosophes.

Après avoir quitté la gauche du pont, le mur en face est, au bout de vingt à vingt-cinq pas, interrompu par une ouverture qui commence entre des murailles de jardin, et se change de suite en un sentier bordé de haies vives. Le sentier avance étroit et un peu difficile, pendant l'espace d'un quart d'heure; mais il dédommage amplement de sa fatigue, en faisant arriver sur un lieu qui n'a point à craindre d'être comparé à beaucoup d'autres lieux. La promenade en est appelée *le chemin des philosophes,* et de tel côté qu'on le prenne à l'issue du sentier, une égale satisfaction attend le choix du voyageur. La ville, le château, les bois, les montagnes, la plaine, la rivière de Heidelberg et les lointains y paraissent avec tous leurs détails (1), sur un vaste amphithéâtre, pour y disputer de beauté, et le prix de la préférence.

---

(1) L'abbé *Bertola*, dans son voyage du Rhin, ne craint pas, à la vue du *chemin des philosophes*, d'éprouver des réminiscenses du *mont Pausilipe* si anciennement et si justement célèbre.

De la maison de Luther. (1)

Le chemin des philosophes aboutit à gauche au village de Neuenheim. La derniére maison du village, du même côté, se retire un peu de la route. Elle faisait jadis partie d'un couvent dont les bâtimens d'une grande métairie plus haut, étaient aussi alors une dépendance. Cette maison ne présente plus qu'une cabane, mais elle est remarquable à cause du séjour de plusieurs mois que doit y avoir fait *Luther* pour se cacher, en quittant l'assemblée de Worms convoquée en 1521, par l'empereur Charlequint. Les deux fenêtres du premier étage passent pour avoir été celles de la chambre où le moine se déroba aux poursuites dirigées contre lui. On lit sur le pignon de gauche d'une espèce de pavilon contigu à la cabane, les chiffres 1525 qui auront été la date, ou du petit bâtiment, ou de quelque réparation du monastère.

Du Heiligenberg.

La droite du *chemin*, ou mieux du *sentier des philosophes*, se perd à l'entrée de la forêt, dans une route de voiture partagée en plusieurs branches. Celle qui se dirige toujours vers la gauche mène à la montagne *du Heiligenberg* (2), une des plus anciennes et des plus renommées de l'Allemagne. Déjà, au tems de leur domination sur la rive gauche du Rhin, les Romains y avaient établi un fort avec une garnison. Cette montagne était appelée par eux *le mont Pirus*. Ils y dressèrent aussi des autels à Jupiter et à Mercure. Cependant la possession leur en fut souvent disputée. Au quatrième siècle, les Allemans détruisirent le château à diver-

---

(1) Nous avons donné une vue de *la maison de Luther* dans la collection de nos petites planches de Heidelberg. Le paysage n'en est plus si champêtre qu'à cette époque. On a comblé une fosse pleine d'eau que le tems avait creusée vis-à-vis de la maison. Un arbre dont la fosse était ombragée, et le petit pont qui laissait passage à l'eau pour y arriver du chemin du village, ont de même disparu.

(2) Plusieurs sentiers étroits qui partent de ce chemin à gauche, gagnent aussi les hauteurs du Heiligenberg. Quoique très-roides, ils sont néanmoins praticables, et épargnent plus de la moitié du trajet.

ses reprises; et il resta un monceau de ruines, quand ces peuples se furent mis en jouissance paisible du pays.

Mais lorsque le roi des Francs Clovis, après avoir complètement battu les Allemans en 495, aux plaines de *Tolbiac*, aujourd'hui *Zulpich*, dans la contrée de Cologne, eut petit-à-petit conquis leurs terres, depuis l'embouchure de la rivière de *Sieg* dans le Rhin, jusqu'à la ville actuelle de *Bade* sur le haut Rhin, les rois des Francs bâtirent un château sur les débris de la forteresse romaine. Des domaines considérables y furent annexés; on peut même croire que c'est Clovis qui le dota dès-lors, de l'appanage royal dont il n'est fait mention pour la première fois, que sous la race carlovingienne, le jour ou il distribua, selon l'usage, les terres des vaincus à ses soldats. Peut-être est-il aussi celui à qui appartient la construction du palais des rois Francs sur le *Heiligenberg*: car une vieille tradition raconte que Clovis a édifié une église sur cette montagne, la quelle église aura été vraisemblablement jointe au manoir du prince.

Sous le règne de Louis le Germanique, où la montagne est désignée dans les chroniques et les diplômes, avec le vieux mot franc *Aberinesberg*, et en latin *Mons Abrahae*, Théodroch abbé de *Lorges* qui, depuis 863 jusqu'en 875, gouverna cette abbaye fondée en 763, fit construire un couvent et une église sur le sommet du *Heiligenberg*. L'église et le couvent bâtis sans aucun doute avec le consentement du souverain, étaient dédiés à l'archange St.-Michel.

Louis le Jeune, successeur de son père le Germanique en 876, céda l'*Aberinesberg* ainsi que le château, les bois, les champs et autres propriétés, à sa femme *Luitgarde*, jusqu'à ce qu'enfin il en fit présent, avec toutes les dépendances aussi, le 18. Janvier 882, à l'église de Lorges dont l'abbé *Walther* était alors le prevôt. Depuis cette époque, le monastère fut toujours plus magnifiquement pourvu par les abbés de Lorges, et par de nobles hommes et dames d'entre les Francs. Il fleurit sous ses propres prevôts, dans la règle de St.-Bénoit, et comme une digne fille de la mère-église. Les empereurs et les rois confirmèrent ses possessions et ses franchises. L'empereur Conrad I. lui-même visita le saint lieu, et là, sur le mont *Aberinesberg*, il donna de son revenu au couvent de St.-Michel, par un acte solemnel du 23. Août 912, six grands

biens de campagne situés tant dans le village, que sur la commune de *Handschuchsheim.*

L'abbé *Geginbald* qui, de 1017 à 1032, où il fut promu à l'évêché de Spire, portait la houlette de Lorges, acheva le bâtiment de l'église St.-Michel entrepris cent-cinquante ans auparavant par l'abbé Théodroch. Il la décora de sculptures (1), de croix et d'autres ornemens précieux. Il accrut le nombre des cellules des moines, et les rendit plus commodes. L'abbé *Ulrich* plus tard, imita son exemple, et fournit l'église de missels, et de croix travaillées dans l'or, l'argent et l'ivoire.

Vers ce tems, ou plutôt encore, un prevôt *Arnold*, du couvent de St.-Michel, érigea une nouvelle église en l'honneur des martyrs St.-Laurent et St.-Étienne, sur le point un peu plus abaissé de la montagne du Heiligenberg qui domine la vallée du Necker au sud, et où selon toutes les indications, était aussi le château sorti des décombres de la forteresse du *mont Pirus.* Long-tems après, c'est-à-dire, de l'année 1087 à 1094, l'abbé *Anselme* de Lorges renouvela l'église, et y ajouta un couvent, au quel il fit d'importantes donnations: il fixa en outre les limites des deux monastères. Après la mort de l'abbé Anselme, son corps fut déposé dans un oratoire qu'il avait attaché à l'église de St.-Étienne.

Le second couvent demeura florissant près de l'ancien, durant tout le douzième siècle. On le nommait vulgairement le couvent *Capellen*, et sous ce titre il vit aussi accroître sa prospérité. Mais après la chute de l'église-mère qui fut réunie en 1232, avec ses propriétés princières à l'archevêché de Mayence, le monastère de St.-Étienne tomba également; et depuis, il n'en est plus question, ni dans les chroniques, ni dans les lettres.

On trouve au contraire que le couvent de St.-Michel, dans l'année 1263, fut encore doté richement par le dinaste *Simon de Schowenburg.* En 1304, où il était déjà célèbre sous le nom d'*Allerheiligenberg*, ou *de la montagne de tous les saints*, nom

---

(1) Quelques-uns de leurs morceaux ont duré jusqu'à notre tems. Le plus remarquable avait été une des pierres du portique de l'église. On y voyait plusieurs petites colonnes de grandeur diverse, qui faisaient tout le tour du portique, et une bordure d'arabesques rudement travaillées, mais d'un dessin à espèce de rosettes, très-bon pour l'effet à distance.

qu'il ne quitta plus, le comte palatin du Rhin, Rodolphe, le gratifia d'une livre de *Heller* ou de *deniers* de rente, à recouvrer du bailliage de Seckenheim, pour la fabrication des cierges de l'église; et en **1466**, on voit aussi qu'il lui fut accordé la levée de quelques faibles impôts, dans la ville de Heidelberg.

Les pélerinages dont le couvent de St.-Michel avait été l'objet, presque dès son origine, et qui y attiraient quantité de personnes de toutes régions et de tous états, ne furent point interrompus. Les pieuses stations y continuèrent de même, jusqu'à la fin du seizième siècle; ce que prouve un arrangement par justice de l'an **1576**. Par cet arrangement, les religieux Antonites de la petite ville d'*Alzey* au-delà du Rhin, furent autorisés, moyennant un tribut léger payé au procureur de l'abbaye de Lorges à Handschuchsheim, à tenir comme au passé, leurs processions sur le *Allerheiligenberg*. Mais de ce tems, le monastère de St.-Michel commença aussi lui-même à décliner; il se détériora dans ses bâtimens, et la guerre de trente ans a complété sa ruine. En **1622**, le comte de Tilli, général des troupes autrichiennes et bavaroises, après avoir emporté la ville de Ladenbourg, s'avança le **21**. Juin vers Heidelberg, établit son quartier général à Handschuchsheim, et fit occuper le Heiligenberg.

Depuis trois mois, des fortifications préparées sur la montagne pour s'opposer à l'ennemi, étaient évacuées par la garnison de Heidelberg. Elles avaient été construites avec les démolitions du couvent de St.-Michel, ainsi qu'on peut le voir dans les pierres qui entourent encore la crête de la montagne. Tilli les fit réparer, les garnit de monde, et de là, aussi bien que des murs du village incendié de Neuenheim, on commença à tirer sur Heidelberg. Sept jours consécutifs, la montagne fut exposée aux ravages et aux dévastations. Les soldats impériaux la bouleversèrent dans tous les sens. Ils attaquèrent ensuite plus bas les ouvrages avancés de la ville; mais sans succès. Une sortie de Heidelberg les força de regagner leurs retranchemens, et même de les abandonner: cependant, ils les reprirent d'assaut; et jusqu'au **27**. de Juin, ce ne fut qu'une suite de combats sur la montagne. Un feu continuel de mousqueterie était dirigé contre la ville, du haut des arbres qui couvraient encore de nos jours la pente du Heiligenberg. Enfin l'ennemi reconnut son erreur d'avoir espéré prendre la ville de cette

place. Le 28. Juin, il décampa pour l'attaquer de l'autre côté de la rivière. (1)

Les murailles du Heiligenberg qui résistèrent à cette semaine de dévastation (2), ont depuis été, la plupart abattues par les habitans des villages voisins, et employées à la bâtisse de leurs maisons, ou pour des terrasses de jardins et de vignes. Ils avaient comme ouvert des carrières de pierre, dans ces vieilles constructions, et où les colonnes, leurs piédestaux, leurs chapiteaux, les moulures des fenêtres gothiques, et autres sculptures étaient mises en morceaux, pour être plus transportables. A peine déterrerait-on aujourd'hui quelque vestige d'art sur le Heiligenberg. Un lieu néanmoins y a été respecté: c'est l'ancien cimetière du couvent. De légères ondulations du terrain y indiquent les fosses de sépulture. D'après l'usage en ces tems, d'ensevelir les personnes marquantes dans chaque état de la vie, avec un signe de leur caractère ou de leur grade, il serait possible que des fouilles sur le cimetière de St.-Michel, ne fussent pas sans intérêt: mais il faudrait pour cela troubler la cendre des morts, et auparavant, savoir si un simple motif de curiosité suffirait à l'excuse de cette espèce de profanation.

Les deux fragmens de murs méconnaissables qui continuent de faire face l'un à l'autre, sur le sommet du Heiligenberg, sont les restes de deux tours hexagones, entre les quelles s'élevait le portique de l'église de St.-Michel. Nombre de ses sculptures étaient encore éparses autour du bâtiment, il y a peu d'années (3), et annonçaient que cette partie de l'église aura été très-décorée.

---

(1) C'est à ce siége que se rattache la perte de la précieuse bibliothèque de Heidelberg (voyez page 90).

(2) Nous avons donné une vue du Heiligenberg, de cette époque, dans la collection de nos petites planches au burin. Les sculptures encore assez entières alors, y sont rassemblées sur le premier plan. On y trouvera aussi *l'autel de Jupiter* et *la pierre à Mercure* enlevés de la cour du château de Heidelberg, pour le musée des pierres antiques de Mannheim. La même vue a été également réduite dans le format du *Stammbuch* dédié aux jeunes gens de l'université, et pour le recueil des paysages lithographiés.

(3) Une vue existe du couvent de St.-Michel, et à-peu-près tel qu'il devait être alors, dans la topographie palatine de *Merian*. Elle est prise du jardin de l'ancien monastère de St.-Etienne, près d'un quarré de

Supplément á l'article de Heidelberg.

Outre les objets déjà mentionnés à cet article, la ville de Heidelberg en contient encore plusieurs autres, également dignes d'être vus, mais qui demandent un examen tout différent. Tels sont: *Les bâtimens de l'université. Sa bibliothèque. Les deux jardins de la botanique médicinale. Le théâtre anatomique. Une collection très-considérable de pièces et de détails de l'anatomie. Une collection aussi importante de modèles, de machines et d'instrumens de physique, de mathématique et de chimie. Le laboratoire. L'observatoire. Le cabinet des minéraux. Celui de l'histoire naturelle. L'accouchement. Les cliniques de la médecine et de la chirurgie, et le policlinique; et quelques collections particulières, très-intéressantes dans diverses branches des arts et des sciences.*

---

pierres qui garnissaient l'ouverture d'un trou profond creusé dans le rocher, et d'un diamètre de vingt à vingt-cinq pieds dans son intérieur. Ce trou, véritablement mistérieux aujourd'hui par son obscurité, sa forme, son alentour sauvage et surtout par son éloignement de toute habitation, est intutilé *le trou des payens* sur la gravure de Mérian; mais il était simplement une des citernes du couvent.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Page.
Anglais, le bâtiment 127
Antiquités du château de Heidelberg, la galerie des 3
Arabesques de la ruine de Heidelberg, les. 55
Arcades qui menaient à des bains etc. 133
Arsenal, le vieil 107
Arsenal, le petit 127
Avant-cour de la fosse des lions. 122
Aventure qui causa la mort de l'électeur Louis IV. 71
Avis du guide des voyageurs, l' 3
Bataille de Seckenheim, la 17
Bâtimens des électeurs Rodolphe et Adolphe, les 63
Bâtiment de l'empereur Robert 65
Bâtiment de l'électeur Louis V. 77
Bâtimens du château, dits: *les nouveaux bâtimens de l'électeur Fréderic II*, les 105
Bâtiment du gros tonneau, le 117
Bâtimens près de la porte Elisabeth 126
Bibliothèque, la tour de la 103
Bibliothèque de Heidelberg, au Vatican, la 104
Boulevard vis-à-vis du jardin, le 134
Boulevard dit: *la caponnière*, le 134
Cause du départ de l'électeur Charles Philippe de Heidelberg, la . 39
Caus, Salomon de 29
Cave du château, la grande 115
Chapelle, la vieille 13. 27
Chapelle, la nouvelle 109
Charles-Philippe, l'électeur 39
Charles-Fréderic de Bade, le margrave 44
Charles-Théodore, l'électeur 42
Charles-Louis, le bâtiment de l'électeur. 116
Charles-Philippe, la fontaine de l'électeur. 41. 133
Charles-Théodore, la fontaine de l'électeur 41. 124
Château de Heidelberg, le vieux 8. 22
Château de Heidelberg, le nouveau 9
Chemin du château en ville, le 136
Chemin des philosophes, le 151
Cheminée du palais de l'empereur Robert, la 68
Cloche, la tour de la 108
Colonnes du palais de Charlemagne à Ingelheim, les 119
Contours de dessins du château, de la ville et des environs de Heidelberg, collection des 5
Corps de garde de la porte extérieure du château, le 132
Corps de garde du dernier ouvrage avancé, le 134
Dannecker, Monsieur 99
Dessinateur de la ruine, maison du 107
Dettin, Clara 131
Economie, les bâtimens de l' 77
Eglise du St. Esprit, l' 148

PAGE.
Eglise des Jésuites, l' 149
Eglise de St. Pierre, l' 149
Elisabeth, la porte 4. 28
Entreprise des vues de Heidelberg, par Ch. de Graimberg . . . 52
Environ où était la grande chancellerie 136
Etablissement du dessinateur de la ruine, au château de Heidelberg 44
Fontaine du grand jet d'eau, la 119
Fontaine dans la cour du château, la petite 119
Fontaine du bâtiment des électeurs Rodolphe et Adolphe, place de la 64
Fontaine anciennement ornée de la statue de Fréderic V., la . . . 141
Fortifications sur la pente du Jettenbuhl 134
Fossés du château, les grands 122
Fossés du château, les petits 122
Fréderic le *Victorieux*, l'électeur 16. 71. 132
Fréderic V. l'électeur 28. 129
Führer für Fremde durch die Ruinen des Heidelberger Schlosses, von Prof. Leger 61
Führer durch den Schwetzinger Garten, von Prof. Leger, mit Kupfern 62
Galerie du château de Heidelberg, la 116
Geissberg, la promenade au petit 145
Grotte du jardin, la grande 139
Guérite de pierre à l'entrée du jardin, la grande 133
Guerre de la succession d'Orléans, la 36
Heidelberg, la ville de 147
Heiligenberg, la montagne du 151
Introduction du livre des guides des voyageurs, l' 7
Jetta, la magicienne 10
Jeu de balle, le nouveau 121
Jupiter et Junon, la porte de 98
Jupiter, autel à 119
Kœnigstuhl, la promenade au 144
Maison des poules, du plumage etc., la 132
Maison de plaisir des électeurs, dans le jardin du château, la . . 133
Maisons sur l'emplacement de l'ancien hôtel des monnaies 137
Maison dite: *l'auberge, au chevalier St. Georges* 148
Maison de Luther, au village de Neuenheim, la 152
Maison des oiseaux, reste de la 132
Maximilien Joseph, l'électeur 43
Ménagerie, l'ouvrage avancé de la 134
Meppel, épitaphe du sergent-major 118
Mercure, autel à 119
Mercure, statue de 119
Murs de la porte extérieure du château, les 132
Murs du château renforcés etc., les 122
Neckersteinach, dans les environs de Heidelberg 146
Neubourg, dans les environs de Heidelberg, l'abbaye de 143
Obélisques de la cour du château 115
Opinion d'un voyageur français, sur le mérite des ruines de Heidelberg 86
Opinion d'un voyageur anglais, sur le mérite des ruines de Heidelberg 11
Othon-Henri, le palais d' 77
Ouvrages avancés etc., reste des 130
Ouvrage avancé de la ménagerie, l' 134
Ouvrages avancés de la partie du nord etc., les derniers 134
Pierre sculptée pour garder la mémoire de la rencontre de deux boulets de canons etc. 130
Place d'armes, la grande 125

PAGE.
Place du souterrain qui passe sous le rempart etc. 134
Plan du château de Heidelberg, le 60
Plan du château de Heidelberg, explication du 63
Planches de l'entreprice des vues de Heidelberg, par Ch. de Graimberg, les grandes 53
Planches idem. idem. les moyennes et les petites 55
Pont du château, le 121
Pont du Necker, le 150
Porte extérieure du château, la 132
Porte pour arriver au vieil arsenal, la 107
Porte du nord du château, la 116
Portes et avenues des ouvrages avancés etc., les 116
Porte du milieu du château, la 122
Portes de Heidelberg, les 150
Privilège accordé à l'auteur des vues de Heidelberg etc. 51
Puits de la forteresse, le 119
Rempart, le grand 126
Rempart, le petit 136
Repas sans pain, le 76
Reste d'un mur de l'ancienne volière 132
Retranchement, le premier 122
Retranchement pour soutenir la retraite du premier, le 122
Retranchement pour soutenir la retraite de la place d'armes . . . 125
Retranchement pour soutenir la retraite du grand rempart . . . 128
Riesenstein, la promenade au 144
Rondelle, la 131
Ruines des vestibules et des escaliers qui menaient aux bains etc. 133
Ruines des arcades qui menaient à des grottes, à des bassins etc. 133
Satyres, la porte des 88
Sentier pour gagner le petit Geissberg 143
Sphinx, la porte des 85
Stammbuch des petites vues de Heidelberg, ou collection de soixante et douze petits paysages 59
Supplément à l'article de Heidelberg 157
Terrasse du jardin, la 137
Tonneau, histoire du gros tonneau (avec gravures) 61
Tonnellerie, bâtiment de la 113
Tour quarrée, la 120
Tour de communication avec les cachots de la tour quarrée, la . 121
Tour de l'électeur Louis V., la petite 122
Tour fendue, la 123
Tour Charles, la 135
Tour, la grosse 128
Voix effrayante dans le palais d'Othon-Henri 33
Volière, le bâtiment de la 125
Werschafeld, Monsieur de 100
Wolfsbrun, le, ou la fontaine du loup 141

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

rs); et chacun a
les mains les p
qui vient de s'ins

DELBERG

autres bâtimens
le plan, mais su
situation.

a collection des
mis à travailler
us dans la même
rsonne n'est venu
aussi pénible. M
bliés, ou si quelqu
ieux faire, Mr de
acquisitions.

n format et d'un
ous les yeux du p
lecteur Othon-He
le l'exposition, es
lessin N° 3. du p
gravure de Ch. d

Vu Fréderic IV.
DUNZINGER,

le 10 heures du n
uvre la maison d'
de Heidelberg, an
, Mr de Graimber
atines. Le local d
lecteurs qui en ga
. On y verra ent
mpli par des mor
s princes annoncé
la commodité des
château de Heidelb
aits que vieux tal
ernant le château
ujours prêt à entr

sente exposition
es appartiennent
connues, n'ayan
s la salle d'expos
la plus gracieus
plus de mettre
s deux chefs-d'oe
ment de Mr Dunz
elberg. La chen
able, même hide

Le cadre vient d'augmenter son des douze vues qui enluminés de la co celle des arabesques hiers de contours. I suffiront pour étal vérité, par le su cadre N° 11, ou se

Antiquités de la

EXPOSITION

DE

DESSINS D'ARCHITECTURE DU CHATEAU DE HEIDELBERG

DANS UNE DES SALLES

DE SA

GALERIE D'ANTIQUITES.

Vues géométriques des façades du nord et du sud du palais de l'électeur palatin Fréderic IV. autrement dit: la chapelle du château de Heidelberg, dessinées par GUSTAVE DUNZINGER, *architecte.*

Le Bâtiment de la chapelle du château de Heidelberg date du règne de l'électeur palatin Fréderic IV. Ce prince en posa la première pierre le 3. Août 1601; et en 1607, il était avancé au point de pouvoir être regardé comme achevé dans toutes ses parties.

Le rez-de-chaussée se composait de la chapelle, et au dessous était la grande cave du château, communiquant avec la cave où repose la fameuse tonne de Heidelberg. Les deux étages qui s'étendaient sur la chapelle, étaient divisés en habitations pour la cour. Leur ruine a été si complète, lors de l'incendie du château par le tonnerre de 1764, que toute trace d'ancienne distribution y est anéantie. On sait simplement que les appartemens en étaient les plus décorés de la résidence. Les seize niches qui couvraient la façade méridionale du palais de Frédcrie IV. renfermaient autant de statues de princes de la maison palatine. Le nom du prince était indiqué, avec l'année de sa mort, ou sur le piédestal, ou sur une plaque qui dominait la niche. Les portes de la chapelle n'avaient rien de remarquable. Deux faisaient face au sud, et contenaient des inscriptions dans leur entablement. Une des inscriptions était tirée des livres saints, tandis que l'autre parlait de la fondation de la chapelle. On avait placé au haut de ses frontispices, des génies emblêmes d'abondance et de prospérité, et une statue de la justice, mais sur un socle plus voisin du toit, entre les deux frontispices que décoraient en outre de grands écussons des armoiries de l'électeur et de sa femme *Louise Juliane*, princesse de Nassau-Orange.

Malgré le zèle et l'émulation qu'inspire aujourd'hui la renommée du château de Heidelberg, on n'a encore obtenu la découverte d'aucun des plans qui servirent à la construction de ses divers édifices. Les noms et la patrie de leurs savans auteurs restent également ignorés. Ainsi, on est réduit là-dessus, à l'état actuel de ces bâtimens, tous plus ou moins maltraités par le tems et par les événemens, et où même des trésors de sculpture étaient, selon toute apparence, condamnés à périr, sans un ouvrage qui a paru dans ces dernières années, et avec l'unique intention d'empêcher leur perte entière, en les conservant sur le papier. Cette collection publiée par Ch. de Graimberg, sous le titre d'*Antiquités du château de Heidelberg*, et à laquelle rien n'a été omis pour l'approcher de son noble but, garantit maintenant à toutes ces sculptures une vie durable, comme objets d'arts. *(Voir le prospectus de l'entreprise des arabesques du château de Heidelberg, page 55. du guide des voyageurs.)*

Les deux vues de la chapelle de Fréderie IV., exposées dans une des salles de la *Galerie des Antiquités* du château, seront les premiers dessins géométriques, qui se rattacheront à cette entreprise. Ils y déposeront à la fois de magnifiques productions de l'art au château de Heidelberg, et du mérite de l'ouvrage destiné à les reproduire. Toutes les dimensions en ont été prises sur la nature. Au moyen d'échafauts bâtis à cet effet, les moindres pierres ont pu être mesurées, tous leurs détails copiés etc. On ne surpassera donc pas cet ouvrage sous le rapport de l'exactitude; et sous le rapport de la pureté, de la légèreté et de l'élégance de l'exécution, il est juste de dire que l'auteur (Mr Dunzinger) a montré sur ces deux champs de force de l'art, qu'il n'existait plus de difficultés pour lui, dans aucun des genres de dessin de son état d'architecte.

Enfin, l'auteur lui-même de la *collection des arabesques* y trouvera l'avantage de voir confirmer ses engagemens d'étendre par ce travail la gloire du château de Heidelberg, aussi loin que la chose lui serait

ccordera à Mr de Graimberg, le droit d'imprimer
tus habiles, en lisant au bas de la plupart de ses
rire, dans les deux vues géométriques de la cha-

de quelqu'importance du château. On en donnera
r une échelle plus petite. La partie géométrique

arabesques, après vingt-six ans d'occupation au
à la réputation et au maintien de ses ruines, est
route. Ce pas doit avoir d'autant plus d'intérêt
jusqu'à présent sur la pensée de l'illustrer par
lais s'il devait arriver que les anciens plans et
e talent excité par ce qui en subsiste de gravures
Graimberg ne serait pas le dernier à féliciter le

genre différent ajoutée ici aux deux vues géomé-
ublic; c'est pourquoi, on se bornera à observer que
ri, qui en fournit le pendant, ne tardera pas à
t réduite du morceau d'intérieur en question qui
ortail du bâtiment d'Othon-Henri, ou *de la salle*
e Graimberg.

atin à midi, et de 3 heures jusqu'à 5 heures du
accepter aucun pour-boire dans les heures dé-
noncera la clôture de l'exposition, après plusieurs
g espère être en état d'y substituer une seconde
le sa galerie du château, ne suffisant pas à les
rnissent actuellement la salle du fond, seront re-
r'autres quarante nouveaux portraits de la même
ceaux relatifs à leur histoire ou à l'histoire du
e précédemment est finie, et sera imprimée l'hiver
amateurs, un catalogue de toutes les pièces for-
berg, de Mr de Graimberg, dans un nombre de
bleaux, dessins, gravures etc. A ce sujet, les
ou ses princes, n'oublieront pas, si elles désirent
er en accommodement sur ces objets.

les gravures colorées de deux portes du palais
à l'entreprise des arabesques de la ruine. Elles
t jamais été exposées que d'une façon imparfaite.
ition, elles atteindront sans peine leur but de
e des créations de l'art au château de Heidelberg.

la gravure, quoiqu'aussi ancienne, de la cheminée
euvre du pinceau. Outre qu'elle peut en soutenir
inger) contribuera à prouver l'utilité de *l'entre-*
minée du bâtiment de *Ruprecht* digne jadis de
use avec les années; et graces à la gravure, son
ruine.

permise (page 58. du guide des voyageurs); et chacun accordera à Mr de Graimberg, le droit d'imprimer (même page 58.) qu'il s'y était associées les mains les plus habiles, en lisant au bas de la plupart de ses feuilles d'arabesques, le nom d'un artiste qui vient de s'inscrire, dans les deux vues géométriques de la chapelle, au premier rang des dessinateurs.

La même opération embrassera les autres bâtimens de quelqu'importance du château. On en donnera successivement les façades, les coupes et le plan, mais sur une échelle plus petite. La partie géométrique de l'entreprise sera finie par un plan de situation.

Au reste, le désir de l'auteur de la collection des arabesques, après vingt-six ans d'occupation au château de Heidelberg, et le même tems mis a travailler à la réputation et au maintien de ses ruines, est en cette occasion, de faire un pas de plus dans la même route. Ce pas doit avoir d'autant plus d'intérêt pour la vieille résidence palatine, que personne n'est venu jusqu'à présent sur la pensée de l'illustrer par un travail aussi long, aussi coûteux, et aussi pénible. Mais s'il devait arriver que les anciens plans et dessins du château fussent connus et publiés, ou si quelque talent excité par ce qui en subsiste de gravures et de dessins modernes, réussissait à mieux faire, Mr de Graimberg ne serait pas le dernier à féliciter le château de Heidelberg de ses nouvelles acquisitions.

NB. La 3e pièce d'architecture d'un format et d'un genre différent ajoutée ici aux deux vues géométriques de la chapelle, a déjà été mise sous les yeux du public; c'est pourquoi, on se hornera à observer que le dessin d'une chambre du palais de l'électeur Othon-Henri, qui en fournit le pendant, ne tardera pas à être achevé. L'esquisse, sous le N° 4. de l'exposition, est réduite du morceau d'intérieur en question qui sera gravé à *Londres*, avec ce même dessin N° 3. du portail du bâtiment d'Othon-Henri, ou *de la salle des chevaliers,* pour fermer l'oeuvre de gravure de Ch. de Graimberg.

L'exposition aura lieu le 1. Août, de 10 heures du matin à midi, et de 3 heures jusqu'à 5 heures du soir. Il est défendu à la personne qui ouvre la maison d'accepter aucun pour-boire dans les heures désignées. Un avis, inséré dans la feuille de Heidelberg, annoncera la clôture de l'exposition, après plusieurs semaines de durée. Au bout de ce tems, Mr de Graimberg espère être en état d'y substituer une seconde exposition d'objets de ses collections palatines. Le local de sa galerie du château, ne suffisant pas à les recevoir tous ensemble, les tableaux d'électeurs qui en garnissent actuellement la salle du fond, seront retirés pour faire place à la dite exposition. On y verra entr'autres quarante nouveaux portraits de la même famille. Le reste de la chambre sera rempli par des morceaux relatifs à leur histoire ou à l'histoire du pays. La notice de la vie de chacun des princes annoncée précédemment est finie, et sera imprimée l'hiver prochain. Mais il paraîtra d'ici-là, pour la commodité des amateurs, un catalogue de toutes les pièces formant les collections *des Antiquités* du château de Heidelberg, de Mr de Graimberg, dans un nombre de plus de quatre cens numéros, tant portraits que vieux tableaux, dessins, gravures etc. A ce sujet, les personnes qui auraient des articles, concernant le château ou ses princes, n'oublieront pas, si elles désirent s'en défaire, que Mr de Graimberg est toujours prêt à entrer en accommodement sur ces objets.

On recommandera encore dans la présente exposition les gravures colorées de deux portes du palais d'Othon-Henri (N° 5 et 6). Ces gravures appartiennent à l'entreprise des arabesques de la ruine. Elles sont anciennes déjà, et cependant peu connues, n'ayant jamais été exposées que d'une façon imparfaite. Mais par l'arrangement de ces portes dans la salle d'exposition, elles atteindront sans peine leur but de donner l'opinion la plus favorable, comme la plus gracieuse des créations de l'art au château de Heidelberg.

Il n'a pas semblé hors de propos non plus de mettre la gravure, quoiqu'aussi ancienne, de la cheminée du bâtiment de Ruprecht (N° 7) entre ces deux chefs-d'oeuvre du pinceau. Outre qu'elle peut en soutenir le voisinage, ce charmant travail (également de Mr Dunzinger) contribuera à prouver l'utilité de *l'entreprise des arabesques* du château de Heidelberg. La cheminée du bâtiment de *Ruprecht* digne jadis de servir de modèle, est devenue méconnaissable, même hideuse avec les années; et graces à la gravure, son mérite demeurera fixé dans *le recueil des Antiquités* de la ruine.

Le cadre N° 4 indiquera le genre des dessins gravés à un simple trait, dont Mr de Graimberg vient d'augmenter son ouvrage sur Heidelberg. La vue d'intérieur de chambre qu'il représente, fait partie des douze vues qui doivent être exécutées en contours et ensuite à l'*aquatinte* pour livrer des paysages enluminés de la contrée. Mr de Graimberg a nommé ce travail une seconde publication classique (après celle des arabesques) pour le château de Heidelberg, dans le prospectus imprimé sur la couverture des cahiers de contours. Douze autres de ces feuilles qu'on verra à l'exposition, dans les cadres N° 8. 9. et 10. suffiront pour établir un jugement à cet égard. Il en sera de même d'une collection toute différente, à la vérité, par le sujet, mais d'un intérêt et d'un travail à se faire aussi valoir mutuellement, dans le cadre N° 11, où se trouve la suite entière des statues des princes palatins au château de Heidelberg.

LIBRARY OF CONGRESS
Branch Bindery, 1902

LIBRARY OF CONGRESS
0 019 718 244 1